

BÉATRICE RUFFIÉ

*suivis moi,
je t'aimerai*

IQZ

Béatrice Ruffié

Suis-moi, je t'aimerai

Sur la route, l'amour ne connaît aucune limite.

Parfois, la vie n'en fait vraiment qu'à sa tête. La preuve en est qu'en l'espace d'une semaine Nina a réussi à se faire larguer par son copain infidèle, à perdre son job mal payé de coiffeuse et à se retrouver à la rue, sans le moindre sou. Prise de court, elle s'est alors confiée à Berthon, un ami pour qui elle avait eu un sérieux *crush* à l'adolescence. S'il n'a jamais semblé partager ses sentiments, il vient pourtant de lui proposer d'embarquer à bord de sa caravane pour rejoindre le sud de la France, le temps de quelques vacances. Une opportunité que Nina a bien envie de saisir. Après tout, il ne peut rien lui arriver de pire à ce stade. Si ce n'est de retomber amoureuse...

Après des études en communication politique, **Béatrice Ruffié** a travaillé un temps dans la communication d'entreprise et le marketing. Autrice de romance et de littérature jeunesse, elle est également scénariste pour la bande dessinée et le cinéma.



BÉATRICE RUFFIÉ

Suis moi, je t'aimerai

Roman



1. Le pyjama

— Nine, j’ai rencontré quelqu’un.

— Ah bon, où ça ? Au supermarché ?

J’entends vaguement la réponse de Loïc à travers mes divers gargarismes du soir : après m’être consciencieusement nettoyé le visage avec un savon surgras, je parais mon rituel avec une lotion astringente, puis une crème de nuit assortie d’un sérum antirides. C’est un peu contraignant, mais c’est à ce prix-là que je peux arborer chaque jour un teint naturel sans aucun maquillage ou presque. Quelle que soit l’heure à laquelle je me couche, je n’y déroge jamais. Une fois mes ablutions terminées, je me lave les dents avec énergie avant d’aller retrouver mon homme sur le canapé.

— Alors, c’était qui ? dis-je en empoignant la télécommande.

Loïc ne me répond pas. Je remarque qu’il n’a pas enfilé, comme à son habitude, le vieux pyjama Gaston Lagaffe qu’il traîne avec lui depuis des années et que je déteste.

— Plutôt *Casa de Papel* ou *Game of Thrones* ?

Loïc ne semble toujours pas intéressé par ma conversation. Je détourne un instant les yeux de l’écran pour les poser sur lui. Non seulement il est toujours habillé, mais en plus il n’a même pas enlevé ses chaussures, ce qui est pourtant une des premières choses qu’il fait dès qu’il arrive à la maison. Je me demande si j’ai oublié quelque chose.

— On avait un truc prévu ce soir ?

Il fait non de la tête. Son regard, soucieux, tente d'éviter le mien. Je suppose qu'il a passé une mauvaise journée. Avec les horaires qu'il a en ce moment, il doit être épuisé. Il rentre de plus en plus tard. Certains jours, c'est à peine si on arrive à se croiser. Je me lève pour lui attraper un coussin.

— Allez, va te mettre en pyj, on va se détendre, dis-je en posant un tendre baiser sur sa joue.

Il s'éloigne imperceptiblement.

— Nine, est-ce que tu as écouté ce que je viens de te dire ?

— Oui, d'ailleurs c'était qui ?

— Pardon ?

— Tu as croisé qui ? À ton boulot ?

Son visage se referme et devient de plus en plus blême.

— Tu ne la connais pas.

— Alors pourquoi est-ce que tu...

Tout à coup, mes oreilles se bouchent, comme si je venais de monter en altitude. Les mots *croiser* et *rencontrer* n'ont pas exactement le même sens. Un voile blanc recouvre mes yeux. Je sens que mes jambes commencent à trembloter.

— De quoi est-ce que tu me parles ? dis-je en plantant mon regard dans le sien.

Loïc ne cille pas.

— Je suis désolé.

Son attitude dit le contraire. Je vois dans son œil la satisfaction du devoir accompli, comme s'il venait de libérer sa conscience d'un poids bien trop lourd à porter. Quelque chose se dessine dans mon esprit, mais je n'arrive toujours pas à y voir clair. Je le lui dis :

— Qu'est-ce qui se passe, au juste ?

Loïc prend une profonde inspiration. On dirait qu'il est sur le point d'expliquer une chose complexe à un petit enfant pas très futé.

— Je ne veux pas continuer à te trahir, il fallait que...

Mon cœur tombe dans le vide. Je le coupe d'une voix sourde que je n'avais jamais entendue.

— Tu me trompes ?

Il semble déstabilisé.

— Plus maintenant.

Une lueur d'espoir naît à l'horizon, mais il l'éteint d'un souffle bref.

— Puisque je te quitte.

Cette fois, le sol se dérobe pour de bon. Je m'approche du canapé et pose les fesses sur l'accoudoir. Je suis dans un état étrange, entre l'abattement et l'hystérie. À l'intérieur de moi, je hurle. À l'extérieur, je meurs.

— C'est impossible, on va se marier.

— C'est pour ça. Il vaut mieux se séparer maintenant, soyons réalistes.

C'est cette situation qui est irréaliste ! Loïc et moi nous sommes rencontrés il y a quatre ans, au salon de coiffure de mon père. Quand je l'ai vu pour la première fois, il était au bac de shampoing en train de se faire masser le crâne par Berthon, l'employé de papa. Berthon a quelques années de plus que moi et un physique de boxeur. Je le connais depuis toujours. C'est un type un peu étrange mais serviable, sympathique et toujours gai. Cependant, il faut bien admettre que, si ses grosses mains sont on ne peut plus énergiques pour les brushings ou les permanentes, il manque parfois d'un peu de douceur. Loïc était en train de souffrir mille morts, sous le regard amusé des habitués. J'étais venue pour déposer des cartons dans l'arrière-boutique, mais j'avais oublié de prendre ma clé. Papa avait entrepris de contester vertement mes capacités d'organisation, mais je ne l'écoutais pas. J'étais totalement hypnotisée par les yeux bleus de Loïc. Il avait de la mousse plein le front, jusque dans les oreilles. Sous la blouse, son T-shirt commençait même doucement à s'imbiber. Pourtant, quand Berthon avait fini de lui triturer le crâne puis l'avait accompagné, trempé, dans le fauteuil du salon, il avait poliment répondu que, oui, merci, tout allait bien. Il ne me quittait pas des yeux. J'étais déjà amoureuse.

À l'époque, j'étais tout juste célibataire. François était mon premier amour, nous nous étions rencontrés au lycée. Après son bac, sans surprise, nous avons emménagé ensemble. Nous avons les mêmes amis, les mêmes loisirs. Même nos familles se mélangeaient : ma tante était la belle-sœur de sa cousine. Bref, nous avons grandi ensemble. Si bien qu'à vingt-six ans, à l'aube de l'âge adulte, nous avons eu besoin de prendre notre envol séparément. De passer du Nous au Je. Cela s'était fait sans heurt, presque naturellement. J'étais retournée vivre chez mes parents, lui chez les siens. Je ne cherchais pas à rencontrer quelqu'un d'autre, pourtant, cela s'était fait comme une évidence. Loïc m'avait confessé avoir ressenti le même trouble en m'apercevant dans le miroir du salon de coiffure. Un besoin viscéral de me toucher et de m'embrasser, alors que nous ne nous connaissions pas encore.

Par la suite, il était venu se faire couper les cheveux plus souvent. Pour être sûre de l'apercevoir, j'aidais de plus en plus régulièrement mon père à la boutique, bien au-delà de mes heures de travail quotidiennes. Après quelques semaines de ce petit jeu du chat et de la souris, il avait enfin fini par m'inviter à dîner. Le soir même, je partageais son lit. Quelques mois plus tard, il m'ouvrait son appartement et sa vie. C'était il y a quatre ans. Nous nous marions dans un peu plus d'un mois. Le traiteur est réservé, on a même choisi le gâteau hier : au chocolat et à la pistache, son péché mignon. Je secoue la tête.

— Tu ne penses pas ce que tu dis... Cette fille est une passade.

Les mots s'échappent de mes lèvres, et j'ajoute :

— Je peux pardonner.

Il semble surpris. Pourtant, il continue sur sa lancée, l'air navré.

— Nina, ça n'a rien d'une aventure. On est ensemble depuis neuf mois, c'est sérieux.

Le ciel me tombe sur la tête. Je n'ai rien vu. Il était avec elle à Noël, quand je lui ai demandé de choisir les faire-part de mariage. À l'anniversaire

de papa, quand nous avons parlé du nombre de bébés que nous aurions ensemble. Et hier soir, quand il m'a fait l'amour tendrement sur ce même canapé. Les larmes affluent brutalement dans mes yeux, mais ce sont moins des pleurs de tristesse que de colère.

— C'est qui ?

— Une fille du boulot.

Ma voix monte d'un cran.

— Qui ?

— Tu ne la connais pas.

À présent, je hurle :

— C'est qui cette salope ?

Loïc semble surpris. Je le suis tout autant. Une rage explose en moi, que je me sens incapable de contenir.

— C'est Sophie, la chef de projet.

Sophie. Quand elle est arrivée dans son entreprise, il m'a décrit une fille empotée, mal dans sa peau, presque un garçon manqué. Il ne se gênait pas alors pour se moquer gentiment de ses tenues rustiques ou de sa voix rocailleuse. Est-ce parce qu'il savait déjà qu'elle lui plaisait trop ? Une question me brûle les lèvres.

— Pourquoi ?

Loïc se lève lentement et parcourt la pièce à petits pas, signe qu'il va se lancer dans une grande explication.

— On travaille ensemble, elle a les mêmes horaires que moi, les mêmes aspirations aussi. On va sûrement monter un projet tous les deux, alors... ça s'est fait comme ça, finit-il en haussant les épaules.

J'ai envie de le tuer. Comme ça.

— En gros, tu m'expliques que c'était plus pratique de coucher avec elle qu'avec moi ?

— Nina, je suis amoureux d'elle.

Ce mot me brûle le cœur comme un chalumeau.

— Et moi ?

— Toi aussi, mais différemment. Nous deux, c'était formidable.

Il parle déjà de nous au passé.

— Alors pourquoi briser quelque chose de formidable ?

Je me sens misérable de mendier ainsi. Pourtant, je ne sais pas quoi faire d'autre.

— Sophie et moi, c'est une évidence ! On s'entend tellement bien, on se comprend, tu vois. Toi... tu n'as jamais compris ce qu'étaient les stacks ou un TDD.

— Mais enfin, on ne quitte pas quelqu'un pour ça !

Ma voix part dans les aigus. Je le déteste.

— Mais elle et moi, on parle la même langue !

Quand il parle d'elle, ses yeux brillent comme quand il parlait de moi. Je veux qu'il disparaisse.

— Dégage !

Il fait un pas de côté.

— C'est ce que je vais faire. Je vais dormir chez So... Enfin, je dors ailleurs ce soir.

Il a tout prévu, même son repli. J'ai toujours adoré sa force tranquille et ses capacités d'organisation hors pair. Mais aujourd'hui, sa sérénité me désespère, elle est pire que du mépris. Je serre les dents.

— Fous le camp, je ne veux plus te voir. Jamais.

— Oui, bien sûr.

J'attrape le premier coussin qui passe et le lui jette à la figure. Je hurle :

— Dégage !

Un second coussin suit le premier, puis la télécommande et une pile de magazines. Aucun de mes projectiles n'atteint sa cible. Loïc, stoïque, prend à nouveau la parole, d'un ton monocorde.

— On est chez moi.

— Chez nous !

— Non, le bail est à mon nom.

Je me fige. Lui se balance mollement d'une jambe sur l'autre, avant de poursuivre :

— Je te laisse quelques jours, bien sûr, le temps de rassembler tes affaires.

Je suis incapable de répondre. C'est comme si mon sang devenait solide. Je pèse une tonne. Pendant ce temps, Loïc, soulagé, se dirige déjà vers la porte où un petit sac de sport l'attend.

— On dit samedi ? Tu laisseras les clés à la loge, comme ça, ce sera moins douloureux ?

Je ne réagis toujours pas, il prend cela pour un assentiment.

— OK, de toute façon, on se tient au courant. Bisou. Enfin, non, à bientôt !

La porte se referme derrière lui. Autour de moi, le salon ressemble à un champ de bataille, comme ma vie. Et moi, la seule chose à laquelle je pense, c'est au pyjama Gaston Lagaffe. Il le mettra aussi, chez elle ?

2. Seule

Papa secoue la tête de droite à gauche. C'est sa façon de montrer sa désapprobation, juste avant de se lancer dans une de ses leçons de morale assommantes. Pourtant, cette fois, rien ne sort. Il continue à bouger la tête de manière presque inquiétante.

— Papa, tu veux bien ?

J'ai passé la nuit dans un état second, à ruminer les derniers mois partagés avec Loïc. Je me suis remémoré chacun de ses retards et de ses déplacements, chacune de ses absences. L'évidence était devant moi, mais j'étais aveugle. J'ai bu une bouteille de vin, puis un fond de liqueur. J'ai appelé Sabine, qui était sur répondeur, puis Louise, qui l'a traité de tous les noms avec moi pendant des heures. J'ai vidé son bar, pissé sur ses chaussures et même craché dans sa penderie. J'ai aussi appelé François, au milieu de la nuit. Je ne m'en souviens pas vraiment, mais mon téléphone me l'a confirmé ce matin. Heureusement, il n'a pas répondu. Pour finir, je me suis réveillée, nauséuse et sale, sur le canapé du salon, dans un foutoir inextricable. Pourtant, ce n'était pas à l'état de l'appartement que je pensais, ni même à Loïc. J'allais devoir annoncer à papa que je retournais vivre chez lui pour la deuxième fois, à trente ans et demi. Pour papa, la rupture avec François a été une des pires erreurs de ma vie. Et il ne se prive pas de me le rappeler chaque fois qu'il en a l'occasion. Je viens de lui demander si je pouvais récupérer mon ancienne chambre.

— Écoute, ça ne va pas être possible.

J'accuse le coup. Est-ce que mon propre père est sur le point de m'abandonner ?

— Pourquoi ?

Papa fuit mon regard.

— Tu peux peut-être te trouver un petit appart ou un meublé ?

— Mais Loïc me demande de partir avant samedi ! Personne ne peut trouver un appart en moins d'une semaine !

— Écoute, ça ne m'arrange pas.

— Mais, papa, je ne comprends pas, j'ai besoin de toi, là !

— Je ne peux pas t'aider. Pas cette fois-ci.

Mon père continue à jouer des ciseaux comme si de rien n'était. J'ai l'impression que l'univers entier est en train de s'écrouler autour de moi.

— Donc, tu me laisses à la rue ?

— Bien sûr que non, si tu as besoin d'argent, je suis là.

Il ne me regarde toujours pas.

— Mais je ne te demande pas d'argent, juste de m'héberger quelque temps !

— Ça, je ne peux pas.

— Mais pourquoi ? Ma chambre est vide !

Papa daigne enfin lever les yeux sur moi. Une tristesse infinie se lit dans son regard, associée cependant à une volonté farouche. Pas la peine d'insister, il ne m'aidera pas. Un bruit de balai nous parvient de l'arrière-boutique. Berthon, dans la réserve, n'en perd pas une miette.

— OK. Quand je les aurai récupérées, je pourrai quand même poser mes affaires à la maison ?

— Non. Tu pourras en mettre quelques-unes dans la réserve si tu veux, mais pas longtemps.

J'acquiesce, totalement décontenancée.

— Merci, dis-je du bout des lèvres.

Papa encaisse le vieux monsieur qui vient de se faire raccourcir les favoris, puis retourne balayer la pièce comme si je n'étais pas là. J'ai l'impression d'être devenue un poids mort pour tout le monde. Avant de partir, je l'embrasse doucement sur le front, comme je l'ai toujours fait depuis mes douze ans, l'âge où mon mètre soixante-quinze a dépassé son mètre soixante-dix. Il ne réagit pas.

À petits pas, je quitte le salon et remonte le trottoir le long de l'avenue encore endormie. Les boutiques n'ont ouvert que depuis une demi-heure et, hormis quelques habitués, les terrasses des cafés sont encore désertes. Dans une heure, l'agitation aura gagné la ville. Les serveurs courent de table en table, les plateaux chargés de boissons, tandis que les vendeurs ambulants auront envahi l'asphalte à la recherche de touristes aventureux. Le 18^e est un arrondissement étrange, aussi attirant que repoussant. Le charme désuet du Sacré-Cœur et de la place Montmartre côtoie les milieux interlopes de Pigalle. À Barbès, tout tourne au ralenti, sauf les mains des pickpockets. On ne marche pas à droite sur les escalators pour laisser passer l'homme d'affaires pressé, tout comme on n'attend pas que le feu passe au vert pour traverser. Le peuple, roi et indolent, serpente le long des trottoirs dans une marée humaine gouailleuse et enthousiaste. J'aime ce quartier aux mélanges improbables et à la joie sauvage. C'est ici que je me sens chez moi. Pourtant, ce matin, je trouve cette gaieté agaçante. J'attrape mon téléphone portable et cherche le nom de Louise. Elle décroche dès la première sonnerie. Sa voix pâteuse me rappelle que je l'ai déjà empêchée de dormir une grande partie de la nuit.

— Louise ?

Un grognement me répond.

— Je te réveille ?

Un nouveau grognement me confirme que oui.

— Je suis désolée. Il fallait que je parle à quelqu'un. Je sors du salon. Papa ne veut pas m'héberger.

— Hein ?

Louise semble aussi surprise que moi.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Mais tu vas aller où ?

— Ça non plus, je ne sais pas.

— Tu ne peux pas rester un peu chez Loïc ?

— Je ne veux même pas avoir à y remettre les pieds.

— Si jamais tu as besoin, tu sais que...

— Non, c'est gentil, je vais me débrouiller.

Louise vit dans le 5^e arrondissement, dans ce que l'on appelle une chambre de bonne, au dernier étage d'un immeuble bourgeois. À mon humble avis, le terme *placard de bonne* serait sans doute plus approprié. Lorsqu'elle est assise sur son clic-clac, elle peut se faire à manger, ouvrir la porte et fumer une cigarette à la fenêtre. En même temps.

— Et chez Sabine ?

Je soupire. Sabine et Louise sont mes deux meilleures amies depuis le collège. Elles ont rencontré François avec moi et nous ont vus évoluer ensemble, au fil des années. Tant et si bien qu'au moment de notre séparation Sabine est restée bien plus proche de lui que de moi. Même si elle ne m'en parle pas, je sais qu'ils se revoient régulièrement. De toute façon, depuis hier, elle est sur répondeur. Je le dis à Louise.

— Mais tu vas faire comment ? Tu ne vas quand même pas dormir à l'hôtel !

Si, probablement. Parmi toutes les options qui s'offrent à moi, c'est à coup sûr la seule qui ne se dérobera pas.

— Je vais voir... Tu as le temps de prendre un café ce midi ?

Silence gêné de Louise.

— Je dois voir quelqu'un à midi, du coup...

— Pas de problème. Meetic ?

— Non, Tinder.

Depuis le mois de mai, Louise « voit » quelqu'un à peu près tous les jours. Sauf que ce n'est jamais le même. Elle fait son shopping sur les sites de rencontres et donne rendez-vous à ses conquêtes dans la journée, pendant ses pauses déjeuner. Ceux qui refusent sont éliminés d'office. Les autres passent alors un casting en bonne et due forme, où tous les traits de leur personnalité sont disséqués, étudiés et analysés de façon chirurgicale. Pour l'instant, aucun n'a jamais été retenu pour un bout d'essai. Les plus chanceux ont obtenu quelques heures de figuration dans son lit, mais rien de plus. La tête d'affiche est longue à dégoter.

— Bonne chance, dis-je avec le plus d'enthousiasme possible.

— Merci. On s'appelle ce soir ?

— Plutôt demain. Je vais me coucher tôt, je pense.

En rangeant mon téléphone dans ma poche, je me laisse happer par les odeurs de la rue et les cris des enfants qui partent en courant vers l'école du quartier. Ce soir, je vais dormir seule, vraiment seule. Et, en trente ans, c'est la première fois.

3. À l'assaut de l'autonomie

J'ai le dos en compote et les cervicales qui crient leur détresse jusque dans le front. L'idée de choisir un petit hôtel pas trop cher était sans doute pertinente pour mon porte-monnaie, mais apparemment beaucoup moins pour l'ensemble de mon squelette. Je me lève péniblement et me dirige vers la cabine de douche où on ne tient que seul, debout, et surtout sans trop bouger. L'eau chaude dénoue mes muscles endoloris. Malheureusement, j'ai oublié de refermer la porte en plastique. Lorsque je sors de là, la moitié de la chambre est inondée, à commencer par mes chaussures que j'avais laissées devant la cabine. Après les avoir sommairement séchées avec la serviette de toilette, je m'assois sur le lit, désabusée. Je ne me vois pas vivre de cette façon bien longtemps. Il va falloir que je cherche activement un appartement, le plus tôt sera le mieux.

Je rallume mon portable, dont la batterie m'a lâchée pendant la nuit. J'ai trois nouveaux messages, un de Louise, qui espère que tout va bien, un de mon père, qui me demande de venir l'aider au salon ce matin, et enfin un dernier de François, qui veut savoir si j'ai cherché à le joindre. Je les efface tous et me rallonge sur le lit, en chien de fusil. Je n'ai pas plus envie de rassurer Louise que de me justifier auprès de François. Quant à dépanner mon père, il en est tout bonnement hors de question. Papa et moi avons toujours été là l'un pour l'autre. Quand maman est partie vivre au bout du monde, bien sûr, mais aussi quand mon histoire avec François s'est terminée, ou quand

j'ai dû me résoudre à abandonner mes rêves de gloire et à trouver un travail alimentaire. C'est la première fois qu'il me fait faux bond. Je lui en veux, évidemment, mais tout au fond de moi je crois que je le comprends. Ça ne doit pas être facile d'être le père de celle qui, dans sa vie, a toujours tout raté. La belle histoire avec le grand amour de sa vie : ratée. La carrière de chanteuse : ratée. Et maintenant le mariage : raté toujours mais, cette fois, avant même d'être passée devant l'autel !

Une larme d'impuissance s'échappe le long de ma joue. Je l'écrase nerveusement. À l'heure où mes anciennes camarades de lycée s'apprêtent à devenir mères pour la seconde ou la troisième fois, je ne suis toujours que le vilain petit canard au fond de la classe. Avant, c'était parce que je n'avais pas de maman. Aujourd'hui, parce que je semble très loin de pouvoir en devenir une un jour. Loïc voulait une grande famille, comme la sienne. Depuis que nous avons abordé le sujet ensemble, j'avais souvent imaginé le visage de nos enfants. Les petites filles auraient eu ses yeux bleus et son teint clair, alors que nos garçons auraient arboré le regard noir de mon père, avec cette même tignasse imposante, marque de nos racines méditerranéennes. Dans mes fantasmes, aucun d'entre eux n'était roux. Sans doute parce que j'avais souffert moi-même de cette couleur de cheveux jugée trop originale dans les cours de récréation. Nos enfants avaient tous entre six et huit ans. Je ne les imaginais pas bébés, pleurant pour être changés ou bavant dans mes bras. Ils étaient joyeux, rieurs et bien sûr autonomes. J'avais déjà des idées de prénom : Églantine, Capucine, Charles, Emmanuel... Je les avais même consignés dans un petit carnet bleu, pour ne pas oublier. Je sens une deuxième larme se frayer un chemin sur mon visage, mais cette fois je ne fais aucun geste pour l'arrêter. D'autres la suivent, la dépassent et me submergent. Bientôt, des sanglots s'invitent dans mon corps. Je me recroqueville, mais cela n'atténue pas ma douleur. Je crois que je viens seulement de comprendre que tout est terminé.

Une sonnerie tonitruante me tire d'un rêve brumeux. Je mets quelques secondes à comprendre où je suis et ce qui s'est passé. Épuisée par les larmes, j'ai fini par m'assoupir sur le couvre-lit de l'hôtel. C'est un petit téléphone noir, scellé au mur, qui fait ce vacarme. Je décroche.

— Bonjour, madame, il est presque 11 heures. Si vous ne libérez pas la chambre dans dix minutes, je vais devoir vous facturer une deuxième nuit.

La voix du réceptionniste est nasillarde, peu agréable. Je le remercie poliment de m'avoir prévenue, puis lui assure que j'aurai libéré les lieux dans moins de cinq minutes. Je viens à peine d'enfiler mes chaussures que déjà la femme de chambre frappe à ma porte.

— Nettoyage !

Les pieds humides, je lui ouvre et termine de rassembler mes affaires à la hâte, tout en m'excusant. Sans réaction, elle commence déjà à asperger la cabine de douche d'un produit chimique dont l'odeur me prend à la gorge. Elle ne me salue que d'un signe de tête ennuyé lorsque je quitte les lieux. À croire que partout où je vais, je suis indésirable. Dans le couloir, je sens mon portable vibrer au fond de mon sac. Papa m'a laissé deux autres messages. Le premier s'enquêrait de ma venue, d'un ton banalement interrogatif. Le deuxième message est inquiet. Le troisième, carrément hystérique. Je le rappelle aussitôt :

— Papa ?

— Nina, je t'ai laissé deux messages !

Trois, en fait.

— Pourquoi tu ne m'as pas rappelé ? Tu es où ?

— Je sors de l'hôtel.

Un silence gêné s'installe dans la conversation.

— Tu peux passer ce matin ? me demande-t-il d'une voix plus calme.

Je prends une profonde inspiration.

— Non.

— Non ?

— Tu ne peux pas me dépanner, donc moi non plus.

Il soupire.

— Nine, ça n'a rien à voir...

— Peut-être. En tout cas je ne viendrai pas, cherche quelqu'un d'autre, dis-je d'un ton frondeur avant de mettre fin à la conversation et d'éteindre mon téléphone portable.

C'est stupide, puéril et un brin capricieux. Mais ça me fait du bien. Pour la première fois depuis hier soir, un sourire se dessine enfin sur mes lèvres.

J'ai commencé à aider papa il y a six ans, quand Louise a décidé d'abandonner la musique. Et moi avec. Depuis nos seize ans, nous nous produisons ensemble dans les bars du quartier. Louise était ma guitariste, j'étais sa chanteuse : « Louise et Nina ». Au début, nous jouions pour le plaisir, en échange de quelques verres ou d'un repas gratuit. Puis on a commencé à nous proposer des cachets. Nous avons entrevu la possibilité d'en faire un métier, mais nos parents ne voulaient pas en entendre parler. Pour avoir la paix, Louise a commencé des études de lettres, et j'ai accepté de terminer mon BEP coiffure.

Tous les week-ends, je courais les cachets. Choriste, soliste, dans les chorales ou les groupes de rock, tout était bon pour monter sur scène. J'ai même chanté du gospel et de la musique folklorique. J'ai espéré qu'on me repère, qu'on me porte, qu'on m'entende. Mais mes fins de mois ressemblaient toujours à celles d'une étudiante endettée. Malgré cela, je refusais les emplois alimentaires, je ne voulais me consacrer qu'à cette passion dévorante qui allait remplir ma vie, je le savais.

Autour de nous, la vie continuait. Nos amies se mariaient, avaient des promotions ou des enfants. Dans le même temps, François reprenait l'entreprise de son père. Le mien me répétait inlassablement de trouver un vrai métier. J'étais pourtant sûre de notre rêve. Louise et moi allions réussir, j'en étais certaine. Puis nos vies ont doucement pris le pas sur notre duo. Nous ne jouions plus que quelques week-ends par mois, lorsque François et

moi n'avions rien prévu. Nos répétitions étaient devenues mécaniques et sans saveur. Les rares dates que nous parvenions à décrocher étaient tristes à mourir, presque pathétiques. Jusqu'à ce que ma meilleure amie m'avoue qu'elle n'y croyait plus. Quand elle m'a dit avoir accepté un poste de professeur de français dans un collège de banlieue, j'ai cru que nous continuerions. Mais Louise avait perdu sa foi et ébranlé la mienne. Lorsqu'elle a finalement choisi de mettre un terme à l'aventure, j'étais dépitée, mais je n'ai pas réussi à lui en vouloir. Nos familles s'accordaient à dire que nous devions grandir et prendre enfin une place dans la société. François voulait acheter un appartement. Papa souhaitait me léguer sa petite entreprise, c'était son plus beau cadeau. Moi, je n'avais plus aucune envie, aucune réponse. Seulement ce besoin irrésistible de chanter, mais qui ne m'avait jamais menée à rien jusque-là. Sans Louise, j'étais perdue.

Par dépit, je me suis résignée à travailler au salon, à tiers-temps. J'aidais mon père deux jours par semaine et je m'engageais à le dépanner s'il en avait besoin. De son côté, il arrêta de me harceler avec « mon héritage » et il acceptait mon besoin de musique, en dilettante. J'ai continué à chanter dans des karaokés, pour les amis. Mais je ne suis jamais plus retournée seule sur scène depuis.

En remontant le boulevard, je repense à cette période de ma vie comme si c'était celle d'une autre. À vingt-quatre ans, j'avais enterré mes rêves pour un appartement que nous n'avions jamais acheté, un grand amour éteint et ce père qui venait de m'abandonner à mon triste sort. Et si ma véritable autonomie, c'était aujourd'hui ?

4. Arrêt sur image

Mes pas m'ont menée jusqu'à la place Charles-Dullin, où je m'arrête en terrasse pour boire un café. En face de moi, un groupe de touristes mitraille le théâtre de l'Atelier comme si c'était vital pour eux d'en garder une trace. Une photo, deux, trois, une vidéo. Le numérique a rendu possible la multiplication de l'image jusqu'à la nausée. Certains d'entre eux ne relèvent même pas le nez de leur écran. Blonds à la peau pâle, ils parlent une langue que je ne connais pas. Ils semblent venir d'Europe de l'Est. Un long voyage, tout ça pour ne voir Paris que sur le petit écran d'un engin portable. Je déteste les photos. Ce besoin de saisir un moment de sa vie pour le mettre en cage et l'archiver me dépasse. Comment revivre l'instant qu'on n'a pas vécu ? C'est impossible. J'ai toujours pensé que la photographie n'était qu'une pâle copie de la vie. Petite, je tournais le dos quand on essayait de me tirer le portrait. Aujourd'hui je grimace ou ricane, toujours aussi peu à l'aise. Une grand-mère avance lentement le long du trottoir. Je décale un peu les jambes pour la laisser passer. Elle traîne un lourd cabas rempli de légumes et me remercie d'un signe de tête. Ses cheveux sont d'un blanc laiteux et sa peau est diaphane, striée de minuscules ridules qui la font ressembler à une vieille pomme. Elle a la beauté du passé. Je me demande à quoi aurait ressemblé ma grand-mère si j'en avais eu une. Le serveur m'interpelle :

— Je peux vous encaisser ? J'ai fini mon service.

Je disperse sur la table une grande partie de ma monnaie et je sens que ça l'agace. Il recompte à voix haute d'un ton blasé.

— L'appoint ! grogne-t-il en partant. Merci !

Je le regarde entrer dans le café en haussant les épaules. Pendant ce temps-là, le groupe de touristes a disparu. Sans doute se sont-ils lancés à l'assaut du Sacré-Cœur, pour parfaire leur collection de souvenirs numériques qui viendront remplacer les vrais. Au moins, eux, ils ont un programme.

Je ne sais pas où aller. Je suis partie hier soir sur un coup de tête, avec un petit sac rempli de sous-vêtements et de T-shirts propres. Notre chez-nous étant redevenu son chez-lui, je n'ai plus rien à y faire. Mon cœur se serre. J'avais enfin choisi mon chignon. Haut et piqué de minuscules marguerites, avec quelques mèches tombant le long du visage. Avec papa, nous avons fait des heures et des heures d'essai : avec voile, sans, des fleurs, des perles... Je venais seulement de trouver celui qui me siérait à ravir. Pour rien.

Un nouveau groupe de touristes a remplacé le précédent. Celui-ci semble décidé à faire une pause. Ils s'approchent de la terrasse. Le serveur me regarde méchamment : j'occupe à moi seule une table de quatre et je ne consomme plus, il ne va pas tarder à me demander si je veux autre chose. Je ramasse mon sac et reprend mon chemin d'un air fier, même si je ne sais toujours pas où mes pas vont m'emmenner.

Je suis en train de rallumer mon portable pour voir si Sabine m'a rappelée quand mon pied accroche un trou au bord du trottoir. Dans une danse malhabile, j'essaie de reprendre mon équilibre, sans succès. En moins d'une seconde, je me retrouve propulsée au sol comme un pantin de chiffon. La douleur fulgurante qui me vrille la cheville m'arrache un cri rauque. J'ai si mal que tout mon corps se met à trembler. Incapable de me retenir, je commence à pleurer comme un enfant.

— Mademoiselle ?

Un homme vient de s'arrêter à ma hauteur et me tend la main pour m'aider à me relever. Incertaine, j'attrape son bras mais retombe aussitôt. La souffrance est telle que je ne parviens pas à bouger la jambe. L'inconnu se met à ma hauteur.

— Ça va ?

C'est bien la chose la plus idiote que j'ai entendue aujourd'hui.

— Non !

— Vous pouvez vous lever ?

— Non, j'ai trop mal.

— Ne bougez pas !

Comme si j'allais m'enfuir. Il tâte doucement ma cheville. Cela m'arrache un cri de douleur. Il sort alors un téléphone de sa poche de veste. Je me penche pour regarder l'étendue des dégâts. Mon pied est tordu dans une étrange position, comme si j'avais cherché à avancer sans lui. Machinalement, j'essaie de le remettre dans le droit chemin, mais la brûlure est si vive que je pousse un nouveau cri.

— Ne bougez pas, je vous dis ! m'intime mon sauveur.

Le ton a beau être injonctif, cette fois je ne demande pas mieux que de lui obéir. Je me rends compte que je frissonne. L'homme le remarque aussi. Il passe rapidement sa veste sur mes épaules nues.

— C'est le choc, ne vous inquiétez pas, les pompiers arrivent.

Je voudrais le remercier, mais je sens des larmes se traîner, traîtresses, sur mes joues, pendant qu'une boule d'angoisse envahit ma gorge. Je renifle pour tenter de reprendre ma voix, mais d'un geste il me fait taire.

— Restez tranquille !

Une fois encore, son ton n'a rien d'aimable ou de réconfortant. Pourtant, son aplomb me rassure. Je décide de me taire et d'attendre, moi aussi, en silence. Un petit attroupement se forme rapidement autour de nous. On s'enquiert de mon état ou de ce qui m'est arrivé. Les touristes se pressent autour de nous comme des mouches sur un gâteau. Certains, discrets,

demandent s'ils peuvent aider, tandis que d'autres se contentent de me dévisager sans m'adresser la parole. Allongée sur le sol, sans défense, je suis devenue une image inerte, un objet. Je m'attends presque à les voir sortir leurs appareils photo pour immortaliser l'aventure. L'inconnu qui m'est venu en aide est resté. Il a demandé de la glace au serveur antipathique et vient me voir régulièrement pour me demander comment je me sens. De temps à autre, il tente malhablement de disperser les badauds autour de moi. Lorsque les secours arrivent enfin, ma cheville a doublé de volume. La douleur, lancinante, irradie jusque dans mon genou. En apercevant la grimace que fait le jeune pompier qui dégage mon pied de son piège, je devine que cela ne s'arrangera pas en quelques minutes. Ses gestes m'arrachent des hurlements de douleur. Autour de nous, la foule grossit, mais ses collègues la font reculer. Voyant que je suis incapable de marcher, ils vont chercher un petit brancard sur lequel ils me basculent. Emportée par des mains expertes, je me laisse prendre en charge sans réagir.

En apercevant mon visage dans le miroir de l'entrée, j'ai un sursaut de stupeur. Mon mascara a coulé en rigoles le long de mes joues, et mes yeux, rougis, accrochent un peu trop la lumière. J'ai du mal à manœuvrer les béquilles qui m'ont été prêtées à la clinique : c'est un vieux modèle, lourd et encombrant. Péniblement, j'arrive jusqu'au canapé, où je me laisse choir dans un soupir désespéré. Papa me regarde avec inquiétude.

— Tu es sûre que tu vas pouvoir te débrouiller ?

— Oui, merci, regarde, je m'assois devant la télé et je ne bouge plus !

J'essaie de faire bonne figure, mais je sais que dès qu'il aura quitté la maison je vais me mettre à pleurer. Je voudrais qu'il parte le plus vite possible. Indécis, il tourne encore une fois autour de moi sans savoir que faire. J'insiste :

— Retourne travailler, papa, ça ne sert à rien que tu restes !

— Je peux annuler un ou deux rendez-vous, tu sais...

— Laisse tomber, j'ai juste envie de dormir.

Aussi loin que je m'en souviens, papa n'a jamais pris le moindre jour de congés et encore moins d'arrêt maladie. Sa petite entreprise a toujours fait partie de la vie du quartier. Elle est ouverte six jours sur sept, de 8 h 30 à 19 heures, et on peut s'y faire coiffer avec ou sans rendez-vous. Ses ciseaux sont comme les scouts : toujours prêts ! Adolescente, je partais parfois au collège fiévreuse, boutonneuse ou nauséuse, qu'importe. L'école était comme le salon, elle n'attendait pas. Et, si vraiment je ne pouvais pas sortir, la règle était simple : quand on est malade, on reste au lit et on dort !

Comme à l'époque, l'idée que je fasse une petite sieste semble le rassurer. Si je dors, au moins, je ne risque pas de tomber et de me coincer les pieds n'importe où. Après m'avoir préparé des vivres, de l'eau et des magazines de première nécessité, il m'embrasse tendrement sur la joue et retourne à ses clients.

La porte vient à peine de se refermer que déjà une première larme d'impuissance coule le long de mon menton. Je viens d'endommager le ligament qui maintenait ma cheville à sa place. Avant cela, je ne savais même pas qu'il existait. Mais, depuis qu'il me fait défaut, il me manque beaucoup. D'après l'interne qui m'a examinée, je vais devoir faire attention pendant au moins dix jours, le pied en hauteur et le moral en baisse. J'ai du mal à croire que le destin puisse s'acharner à ce point sur une seule et même personne. Pourtant, mon portable, qui se met à sonner dans mon sac, à l'autre bout de la pièce, est là pour me le confirmer. Je me mets debout avec difficulté et entreprends de traverser le salon à cloche-pied. La douleur, fulgurante, se glisse dans mes orteils dès que je commence à balancer le pied, mais je décide de ne pas en tenir compte. Je ne sais pour quelle raison, je suis persuadée que c'est Loïc qui appelle pour prendre de mes nouvelles. Je n'ai absolument pas l'intention de rater cette occasion de me faire plaindre. Mais, lorsque mon pied valide heurte celui de la table basse, je m'effondre au sol comme un château de cartes. Couchée par terre, j'entends que l'appel vient de

se terminer. Le petit sifflement des messages ne tarde pas à se faire entendre. En serrant les dents, je me rapproche de l'entrée. J'attrape mon sac sur le parquet et, fébrilement, je me hâte d'écouter mon nouveau message. Au lieu de la voix de Loïc demandant de mes nouvelles ou s'excusant de son comportement de la veille, c'est celle de ma conseillère bancaire qui envahit le combiné. Elle me dit de la rappeler dans les meilleurs délais au sujet d'une grosse somme qui vient de m'être débitée : les arrhes pour la location de la calèche. J'éteins mon téléphone.

5. Papa

— Nina ?

La lumière crue me tire de ma léthargie. Je cligne des yeux, assommée, sans comprendre où je me trouve. Peu à peu, le décor se découvre autour de moi. Une horloge en merisier, une table de salle à manger et ses chaises assorties, et le dernier téléviseur à tube cathodique d'Europe. Pas de doute, je suis chez papa.

— Tu dormais ?

Mon père se tient devant moi, des sacs de courses à la main et un large sourire aux lèvres. Je grogne pour signifier mon mécontentement et tente de me redresser sur les coudes. Une brutale douleur dans les cervicales m'en empêche.

— Mais qu'est-ce que tu fais par terre, ma puce ? Lève-toi !

Papa se penche vers moi et tente de m'agripper sous les aisselles. Je grimace.

— Tu as mal ?

Aussi. Mais c'est surtout cette brutale odeur de produit chimique qui me prend à la gorge. Celui que mon père utilise pour faire les permanentes et qu'il ne m'a jamais permis de manipuler, même aujourd'hui, de peur que cela ne soit toxique. Lentement, avec mille précautions, il me ramène sur le canapé.

— Ça va ?

J'acquiesce d'un signe de tête. Je dois avoir l'air plus en forme que lorsqu'il est arrivé, parce qu'il se détend enfin.

— Regarde ce que j'ai acheté pour ce soir, continue-t-il d'un ton joyeux.

De son cabas, je le vois sortir une multitude de petites boîtes colorées. Je ne mets pas longtemps à comprendre : du thon ! Quand j'étais enfant, c'était mon repas préféré. À l'huile, à la catalane, à l'escabèche... J'en réclamaïs toujours, à tous les parfums. Même si, depuis, mes préférences gastronomiques ont quelque peu changé, je suis sensible à l'attention.

— On va se régaler !

— Et tu n'as pas tout vu, ma Nine...

D'un geste théâtral, papa s'empare d'une des anses et me laisse apercevoir le fond du sac. Un petit visage carré me sourit : il m'a acheté des BN. Une larme de tendresse perle au coin de ma paupière. Il rit.

— Ce soir, nous allons faire ripaille !

En disposant fièrement notre repas de fortune sur la table basse, mon père rayonne comme s'il venait de perdre dix ans.

— Tu te sens un peu mieux ?

— Un peu, mais je vais tout de même reprendre un antidouleur.

— Et... pour le reste ?

— Le reste ?

— Loïc.

— Oh !

Je réalise soudain que je n'ai pas pensé à lui depuis ce matin. Je suis triste qu'il m'ait quittée. En colère qu'il m'ait trompée. J'ai peur d'affronter la vie seule. Mais, si je dois être tout à fait honnête, il ne me manque pas plus que ça. Un peu comme si les quatre années qui venaient de s'écouler avaient si peu compté qu'elles pouvaient être balayées en quelques heures.

— Pour Loïc aussi, je crois que ça va mieux.

— Il n'y a pas d'antidouleur pour ça, ma fille...

Je souris.

— Si ! Il y a le thon et les BN !

Papa m'attrape tendrement par le cou et allume le téléviseur. Il choisit une émission de variétés, comme il l'a toujours fait, puis commence à fredonner au diapason de la chanteuse. Je ne mets pas longtemps à me joindre à lui. Nous chantons la bouche pleine, hilares, et envoyons de minuscules postillons de nourriture valser partout autour de nous. Moi aussi, tout à coup, je viens de perdre dix ans.

Alors que le jeune candidat de télé-crochet entame une reprise d'Édith Piaf, papa ronfle déjà depuis longtemps. Sa respiration, lourde et saccadée, couvre une partie du son. Mais, à en croire les gargarismes vocaux que je perçois de temps à autre, je ne rate rien. Ce dîner improvisé m'a rappelé nos soirées du vendredi, quand je n'étais encore qu'une préadolescente amoureuse de son papa. Nous avons pour habitude de passer la fin de journée sur le canapé, allongés devant la télé, en mangeant n'importe quoi. Souvent, comme aujourd'hui, il ne voyait pas la fin du programme.

De ma mère, je n'ai presque aucun souvenir. Elle a quitté mon père quand je n'avais que quatre ans, pour partir vivre avec un militaire en Nouvelle-Calédonie. Je ne me rappelle rien. Aucune dispute, pas de drame ni de retrouvailles. Elle était là et, un jour, elle n'y était plus. Ma vie s'est construite sans elle, tout simplement. Papa a un ronflement assourdissant et bascule sur le côté. Lorsqu'il frôle ma cheville endolorie, je ne peux réprimer un petit cri de surprise, qui le réveille aussitôt.

— Nine ?

— C'est rien, papa, tu as touché ma cheville !

Mon père recule précipitamment et s'excuse.

— C'est pas grave, papa ! Tu dormais.

Les cheveux en bataille et les yeux mi-clos, il a subitement récupéré son âge.

— Je vais me coucher. Tu veux que je te porte jusqu'à ton lit ?

— Non, merci, je vais rester là. Tu aurais une couverture ?

— Je t'apporte ça tout de suite.

Pendant qu'il monte pesamment l'escalier, je coupe le son du téléviseur pour n'en garder que les images, qui m'accompagneront dans mon sommeil. Je sens le poids de la journée peser sur mes épaules. La nuit précédente a été chaotique, et un peu de repos me fera le plus grand bien. Par chance, le canapé de mon père, qu'il a changé l'année dernière, est plus que moelleux. Lorsqu'il revient enfin, je suis déjà à demi assoupie.

— Je t'ai pris Pilouri ! me chuchote papa en me bordant.

Ma couverture-doudou sur les épaules, je le remercie du regard. Ce n'est qu'une fois qu'il a déjà monté les premières marches que je me souviens d'avoir oublié une étape.

— Papa ?

— Oui ?

— J'ai soif.

Je le vois soupirer, puis redescendre en grognant, comme quand j'avais huit ans. J'ai vraiment le meilleur papa du monde.

6. La gentillesse du psychopathe

Je me réveille dans un brouillard cotonneux, sans doute dû aux différents antidouleurs que j'ai pris avant de m'endormir. Ma cheville me lance un petit peu mais, par rapport à la veille, c'est sans commune mesure. La douleur n'est plus aussi vivace et elle est bien moins étendue. Face à moi, sur la table basse, papa a disposé différentes sortes de brioches, la bouilloire et une boîte de café soluble. Je jette un œil vers la pendule de l'entrée : 9 h 35. Cela fait presque deux heures qu'il est parti ouvrir le salon, mais je ne l'ai même pas entendu descendre. J'entreprends de me servir une large tranche de brioche au chocolat et de mettre l'eau à bouillir.

La pièce est encore dans la pénombre. Elle restera ainsi jusqu'en début de soirée, pour préserver la fraîcheur de la nuit. Alors, seulement, nous ouvrirons en grand porte et fenêtres, pour aérer la maison. La canicule parisienne n'a rien à voir avec celle du Midi, mais papa a gardé de son Sud natal des manies qu'il n'abandonnera probablement jamais.

Je dévore le petit déjeuner avec appétit. Le café soluble n'est pas exceptionnel, mais je m'en contente. Je me demande à quoi je vais occuper ma journée. L'urgentiste qui nous a reçus hier soir a insisté sur le fait que je ne devais faire aucun effort inconsidéré les deux premiers jours. Ensuite, seulement, si la douleur s'atténue, j'aurai le droit de me déplacer avec des béquilles. Je me demande comment fera papa au salon, surtout ce week-end. Je l'imagine déjà en train de courir entre les coupes et le bac à shampoing,

quand un petit bruit attire mon attention. C'est un cliquetis léger, presque imperceptible. Je sursaute. C'est le bruit de la serrure, qui signifie que la porte d'entrée vient de s'ouvrir. Quelqu'un s'est introduit dans la maison. Quelques secondes plus tard, j'entends l'intrus refermer doucement derrière lui. Je me demande si je dois crier ou pas. Je m'abstiens, peut-être vaudrait-il mieux ne pas attirer l'attention ? Par réflexe, je cherche mon téléphone près de ma tasse à café, mais il n'y est pas. Je suis morte de trouille. Mon sac se trouve par terre, un peu plus loin. J'entreprends de le pêcher précipitamment à l'aide de mes béquilles, mais ma tentative échoue : son contenu se disperse au sol dans un fracas de clés et de monnaie. Si c'est un assassin qui a pénétré dans la maison, je viens de signer mon arrêt de mort. Mon téléphone n'est qu'à quelques centimètres de moi. Je me laisse glisser le long du canapé pour le récupérer du bout des doigts, au prix de formidables efforts de contorsion. Quand je l'ai enfin en main, je vois que je n'ai plus de batterie. Mon destin est en train de remonter le couloir, j'entends le bruit de ses pas sur le parquet.

— Nina ?

Berthon me regarde d'un air étonné. Il faut dire que je ne dois pas être belle à voir. J'ai dormi tout habillée et je ne me suis ni lavée ni démaquillée depuis hier matin. La sueur froide qui vient de couler dans mon dos n'est pas faite pour arranger les choses. Pour être tout à fait honnête, ma propre odeur m'incommode.

— Salut ! dis-je en prenant une voix la plus naturelle possible.

Dans ma cage thoracique, mon cœur continue à battre la chamade. Berthon sourit.

— Je t'ai fait peur ?

— Pas du tout ! dis-je en secouant vivement la tête.

Berthon me regarde avec amusement. Sans mot dire, il ramasse le contenu de mon sac et entreprend de me hisser sur le canapé. Il se doute qu'il vient de me terroriser. Je crois même que cela le ravit. Berthon me connaît depuis toujours. Nous étions dans le même groupe scolaire, et il est entré en

apprentissage au salon quelques mois après que mon père en a acquis le bail. Il ne l'a jamais quitté depuis. Pour nous tous, il fait partie des murs. Quand j'étais adolescente, il m'impressionnait beaucoup avec ses jeans troués et ses vestes en cuir noir. J'ai même tenté, malhabilement, de le séduire, mais il n'a jamais montré le moindre signe d'intérêt à mon égard. Il a pris quelques rides depuis, mais il est toujours aussi charmant. Depuis que nous travaillons ensemble, je ne lui ai connu aucune aventure. Alors que les clients déversent sans retenue leurs ébats dans les fauteuils en skaï rouge, lui reste toujours discret sur sa vie privée. Pour tout dire, je crois que je n'ai jamais vraiment réussi à le cerner. Avec sa manie d'apparaître là où on ne l'attend pas, il est un peu étrange. Et, si cela contribuait auparavant à charmer mes fantasmes adolescents, en tant qu'adulte en devenir j'ai plutôt tendance à trouver cela inquiétant.

— C'est Jean qui m'a dit de passer, pour voir comment tu allais.

Mon père et lui sont très proches. Les parents de Berthon sont décédés dans un accident de la route alors qu'il était à peine sorti de l'adolescence, et papa l'a pris sous son aile. J'imagine qu'il est un peu le fils qu'il n'a jamais eu. Celui qui travaille avec lui et reprendra peut-être un jour l'entreprise familiale. Moi en mieux, en quelque sorte.

— Tu peux dire à papa que tout va bien, je viens de déjeuner.

C'est très rare que Berthon et moi nous retrouvions en tête à tête, je ne sais pas trop comment réagir. Malgré son allure débonnaire, avec moi il parle peu et est assez secret.

— Tu veux un café ?

— Oui, merci.

J'aurais préféré qu'il refuse. Je me penche vers le fil de la bouilloire, mais il me devance.

— Laisse, je m'en occupe.

Un silence gêné s'installe entre nous, troublé seulement par le gargouillis de l'eau bouillante.

— Jean m’a dit que tu étais tombée...

Je saisis la perche au vol.

— Oui, je me suis foulé la cheville sur le trottoir, près de la place Dullin. Mon pied s’est pris dans un trou, et moi j’ai continué à avancer... sans lui !

J’émets un petit rire de circonstance, mais Berthon ne me suit pas. Il se contente de me dévisager avec sympathie, sans rien dire. La gentillesse du psychopathe, en somme. Il nous sert deux cafés et s’assoit près de moi sur le canapé. Je ne suis vraiment pas à l’aise. J’essaie de faire la conversation pour dissiper ma gêne.

— Et alors, au salon, vous vous en sortez ?

— Ça t’intéresse ?

Je blêmis.

— Bien sûr, pourquoi ?

— D’après ton père, le salon est loin d’être une de tes priorités.

— C’est celle de papa, alors ça m’intéresse.

— Bien sûr.

Il m’énerve.

— Alors ?

— Oh oui... ça va. Tu sais, on a l’habitude de gérer. Tiens, rien qu’hier, on a fait pas mal de clientes et, comme toi tu n’étais pas dispo, on n’a pas eu d’autre choix que de se débrouiller.

Il a dit ça avec un petit sourire en coin qui en dit long. Je décide de lui rentrer dans le lard.

— Tu as quelque chose à me reprocher ?

Il sourit.

— Pas du tout. C’est pas moi le boss.

— Effectivement, c’est mon père.

Cette phrase est loin d’être la plus élégante de la journée, mais elle a le mérite de le faire taire. Il sirote posément son café et m’observe par-dessus la tasse. Berthon est un très bel homme et, malgré nos six ans d’écart, je pense

qu'il a toujours eu conscience de l'effet qu'il avait sur moi. De l'agacement, de l'attirance et beaucoup de jalousie. Ses yeux me détaillent sans aucune retenue, comme pour me faire expier ma petite phrase assassine. Il y parvient : j'ai un peu honte. Une fois qu'il a terminé son café, il repose la tasse sur la table et se lève lentement.

— Bon, alors, si tout va bien, je vais te laisser.

— Oui, merci.

— Un message ?

Je plonge les yeux dans les siens, perplexe.

— Pour ton père, précise-t-il.

— Oh ! non. Dis-lui simplement que tout va bien.

— OK. Ne me raccompagne pas, je connais le chemin, plaisante-t-il en m'embrassant poliment sur les deux joues.

J'entends déjà la porte s'ouvrir quand il se sent obligé d'ajouter, à travers le mur :

— J'ai appris pour Loïc au fait, désolé.

Je ne réponds rien. Le bruit du portillon clôt notre conversation.

7. Surprise

Un œil rivé sur la pendule, je guette les pas sur le gravier. Cela ne fait que deux jours que je suis immobilisée, mais déjà je n'en peux plus. Face au téléviseur, les journées se ressemblent toutes. Heure par heure, les programmes se succèdent, identiques. La lecture malmène mes cervicales toujours endolories, et même Louise et Sabine en ont marre de me tenir compagnie au téléphone. Ce soir, comme hier ou avant-hier, mon père arrive à 20 h 28, très précisément. Comme à son habitude, il entre dans la pièce, lesté de quelques commissions. Intérieurement, je prie pour que ce ne soit pas une nouvelle fois du thon et des BN.

— Coucou !

— Salut.

Depuis que je ne me lève presque plus, c'est lui qui m'embrasse sur le front.

— Tu as passé une bonne journée ?

Je hausse les épaules, mais il ne me regarde pas. Il continue sur sa lancée.

— Tu es pâle, tu devrais sortir un peu. Avec l'attelle et les béquilles, le médecin a dit que ça ne risquait rien, tu sais.

— J'ai encore un peu mal.

— Je ne parle pas de courir un marathon. Mais que dirais-tu de faire une petite balade dans le quartier ce soir ?

— Si tu veux, dis-je en changeant à nouveau de chaîne.

Papa se débarrasse de ses affaires sur le guéridon du couloir et commence à ouvrir son courrier. Je vois qu'il a déposé ses lourds cabas près de la porte d'entrée.

— On mange quoi, ce soir ?

— Je ne sais pas. Des restes.

— Tu n'as pas fait des courses ?

— Non, pas ce soir.

Papa fait mine d'être absorbé par une des lettres et reste dans l'entrée. À sa façon de camoufler les sacs, je devine qu'il se passe quelque chose.

— C'est quoi ?

— Oh ! ça ? dit-il d'un ton distrait. Rien... des trucs.

— Des trucs ?

Voyant que je n'abandonne pas si facilement, papa soupire et finit par venir s'asseoir à côté de moi.

— Loïc est passé au salon. Il a déposé quelques sacs.

Je n'en crois pas mes oreilles. Loïc m'a appelée à plusieurs reprises pour savoir quand je comptais venir prendre mes affaires. Je lui ai répondu que j'étais immobilisée et que je m'en occuperais dès que je serais rétablie. Je n'aurais pas imaginé qu'il soit si pressé de se débarrasser de moi.

— À propos, il m'a dit qu'il s'était occupé du traiteur et de la salle. En revanche...

— Oui ?

— Il faudra que tu appelles pour la robe.

J'ai l'impression de recevoir un coup de massue. La robe. Celle que j'ai choisie après un nombre incalculable d'essayages. Celle que je voulais porter pour mon mariage, que j'aurais pu regarder toute ma vie sur la photo encadrée au-dessus de notre lit conjugal. J'allais devoir annuler LA robe. Mon cœur se serre.

— Nous aussi, ma Nine, il faudrait qu'on discute.

Je sais déjà de quoi il va être question. Des frais que nous avons déjà engagés pour ce mariage, des arrhes et des dédommagements. Je le rassure d'un geste.

— Financièrement, Loïc s'occupe de tout, il me l'a promis.

Bien que ses promesses n'aient a priori pas grande valeur.

— Je sais, nous en avons parlé ce matin. Ce n'est pas de ça que je veux qu'on parle.

Papa se tortille légèrement, comme s'il ne savait pas comment aborder le sujet. Cela me rappelle la première fois où il a évoqué la contraception avec moi. J'essaie de le mettre à l'aise.

— Tu peux y aller, papa, je ne bouge pas !

— Oui... justement...

— Pardon ?

— Écoute, je te l'avais déjà dit quand Loïc et toi vous êtes séparés...

— Quand il m'a plaquée, tu veux dire ?

— Oui. Enfin, peu importe. Je ne peux pas t'héberger plus longtemps.

— Tu plaisantes ? Mais où veux-tu que j'aille, papa ?

— Je ne sais pas...

— Mais, papa, tu n'es pas là de la journée, je ne te gêne pas !

— Non, pas encore. Mais il va y avoir des travaux, j'ai déjà retardé un peu, mais là, vraiment, tu ne peux pas rester.

— Dans ma chambre ?

— Oui, dans les chambres, le salon, un peu partout.

— Tu te décides enfin à refaire la déco ? Alors ça, c'est plutôt une bonne nouvelle ! Ne t'inquiète pas, je resterai sur le canapé, je ne dérangerai pas. En plus, comme ça, je pourrai surveiller les ouvriers ! dis-je en lui adressant un clin d'œil complice.

Papa se lève et commence à parcourir la pièce à grandes enjambées.

— Bon, Nina, je vais être clair.

Je n'aime pas cette phrase.

— Ça fait déjà un certain temps que je parle de prendre ma retraite, hein ?
Je ne comprends absolument pas de quoi il me parle.

— Oui ? Enfin, non. Peut-être, et alors ?

— Et tu étais censée te marier le mois prochain...

À l'évocation de Loïc et de sa trahison, je me ferme à nouveau.

— Je sais, merci.

Papa se rassoit près de moi et prend une profonde inspiration. On dirait qu'il va m'annoncer la pire des catastrophes et qu'il ne voit vraiment pas comment se lancer. En une seconde, les pires scénarios se bousculent dans ma tête. Il est malade, dépressif, en faillite...

— J'ai vendu.

— Hein ?

Je viens de hurler sans m'en rendre compte.

— Tu as quoi ?

Papa se lève précipitamment.

— J'ai vendu la boutique.

— Mais c'est impossible ! Tu ne vis que pour ton salon !

— Justement. Il est temps pour moi de vivre autrement.

— Mais comment tu vas faire ? Avec Berthon ? La maison ?

— Vendue.

— Tu as vendu Berthon ?

— Non, la maison. Berthon est un bon ouvrier, il trouvera une place ailleurs, je ne m'en fais pas pour lui.

— Tu as vendu la maison ! Et moi ?

— Toi... tu auras ta part. Tu devais te marier !

— Mais enfin on ne fait pas ce genre de choses sans en parler, qu'est-ce qui t'a pris, papa ?

— Je voulais te faire une surprise.

— Ah, ben c'est réussi !

Mon cœur bat à tout rompre. J'oscille entre stupeur et énervement. Toutes les choses un tant soit peu tangibles autour de moi s'écroulent les unes après les autres. J'essaie de trouver quelque chose de sensé à dire, mais rien ne me vient.

— Tu vas aller où ?

Papa se gratte la gorge de façon agaçante, comme s'il rechignait à me répondre.

— Quoi ? Tu as peur que je vienne m'incruster ?

Les sentiments me submergent. Mon sang bout à l'intérieur de moi.

— Nina, arrête.

— Tu préfères peut-être te barrer sans rien me dire, remarque ?

— Nina !

— Quoi ? Ça se fait beaucoup dans cette famille, non ?

La gifle me prend par surprise. Elle est légère, mais suffit à me faire recouvrer mes esprits. Penaud, papa s'excuse immédiatement. C'est la deuxième fois que mon père me frappe. La première fois, c'était après que je l'avais traité de connard en rentrant soûle, à 4 heures du matin. J'avais seize ans.

Je voudrais m'enfuir en courant, hurler, pleurer, disparaître. Au lieu de ça, je reste assise, stupéfaite. Dans ma tête, je compte jusqu'à vingt-neuf. C'est un jeu que je faisais tout le temps quand j'étais petite. Si le feu passait au vert avant que j'arrive à trente, j'aurais mon brevet. Si la pluie s'arrêtait à dix-huit, maman reviendrait. Je commence à compter. Si je ne bouge ni ne parle avant le vingt-neuvième nombre, tout cela n'aura jamais existé. Dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt et...

— Nine, je vais me marier.

Je pousse un cri de terreur. Encore perdu.

Je regarde papa comme s'il s'agissait d'un étranger. Je ne peux pas croire qu'il soit sur le point de changer de vie aussi radicalement, sans m'en avoir rien dit. Depuis des mois, je lui parle de mon mariage, de mes projets de bébé

ou encore de mon envie de reprendre des cours de chant, juste pour moi, en loisir. J'avais l'impression qu'avec lui je pouvais évoquer tous les sujets. Des premières règles à la contraception, nous n'avons jamais eu le moindre tabou. Alors comment pourrait-il se marier aujourd'hui avec une inconnue ?

— Papa, je ne suis pas sûre de comprendre...

— Si, ma fille, tu as très bien compris.

Sur la forme, sans aucun doute. Sur le fond, j'ai des réserves.

— Avec qui ?

— Une femme.

Un autre jour, j'aurais sans doute ri, comme lui, à cette petite blague. Mais là, elle me laisse de marbre.

— Je la connais ?

— C'est quelqu'un de très bien.

— C'est pour ça que tu me la caches ?

Mes yeux lancent des éclairs. Je suis sur la défensive, mais je ne parviens pas à me calmer.

— Quand ?

— Le 28 juillet.

Le lendemain de mon propre mariage.

— Mais on ne se marie pas comme ça, sur un coup de tête ! Regarde, avec Loïc, on a tout planifié depuis des mois, il faut trouver un traiteur, un prêtre, une date, des tenues ! On a commencé à y penser il y a plus d'un an !

— Avec le succès qu'on connaît.

J'accuse le coup.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ?

Papa hausse les épaules.

— Tu l'as dit toi-même. Tu préparais ton mariage, ton bébé... Tu étais en partance pour une nouvelle vie, je n'allais pas t'ajouter un excédent de bagages !

Sauf que mon voilier vient de couler. Avant même d'avoir quitté le port.

8. Sans surprise

Je me déplace péniblement du canapé à la cuisine, puis je sors tout ce qui est nécessaire à notre petit déjeuner. Je suis un peu rouillée par l'inactivité, mais petit à petit je parviens à maîtriser le maniement des béquilles. Papa dort encore. Après notre petite discussion de la veille, je lui ai dit que je souhaitais me coucher. J'ai appris que la future Mme Suarez avait sensiblement le même âge que mon père et qu'ils étaient de vieilles connaissances que la vie venait de rapprocher. Ils ont prévu de se marier en mer, seuls, sans aucun invité. Et, pour cela, il envisageait de ne pas être présent à mon propre mariage. Vexée, je n'ai pas cherché à en savoir plus.

Apparemment, la femme de sa vie est quelqu'un de formidable, qu'il connaît depuis très longtemps. Quand il a abordé ce point, je me suis refermée comme une huître. Enfant, je rêvais que mon père se remarie avec une jolie jeune femme qui aurait remplacé ma mère, pour être comme tout le monde. Mais je ne lui ai jamais connu une seule aventure. Pas même une amitié féminine. Papa menait une vie monacale, entre le salon de coiffure et la maison. Qu'il décide de se remarier aujourd'hui est pour moi un véritable coup de tonnerre. J'aligne le beurre avec les petites cuillères et je commence à faire chauffer le café lorsque la porte de la cuisine s'ouvre sur son visage encore endormi.

— Tu es debout ? Mais qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je nous prépare le petit déjeuner.

Papa se précipite pour me subtiliser le couteau à beurre.

— Avec ta jambe ? Mais enfin, va t’asseoir !

— Je vais bien, je n’ai presque plus mal.

— C’est vrai ?

Je mens un peu.

— Bien sûr.

Papa hésite un instant, mais il m’oblige tout de même à m’asseoir.

— Ce n’est pas une raison pour faire des efforts inutiles, laisse.

Tandis qu’il s’active dans ce minuscule espace, je le regarde. Je le regarde *vraiment*, pour la première fois depuis longtemps. Papa a vieilli. Pas d’un coup ou subitement, bien sûr. Mais les années qui coulaient sur lui ont fini par s’y déposer petit à petit. Sur les tempes, d’abord, où des fils argentés sont venus envahir la chevelure noire, puis autour des yeux, où la peau, moins lisse, a commencé à creuser de longs sillons qui plissent ses paupières, lui donnant un regard myope. Obnubilée par mes propres tracasseries, je ne m’en étais jamais rendu compte à ce point.

— J’ai quelque chose sur le nez ?

— Non. Tu es trop beau, mon papa.

Il me regarde avec amusement.

— Ça faisait longtemps que tu ne m’avais pas dit ça.

— Je sais.

Je tente de me relever pour le serrer dans mes bras, mais il est plus rapide que moi. Au réveil, il sent une odeur indéfinissable : l’*after-shave*, la sueur et un rien de lavande. Une odeur rassurante.

— Je suis désolé, ma puce, pour...

Je secoue la tête avec véhémence.

— Tu n’as pas à l’être. Je crois qu’il est grand temps pour toi de quitter enfin le nid et de vivre ta vie, dis-je en reniflant. J’aurais juste aimé être au courant.

— J’ai bien réfléchi à tout ça. En attendant l’argent des ventes, je peux te payer l’hôtel pendant une semaine, peut-être deux. Après...

— C’est bon, papa, je vais me débrouiller.

— Comment ?

— Je ne suis pas à la rue, j’ai un travail, tu...

Je réalise tout à coup que, non, je n’ai plus de travail non plus. Je ne m’en étais même pas rendu compte.

— Je peux te recommander chez Matu mais, évidemment, ce ne sera pas les mêmes horaires. Sans doute un temps plein...

— Chez Matu, répété-je, incrédule.

— Oui, il reprend déjà Berthon, s’il accepte.

Matu est le propriétaire du salon qui se trouve à quelques mètres seulement de celui de papa. Je croyais que mon père et lui se détestaient.

— Je n’ai pas envie de travailler à temps plein, papa, on en a déjà discuté.

— La donne a changé, depuis.

Papa a murmuré cela d’un ton morne, presque pour lui-même. Il a raison, les choses ont changé. Radicalement, même.

— Je ne suis pas intéressée.

Il me regarde avec inquiétude.

— Et tu comptes faire quoi ? Toute seule et sans ressources ?

Je me pose brièvement la question, mais en réalité j’ai toujours eu la réponse. Je prends une profonde inspiration.

— De la musique.

Papa soupire bruyamment.

— Nina...

Dans sa voix, j’entends déjà les mots qu’il ne dit pas encore : nécessité, réalité, adulte. Je le coupe avant qu’il entame sa litanie.

— Tu vas vivre ta vie. À moi de vivre la mienne.

Je le regarde droit dans les yeux et je vois son sourcil droit qui commence à s’agiter, signe qu’il est en train de s’énerver mais cherche coûte que coûte à

se contrôler.

— Tu sais très bien que je ne peux pas partir sans savoir ce que tu deviens.

— C'est pourtant ce que tu vas devoir faire.

— Nina...

Je prends appui sur ma jambe valide et me redresse de toute ma hauteur face à lui.

— Quoi ? C'est bien ce qui était prévu !

— Tu devais te marier !

— Et alors, tu comptais me l'annoncer comment, au juste ? M'envoyer une carte postale quand tu serais en pleine mer ?

Papa respire profondément.

— J'avais prévu de te le dire le jour du mariage.

— Encore mieux !

— Je t'aurais envoyé le chèque en cadeau de mariage, puis je t'aurais tout expliqué.

— Un gros chèque pour me faire avaler la pilule, pas mal !

— Ça n'a rien à voir...

— Tu trouves qu'un chèque ça remplace un père, toi ?

— Mais enfin, je ne pars pas pour toujours !

— Qu'est-ce que j'en sais ?

Ma voix monte dans les aigus.

— Nina, tu déraisonnes !

Je ricane.

— Tu prévoyais de me laisser tomber le jour de mon mariage, de t'enfuir avec une inconnue pour l'épouser, et c'est moi qui déraisonne ?

Papa me tourne le dos et nous verse deux tasses de café. Je ne lâche rien.

— Tu réalises à quel point c'était une idée stupide ?

Il se tourne vers moi, et je vois une minuscule larme briller au coin de ses yeux. Je m'arrête aussi. Je ne l'ai jamais vu pleurer.

— J'en avais discuté longuement avec Loïc, et nous pensions tous les deux que c'était la meilleure solution.

Le sol vacille sous mes pieds. Je suis obligée de m'accrocher à la chaise pour rester debout.

— Loïc était au courant de quoi ?

Papa semble surpris.

— De tout.

La chaise se dérobe sous mes doigts, et je m'étale de tout mon long sur le lino. Papa accourt pour me relever.

— Tu as mal ?

Atrocement.

9. De l'eau sur une blessure

— Tu veux boire ?

Papa me tend un verre d'eau d'un air inquiet. Il croit que l'eau peut tout soigner : mauvais coups, maux de ventre, migraines... Je ne connais pas une seule maladie pour laquelle il ne m'ait pas immédiatement proposé un verre d'eau. Malheureusement, pour les bleus au cœur, je crains que ce ne soit pas suffisant. Je bois tout de même une gorgée, pour lui faire plaisir, et je m'appuie sur son bras pour m'asseoir sur le canapé. Je ne me suis pas fait mal en tombant. À part un léger hématome sur le postérieur, mon corps n'a rien à déplorer, lui.

— Tu en avais parlé à Loïc ?

Papa me regarde d'un air étonné.

— Nina, vous alliez vous marier !

Cette phrase résonne en moi comme un coup de marteau. L'homme avec qui je souhaitais partager le reste de ma vie vient de me quitter. Pour une autre. Il était la moitié de moi, une partie de ma famille, mon amour. Et il a choisi de disparaître de ma vie. Papa approche le visage du mien.

— Ça ne va pas ? Tu es toute pâle.

J'éclate en sanglots.

— Nine, tu as mal ? Tu as la nausée ?

Je laisse échapper, bien malgré moi, un faible sourire.

— Non.

— Tu n’as pas perdu connaissance ?

Je viens de faire une chute de moins d’un mètre et j’ai atterri directement sur mon arrière-train. À moins que mon cerveau ne se situe dans la partie la plus charnue de mon anatomie, je pense que je devrais échapper au traumatisme crânien.

— Non, papa. C’est juste... tout ça.

— Je suis désolé, Nina, ça ne devait pas se passer comme ça...

Je renifle.

— Ce n’est pas seulement toi, papa. C’est Loïc.

Le regard de mon père s’assombrit.

— Ça non plus, ça ne devait pas se passer comme ça. Je n’aurais jamais cru ça de lui.

Son ton est dur, presque violent. Je lève les yeux vers mon père, l’interrogeant sans mot dire. Son visage reste impassible. Je comprends tout à coup que lui aussi vient de perdre un membre de sa famille.

— Je suis désolée, papa.

Mon père plante le regard dans le mien.

— Pourquoi ?

Les larmes se remettent à affluer en masse. Je tente de baisser la tête pour les dissimuler, mais ma voix tremblante me trahit.

— J’ai encore raté.

— Qu’est-ce que tu racontes ?

— Je ne sais pas pourquoi je foire toujours tout. J’essaie, mais...

— Tu n’as rien raté, c’est ce petit con qui a tout foutu en l’air !

— Mais ce n’est pas que lui, papa... Maman, François, la musique, le boulot... J’arrive même à me faire plaquer un mois avant mon mariage ! La vie me fuit ou alors je suis juste nulle en tout, c’est comme ça...

— C’est lui l’imbécile. Il vient de passer à côté d’une femme formidable, crois-moi.

Papa entoure mes épaules de son bras et me serre tendrement contre lui. Je plonge la tête dans son cou, comme quand j'étais enfant. Je respire son odeur de parfum et de sueur. Enfin, surtout de sueur. Il sent mauvais. Mais c'est l'odeur de mon papa, celle de la sécurité et de l'amour. Nous restons une longue minute immobiles, à profiter de l'instant. Soudain, papa murmure très doucement :

— Et pour le reste...

Je me redresse.

— Ta mère avait ses raisons, tu sais.

Ce doit être la deuxième ou la troisième fois que nous abordons le sujet. Quand elle est partie, elle a laissé derrière elle un trou béant, que rien n'a jamais pu reboucher. Du haut de mes quatre ans, je me suis sentie abandonnée, trahie, délaissée. Je ne voulais même plus entendre prononcer son nom. Puis je l'ai tout simplement oubliée. À l'adolescence, pourtant, j'ai voulu en savoir plus. Les conflits larvés qui m'opposaient à papa, toujours sur fond de concerts ou de sorties nocturnes, m'ont poussée à aller vers elle à nouveau. Papa a consenti à me donner son adresse, sans en dire plus. Mais, après l'échange de quelques cartes postales ensoleillées, j'ai vite laissé tomber. Je cherchais un sens à ma vie, elle m'envoyait des photographies de couchers de soleil. Je n'avais rien à dire à cette inconnue. Pourtant, je ne peux pas nier que ce qui m'arrive me ramène à elle. Depuis que Loïc m'a rayée de sa vie, je ressens ce même sentiment d'abandon. L'impression de n'être pas assez bien pour rien ni pour qui que ce soit. Le pire, c'est la vacuité qui l'accompagne. Je sais que derrière mon ego blessé il n'y a rien. Je n'aimais pas Loïc comme j'avais aimé François. Je ne tenais pas à ma mère comme je tenais à papa. Je n'avais pas envie de faire des teintures ou des mises en plis mais de la musique. Ma vie entière n'était qu'une course effrénée contre moi-même.

— Loïc aussi a ses raisons, dis-je d'un ton amer. Il m'a dit qu'il était amoureux. L'amour guide le monde, pas vrai ? Même toi, il te mène par le

bout du nez !

Papa baisse les yeux.

— Tu mélanges tout.

— Peut-être.

Papa se lève lentement.

— Je vais me doucher, je vais finir par être en retard.

— Oui, le salon n'attend pas !

C'est perfide. Mais je n'ai rien d'autre en magasin. Je sais qu'il m'a très bien entendue, mais il fait semblant du contraire. Il se dirige lentement vers l'escalier.

— Berthon passera dans la matinée.

Je soupire, agacée.

— Je n'ai pas besoin de baby-sitter, merci !

Papa hésite un instant, puis fait demi-tour.

— En attendant mieux, j'ai peut-être quelque chose à te proposer.

— Tu veux m'emmener dans tes bagages ?

Je suis odieuse.

— Berthon t'en parlera.

10. Un boui-boui sur roues

Le soleil est déjà haut dans le ciel. Dans la voiture, la chaleur est quasiment insoutenable, malgré les vitres grandes ouvertes. Quand, en montant dans l'habitacle, j'ai cherché le bouton de la climatisation, Berthon m'a ri au nez.

— Désolé, princesse, mais je n'ai pas les moyens pour ces trucs-là !

Sa voiture sent l'âge et la poussière. C'est un très vieux modèle, une Peugeot 205, je crois. Je n'y connais rien. Au grand désespoir de mon père, les automobiles ne m'ont jamais intéressée, je n'ai même pas mon permis. Berthon conduit d'une seule main, le coude à la portière. Avec ses larges lunettes de soleil pilote aux verres teintés, il ressemble à Belmondo dans *Le Magnifique*. Les paysages de Seine-et-Marne qui défilent autour de nous sont bucoliques. Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de Paris, mais c'est déjà la campagne. Des ballots de paille, posés comme des quilles, ornent d'immenses champs de blé à perte de vue. C'est beau, mais très loin de mon univers de béton et de monuments historiques.

— On est bientôt arrivés ?

— Juste après le virage.

Berthon fait le tour de la voiture et m'aide à en descendre. Malgré mes craintes, je me déplace désormais presque sans aucune gêne. J'accepte cependant avec plaisir le bras qu'il me tend. Le chemin est semé d'ornières, je n'ai aucune envie de me blesser à nouveau. Nous arrivons bientôt devant

une lourde barrière de bois, fermée avec de larges fils de fer. Berthon lâche ma main pour s'en approcher et entreprend de les défaire, un à un. Je m'avance pour l'aider.

— Non, laisse, j'ai l'habitude.

Je n'insiste pas. Pendant qu'il s'active, je laisse le regard errer aux alentours. Des champs de blé, quelques chevaux au loin et, plusieurs kilomètres en contrebas, un minuscule village avec un clocher pointu.

— Tu es né ici ?

— Tu ne peux pas mieux dire. Je suis né là, très précisément.

— Dans la maison ?

Berthon laisse échapper un rire amusé.

— La maison ?

Il me regarde avec un air absent. Dans ces moments-là, il me fait presque peur.

— On va bien dans la maison de tes parents, là, non ?

Il rit à nouveau.

— Dans leur maison... Oui, c'est juste.

Une fois la barrière débarrassée de ses verrous de fortune, il entreprend de la pousser à coups d'épaule. Si j'en juge par l'enthousiasme dont il fait preuve et le peu de résultats que cela entraîne, cette barrière n'a pas bougé depuis longtemps. Elle cède pourtant, après quelques minutes, dans un grincement tonitruant. Berthon me tend la main pour me faire grimper sur le talus. De là, je cherche la maison.

— C'est encore loin ?

— On y est.

Je regarde devant nous, écarquille les yeux et tourne sur moi-même. Rien. Soit cette maison est véritablement minuscule, soit j'ai de sérieux problèmes ophtalmologiques. De tous côtés, je ne vois que des champs de blé ou d'orge. Berthon insiste :

— Au bout du chemin.

Je suis la direction de son doigt, et ce qu'il me montre me coupe le souffle.

— C'est quoi, ça ?

— Ça ne se voit pas ?

En disant cela, Berthon se rapproche de la chose à grandes enjambées. Indécise, je le suis mollement. Je suis incapable de décrire ce qui se trouve sous mes yeux. À première vue, il s'agit d'une vieille caravane à la peinture écaillée, engoncée sous tout un tas de feuilles que j'identifie comme du lierre. C'est à peine si on la distingue dans le paysage. J'hésite un instant, puis un irrépressible fou rire me saisit à la gorge.

— Tu as bien failli m'avoir, Berthon, réussis-je enfin à lâcher entre deux hoquets.

Berthon se joint à moi et s'esclaffe à son tour. Après quelques secondes, il reprend enfin ses esprits et me regarde très sérieusement.

— Ce n'est pas une blague. La maison de mes parents se trouve devant toi.

Je le fixe, éberluée. J'avais rencontré les parents de Berthon une fois ou deux. C'était un petit couple de vieilles personnes à l'allure excentrique.

— Et tu as habité ici, toi aussi ?

— Toute mon enfance.

— Waouh...

— Jean ne t'avait pas prévenu, à ce que je vois.

Je fronce les sourcils.

— Papa est assez cachottier, en ce moment.

— Il paraît.

Berthon me fixe avec son fameux sourire en coin. Je n'arrive pas à savoir s'il compatit ou s'il se fiche de moi. Je décide de changer de sujet.

— Et donc, je pourrai loger ici quelque temps ?

— Bien sûr. Je te fais visiter ?

Berthon sort à nouveau le lourd trousseau de clés de sa poche et ouvre la petite porte arrière. Il me fait signe de monter devant lui, ce que je fais précautionneusement. À l'intérieur de la caravane, tout est orange : les murs, les fauteuils, et même la table en plastique qui se trouve au centre de la pièce. J'ai l'impression d'avoir été téléportée à la fin des années 1970.

— Bon, le style n'est pas très actuel...

C'est le moins qu'on puisse dire. Je m'avance vers le fond, où je découvre un coin couchage et des toilettes chimiques. C'est déjà ça. Ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais. Lorsque papa m'a dit que Berthon pourrait sans doute me dépanner quelques semaines, je pensais à une vieille maison sentant la naphthaline ou, au pire, à un appartement poussiéreux. Mais ce boui-boui sur roues, je ne l'aurais même pas imaginé dans mes pires cauchemars. Berthon sent mon indécision.

— Ce n'est pas très grand, mais seule, tu y seras bien.

Je hoche la tête vigoureusement, comme si je voulais m'en convaincre moi-même.

— Oui, ça ira très bien, merci. Et puis je ne vais pas rester trop longtemps, ne t'inquiète pas.

— Tu peux rester autant que tu le souhaites, aucun souci.

— Non, mais je vais me reprendre en main. Il faut juste que je trouve du boulot, puis l'appart suivra.

— Tu vas chez Matu ?

— Non. Et toi ?

— Pour quelques mois seulement.

— Tu as trouvé mieux ?

— J'ai des projets. Je préfère ne rien dire, je suis superstitieux.

Je songe furtivement à ma joie d'annoncer mon mariage au monde entier, Voie lactée comprise. Dommage que je ne croie pas aux chats noirs, moi aussi.

— Et sinon, on est loin du village ?

— Trois kilomètres à peine.

Je sursaute.

— Ah oui, quand même ! Mais je suis à pied, moi !

— Plus maintenant !

Disant cela, Berthon se dirige vers les fourrés qui entourent la caravane. Je le suis en claudiquant. Je le vois extirper, ravi, du tas de ronces séchées et entremêlées un vieux vélo dévoré par la rouille. Je grimace.

— Avec ma cheville, tu es sûr ?

— Absolument ! Ton père a demandé à son médecin, il paraît que c'est excellent pour ta rééducation !

Décidément, ils ont pensé à tout, tous les deux. Je souris en les imaginant ensemble, en train de s'interroger sur la meilleure façon de me loger, puis de m'aider à me déplacer, tentant sans doute d'anticiper ma réaction à la vue de la caravane. De vrais conspirateurs.

— Alors, c'est parfait.

Cette fois, Berthon sourit franchement.

— Tu vas être bien ici.

Je n'en suis pas si sûre, mais j'essaie de n'en rien laisser paraître.

— Super bien, même ! Ça va me faire un bien fou de respirer de l'air pur !

— Et d'entendre le bruit des oiseaux !

— Tout à fait !

C'est simple, rien que d'y penser, je suis morte d'angoisse.

— Tu veux que j'aille chercher tes affaires ? Tu peux rester là, prendre tes marques... Il faut peut-être faire un brin de ménage, aussi.

— Non !

— Non ?

— Non, je n'ai pas encore préparé mes affaires, je vais rentrer avec toi.

— Comme tu veux...

Sur le chemin du retour, je n'arrête pas de penser à cette caravane isolée dans un champ, aussi éloignée de la civilisation qu'on peut l'être.

— Tu y as déjà habité seul, toi ?

— Ah non, tout seul, si loin de tout, moi, je ne pourrais pas, j'aurais le cafard !

Je regarde les lumières de la ville se profiler à l'horizon et je me mords doucement la lèvre. Tout va très bien se passer, il le faut.

11. Avec des si...

- Tu es sûre que ça va aller ?
- Bien sûr, pourquoi tu dis ça ?
- Je ne sais pas, je trouve que tu as une petite voix.
- Ah ? Non, c'est le réseau à mon avis...
- Tu veux que je passe ?
- Tu rigoles, t'en as au moins pour deux heures de transports !
- Oui, je t'avoue qu'à cette heure-ci ça m'emballe moyen !
- T'inquiète, je comprends ! On s'appelle dans la semaine, si je viens à Paris ?
- Avec plaisir !

Je raccroche, le sourire aux lèvres. Mais très vite je sens la mélancolie m'envahir à nouveau. J'ai déjà appelé papa, puis Louise et enfin Sabine. Une fois de plus, le silence m'opprime. Berthon m'a déposée ce matin, avec deux gros sacs de sport. J'en avais préparé beaucoup plus mais, quand il a vu tout mon barda, il m'a judicieusement rappelé que j'allais emménager dans dix mètres carrés.

J'ai passé une partie de la matinée à nettoyer et à ranger mes affaires dans les différents placards. En début d'après-midi, la chaleur m'a chassée de mon abri, et je me suis réfugiée dans le joli transat tout neuf que Berthon m'a offert. Allongée à l'ombre avec un bon livre, je me suis assoupie une petite heure. C'est à partir de là que la journée a commencé à traîner en longueur.

J'ai alors sorti mon ordinateur portable pour faire le tour des petites annonces. Ma décision est prise : j'ai envie de renouer avec l'univers musical, de quelque façon que ce soit.

Pour commencer, j'ai choisi de fouiller du côté des groupes professionnels à la recherche de nouveaux membres. Cela n'a rien donné. J'ai alors épluché les demandes de cours particuliers, chant et guitare, jusqu'à l'éveil musical pour les tout-petits. Quand j'étais quasiment sur le point de me retrancher amèrement vers les mi-temps en coiffure, mon opérateur m'a signifié l'épuisement de mon forfait 4G. J'ai éteint l'ordinateur et tenté de penser à mon avenir. Mais c'est mon passé qui m'a rattrapée en premier.

Cela fait déjà plusieurs nuits que je rêve de Loïc et de notre mariage. Enfin, pour être tout à fait honnête, de son mariage, car lorsque la mariée relève son voile et découvre son visage c'est Sophie qui irradie, bienheureuse, au bras de mon ex-futur époux. J'essaie de comprendre ce que ce rêve peut bien vouloir dire, mais je n'y parviens pas. Est-ce que je regrette notre histoire brisée, ou bien est-ce que j'accepte enfin la réalité de notre séparation ? Pour Sabine, aucun doute : je vais aller de l'avant et laisser derrière moi tout ce qui pourrait m'en empêcher. D'après elle, j'ai compris que Loïc est avec Sophie, je sais désormais que leur histoire n'est plus la mienne. Louise a été plus mitigée. Elle pense que j'ai du mal à tourner la page mais que c'est une bonne chose que ma douleur s'extériorise enfin. Papa, lui, a été catégorique : cela signifie que je dois appeler la boutique de mariage pour annuler ma robe. C'est d'ailleurs ce que je fais.

— Bonjour, je vous appelle au sujet d'une robe de mariée...

— Bonjour, oui, à quel nom et pour quelle date, s'il vous plaît ?

— Le 27 juillet. Suarez.

— Vous patientez un instant, je vais regarder.

— Bien sûr.

Une musique entêtante envahit mes oreilles. C'est une reprise d'un titre classique, au piano, sur fond de percussions électroniques. De temps à autre,

le son s'étirole pour laisser entendre une voix sans vie qui répète que l'on va prendre mon appel dans quelques instants.

— Madame ?

— Oui ?

— Je suis désolée, je ne retrouve pas votre nom dans nos plannings, vous êtes sûre de la date ?

Je me demande si beaucoup de jeunes mariées oublient la date de leur mariage. Je lui confirme avec certitude que c'est bien le 27 juillet que M. Loïc Dumas et moi-même avons choisi de nous unir pour la vie. Normalement.

— Ah mais oui, vous étiez notée à Dumas, madame !

Je frissonne.

— Madame Dumas, vous êtes toujours là ?

— Suarez !

— Oh ! plus pour longtemps !

La vendeuse a un petit rire de gorge des plus agaçants. Je lutte de toutes mes forces pour ne pas hurler.

— Si, justement. Le mariage est annulé.

La jeune femme se confond alors immédiatement en excuses, d'une voix plate et mesurée. Je jurerais que la boutique a un protocole établi dans ce genre de cas et que les phrases convenues qu'elle me récite n'ont pas été écrites par elle. Je la laisse terminer, puis reprend le fil de la conversation.

— Comment est-ce que ça se passe, dans ce genre de cas ?

— C'est-à-dire que... Votre mariage était prévu pour le 27 juillet, soit dans dix-huit jours. Votre robe est déjà prête et ajustée à vos mesures. Vous devrez nous régler la totalité.

Je soupire.

— Mais fort heureusement vous pouvez garder la robe !

— Je vous demande pardon ?

— Oui, la robe est à vous, vous l'aurez pour votre prochain mariage !

À mon avis, la vendeuse vient de prendre quelques libertés avec le discours protocolaire. Je la remercie rapidement et promets d'envoyer le chèque dans la semaine.

— N'oubliez pas de récupérer la robe ! croit-elle bon d'ajouter juste avant de raccrocher.

Après ce coup de fil, je reste assise un long moment sur la banquette orange, prostrée. Tout est vraiment fini. C'est la sonnerie du téléphone qui me tire de ma rêverie tragique.

— Nina ?

— Berthon, ça va ?

— Bien, oui. Et toi, tu es prête à passer ta première nuit dans une caravane ?

— Oh oui, bien sûr. J'ai rangé toutes mes affaires, et mon pyjama est déjà tout prêt sur mon oreiller !

— C'est vrai ? Dommage...

— Pourquoi ?

— J'étais dans les parages, je me disais que je pouvais peut-être passer avec quelques bières ?

— Oui !

J'ai crié ce oui un peu plus fort que je ne l'aurais voulu. Berthon s'en amuse.

— Je peux être là dans cinq minutes, ça ira ?

— Parfait !

Je raccroche, ravie, avant de réaliser que c'est la première fois que je vais passer une soirée en tête à tête avec Berthon. Lui et moi nous connaissons depuis toujours, et nous avons partagé ensemble de nombreux brushings et repas de famille avec papa. Mais nous ne nous sommes jamais retrouvés seul à seul. Subitement, je me demande si j'ai fait le bon choix en acceptant sa proposition. Et si Berthon espérait autre chose que quelques bières dans un champ de blé ? Après tout, qui va se perdre au fond de la Seine-et-Marne un

mercredi soir ? Cette caravane est totalement isolée, loin de tout et de tous. Comment peut-il être « dans le coin » ? Je me demande si Berthon me drague. Il vient de me proposer d'habiter chez lui gracieusement, peut-être a-t-il une idée précise de la façon dont je dois lui payer le loyer ? Si j'ai rêvé de cette situation un milliard de fois quand j'avais quinze ans, aujourd'hui elle ne me tente plus du tout. Berthon a beau être joli garçon, je ne sais pas de quelle manière je réagisais s'il lui prenait l'envie de me faire les yeux doux. Je ne sais pas non plus comment il réagira, lui, si je le repousse. Je le connais peu, finalement. Je repense à ses sourires en coin, ses regards absents ou encore à ses fous rires étranges. Et si je m'apprêtais à laisser entrer le loup dans la bergerie ? Lorsqu'il tape à la porte quelques minutes plus tard, c'est le cœur battant et les mains tremblantes que je vais lui ouvrir.

12. Un amant

— C'était un excellent moment.

Je n'ai jamais été aussi sincère. Berthon et moi avons passé la soirée au clair de lune, à boire de la bière fraîche et à refaire le monde. Enfin, plus exactement, à refaire le 18^e arrondissement, c'est-à-dire notre monde.

— Pour moi aussi, vraiment, me glisse Berthon dans un sourire.

Si j'ai eu quelques craintes à son arrivée, il les a vite dissipées. Berthon s'est présenté en short avec un vieux T-shirt à l'effigie d'un groupe de rock des années 1980 et des claquettes aux pieds. Pas vraiment l'attirail du dragueur professionnel. Nous nous sommes installés devant la caravane et nous avons siroté des bières en picorant des cacahuètes. J'avais peur que nous n'ayons rien à nous dire, mais la conversation s'est engagée tout naturellement. Une heure plus tard, nous nous tordions de rire comme deux vieux amis. L'étrange Berthon s'est révélé être un joyeux drille. Grâce à lui, je n'ai pas pensé une seule fois à Loïc ni à mon avenir. J'ai appris qu'il jouait un peu de guitare et qu'il adorait, comme moi, les vieux films de Delon et de Belmondo. Il a même osé quelques imitations que j'ai trouvé plutôt réussies !

Alors que nous sommes sur le point de nous quitter, je repense à mes doutes, juste avant son arrivée. Maintenant, je n'y serais plus si opposée... J'hésite une seconde, puis je décide de tenter ma chance.

— Tu as beaucoup bu, non ?

— Quelques bières, mais j'ai aussi mangé des tonnes de cochonneries !

— Non, parce que si tu veux rester, tu peux...

— Ici ?

— Pas sur le transat, je pensais plutôt à la caravane !

Je le regarde droit dans les yeux et tente un sourire aguicheur, mais il faut bien avouer que je ne suis pas très douée pour l'exercice. Je suis en couple depuis que j'ai seize ans, les jeux de séduction n'ont jamais vraiment fait partie de mon univers. Berthon me regarde d'un air heurté, comme si je venais de lui faire une proposition totalement obscène.

— Je vais rentrer, plutôt.

Je me demande si je dois insister. Je sens que je ne devrais pas mais, bien malgré moi, un très large excédent de bière prend la parole à ma place.

— Je te ferai une petite place sous ma couette.

Cette fois, Berthon est véritablement choqué.

— Tu as trop bu, Nina.

J'essaie de garder une contenance, mais la façon dont il me parle me donne l'impression d'être une adolescente en train de se faire sermonner. Je baisse le regard vers le sol.

— Oui, sûrement.

Berthon hésite un instant.

— Ce n'est pas que tu... enfin, tu es tout à fait charmante !

Je ne veux pas qu'il se justifie. Je n'ai pas envie de l'entendre me dire que nous devons rester amis, que je suis trop fragile ou encore qu'il me considère comme sa petite sœur. C'est humiliant. Je veux seulement qu'il s'en aille le plus vite possible. De préférence avant que mes larmes se mettent à couler.

— Je suis avec quelqu'un. Et je suis fidèle, croit-il bon d'ajouter.

Je le regarde d'un œil surpris. Nous venons de passer la soirée ensemble, et il n'a pas évoqué cette relation une seule fois. C'est vraiment la pire excuse que j'aurais pu imaginer !

— C'est bon, Berthon, c'était une mauvaise idée, c'est tout !

— Non, mais je ne veux pas que tu croies que tu ne me plais pas ou même que tu t’imagines je ne sais pas quoi ! Tu es une fille formidable, Nina !

Trop tard. Une odieuse rivière se faufile jusqu’aux commissures de mes lèvres. Berthon se rapproche de moi et passe un bras par-dessus mes épaules.

— Il y a quatre ans, j’aurais tout donné pour que tu me fasses cette proposition, je te le jure !

Je relève la tête vers lui.

— C’est vrai ?

— Tout ce qu’il y a de plus vrai. J’ai même eu de sérieux espoirs quand tu as quitté François. Mais il y a eu Loïc...

— Il n’y a plus de Loïc, lui rappelé-je, pleine d’espérance.

— Mais il y a Roseline.

Roseline ? Je me demande furtivement si le choix de prénom moyenâgeux est un critère de sélection dans sa famille. C’est vrai, Berthon, ce n’était déjà pas terrible, mais alors Berthon et Roseline...

— Ça fait longtemps ?

— Presque quatre ans.

Je souris en pensant qu’il l’a probablement rencontrée peu après que je me suis mise en ménage avec Loïc.

— Papa la connaît ?

— Non.

— Mais... comment se fait-il que tu ne nous l’aies jamais présentée ?

— Roseline est indisponible.

Je ricane.

— Depuis quatre ans ?

— Depuis huit ans, en fait, pieds et poings liés.

Mon cerveau se rallume enfin. Je sens pratiquement les rouages et les engrenages se mettre en marche dans ma tête.

— Tu veux dire qu’elle est mariée ?

Berthon acquiesce du menton.

Je n'en reviens pas. Berthon, l'amant d'une femme mariée !

— Vous sortez ensemble depuis quatre ans ?

— Oui.

— Et son mari ?

— Il ne sait rien.

Berthon est la Sophie d'un autre. Une lame de déception me fend le cœur en deux comme une poire.

— Ça ne te gêne pas que la femme de ce brave type s'envoie en l'air avec toi ?

Berthon semble agacé par ma question.

— Beaucoup de choses me gênent, si. Mais je n'ai aucune envie d'en parler. Et certainement pas avec toi !

— Pourquoi, on ne parle pas aux cocues ?

Berthon soupire.

— Tu es soûle.

— Peut-être. Mais moi au moins je suis fidèle !

— Moi aussi, me réplique Berthon du tac au tac.

— Mais pas elle !

— Non, pas elle.

Son regard s'assombrit.

— Tu sais, ça ne m'enchant pas, comme situation. Mais je l'aime.

J'ai envie de lui hurler dessus. De lui expliquer que l'autre aussi, peut-être qu'il l'aime. Qu'il était là avant lui. Qu'il avait un contrat, des promesses, des certitudes. Et surtout, qu'il n'avait pas le droit de briser son bonheur alors qu'il ne s'y attendait pas. Mais, devant la mine déconfite et les yeux brillants de Berthon, je parviens à me taire.

— Elle habite au village. Mais elle va le quitter, tu sais. C'est une question de mois, c'est tout.

Je repense à Loïc et à la façon dont il me l'a annoncé. Au moins, nous n'étions pas encore mariés.

— Je ne veux pas en savoir plus, Berthon.

Voilà la raison qui le pousse à se perdre au fin fond de la Seine-et-Marne en pleine semaine. J'essaie de trouver les mots justes, mais ma colère le dispute à ma raison. Je ne sais pas quoi lui dire. Il doit deviner mon embarras, puisqu'il décide de battre en retraite.

— Bon, sur ce, je vais te laisser, il est tard.

Je souris faiblement, sans lui répondre. Il attrape ses clés de voiture et s'éloigne vers le chemin, tête baissée. Je n'ai pas du tout envie de le voir partir.

— Tu peux quand même rester.

Il se retourne et me regarde d'un air agacé. J'ajoute :

— En tout bien, tout honneur ! J'ai un peu peur de rester seule.

Il hésite encore un peu, puis finit par rebrousser chemin. Nous replions les transats en silence et nous nous étendons, habillés, sur les banquettes orange de la caravane. Le sommeil me cueille comme une fleur, et aucun oiseau, même le plus bavard, ne saurait m'en extraire.

13. L'adieu au Mougin

— Tu peux peut-être en acheter une autre sur le bateau ?

Papa s'affaire dans le salon, à la recherche d'une prétendue casquette jaune que je ne l'ai jamais vu porter. Ses deux grosses valises attendent devant la porte, et le chauffeur de taxi, impatient, commence déjà à klaxonner. Je sais qu'il n'a rien oublié. Il a seulement du mal à partir. Il fait semblant de chercher encore un peu, puis il s'approche de moi pour m'embrasser, comme à regret.

— Tu as raison, ma Nine, j'en trouverai sûrement une là-bas, dit-il pour se justifier.

Il me serre contre lui, puis penche délicatement le front vers moi pour que j'y dépose un baiser. Même si mon cœur est au bord de l'asphyxie, j'essaie de n'en rien laisser paraître.

— Tu m'enverras des photos ?

— Bien sûr.

— Et des cartes postales de tous les pays que vous visiterez ?

— Évidemment.

Papa me serre dans ses bras comme si nous n'allions plus jamais nous revoir, mais déjà un nouveau coup de klaxon rageur écourte nos effusions.

— Il faut vraiment que tu y ailles, là.

— Je sais.

Avec peine, il se détache de moi et attrape ses bagages, un dans chaque main.

— Toi aussi, tu me donneras des nouvelles ? Et si jamais tu changes d’avis, pour Matu, tu sais que...

— Je sais. Ne t’inquiète pas, papa, j’ai plein de projets.

Rien de rien, en réalité, malgré des heures et des heures de recherches laborieuses. Mais je n’ai pas envie qu’il parte avec cette angoisse, alors je mens un peu. Je devine qu’il n’est pas dupe, mais il hoche tout de même la tête gentiment.

— Si tu as besoin de quelque chose, tu peux demander à Berthon.

Ça aussi, je le sais.

— Allez, file, tu vas finir par rater ton avion !

Papa me regarde une dernière fois avec tristesse, puis il se retourne pour franchir le pas de la porte. Je le suis sur le perron, puis dans la rue. Quand le taxi démarre enfin sur les chapeaux de roues, je lui envoie même de tendres baisers avec la main, comme je le faisais quand j’étais enfant et qu’il me déposait pour une semaine en camp de vacances. La voiture noire a déjà tourné depuis longtemps au coin de la rue, mais je suis encore en train d’en faire décoller un vers le ciel. Dans une semaine, mon père va se marier en Méditerranée, sans moi, avec une femme que je n’ai jamais vue. Je ferme la porte à clé et enferme le trousseau dans une enveloppe que je glisse dans la boîte aux lettres. L’agent immobilier viendra les récupérer dans la journée, et moi je ne remettrai jamais plus les pieds dans notre maison.

Le cœur lourd, je rejoins l’avenue et son agitation. Je ne sais pas si c’est parce que j’habite désormais à la campagne, mais le boucan m’assaille. Alors que la fureur de ce quartier a toujours été un moteur à ma joie de vivre, désormais les odeurs et les bruits qui m’entourent sont de véritables agressions. Je sens mon corps se recroqueviller, tout comme mon cœur. Mes pas me guident tout naturellement vers le salon de coiffure, fermé, lui aussi. Une énorme affiche jaune en barre la vitrine : « changement de propriétaire,

ouverture prochaine ». Je n'ai jamais aimé jouer à la coiffeuse. Pourtant, ce matin, je donnerais n'importe quoi pour faire une couleur à Mme Charbonnier, la boulangère acariâtre, ou un léger rafraîchissement à M. Parpun, le fleuriste, qui n'a presque plus un poil sur le caillou mais continue religieusement à égaliser les trois qui lui restent.

— Nina !

Je me retourne. Face à moi, Berthon, sur le pas du salon voisin, me fait signe d'approcher.

— Il est parti ?

— Oui.

— Ça va ?

— Moyen.

— Tu peux entrer une seconde, je n'ai personne.

J'hésite. Berthon devine pourquoi.

— Matu est en congés aujourd'hui, je suis seul.

C'est la première fois que je mets les pieds chez la concurrence. Je remarque que le mobilier, ancien, est assez semblable à celui que possédait mon père. La disposition des bacs et de la caisse est aussi quasiment identique.

— Tu n'es pas trop dépaysée ? me demande Berthon.

— Pas vraiment, non.

— Moi non plus, tu vois. Même les clients sont les mêmes ! Tu sais que Matu cherche encore quelqu'un ? Depuis que ton père a fermé, ça ne désemplit pas ici. Si jamais...

— Je sais.

Moi aussi, je cherche encore. Je commence même sérieusement à désespérer. J'ai beau écumer les petites annonces et les conservatoires parisiens, personne ne semble être à la recherche de mes talents. Le monde de la musique a continué à vivre sans moi et, apparemment, il s'y est bien habitué. J'ai même essayé de convaincre Louise. Je lui ai dit que nous

pourrions jouer dans les bars, comme avant, en fin de semaine. Elle pourrait donner ses cours le reste du temps et moi, ça me remettrait le pied à l'étrier. Mais elle m'a fait comprendre que, pour elle, tout ça c'était de l'histoire ancienne. Je n'ai pas insisté.

Je n'ai aucune envie de reprendre un poste de coiffeuse, mais cela fait déjà presque un mois que je suis sans ressources. Mes maigres économies fondent comme neige au soleil. D'autant plus que Loïc a finalement décidé de me faire régler la moitié du traiteur. Lorsque j'ai entendu sa voix au téléphone, j'ai cru défaillir. L'espace d'un instant, j'ai même pensé qu'il s'était ressaisi et qu'il revenait vers moi. Il allait m'annoncer que Sophie n'était qu'une erreur, que nous enverrions bouler le mariage et les conventions et que nous partirions tous les deux filer le parfait amour dans une île perdue du Pacifique. Je n'ai pas eu le temps de me demander ce que j'allais répondre à cette surprenante proposition. Il a immédiatement abordé le sujet qui le préoccupait vraiment.

« Salut, Nina, c'est Loïc.

— Salut...

— Je t'appelle au sujet du traiteur. Je sais que j'avais dit à ton père que je réglerais la note, mais comme me faisait remarquer Sophie... »

C'est précisément là que j'ai décroché. À l'évocation de son ex-maîtresse-nouvelle-petite-amie, mon cerveau a sauté en parachute. Pendant le vol, j'ai vaguement entendu que mes invités étaient plus nombreux que les siens, qu'il s'agissait de justice et que les bons comptes font les bons amis. Je me souviens avoir hurlé plusieurs jurons allant de « saloperie de radin » à « enfoiré de première ». Puis j'ai raccroché. Je n'ai rien dit à papa. Le lendemain, je lui envoyais un chèque par la poste. Je réglais la totalité, pour solde de tout compte. Si, sur le moment, ce geste m'a paru extrêmement digne et classe, je dois avouer que lorsque je vois l'état de mon compte en banque aujourd'hui je doute un brin.

— Tu as des trucs en vue ?

La proximité de Berthon me fait sursauter. Perdue dans mes pensées, je ne l'ai pas vu se rapprocher de moi. À lui aussi, je pourrais mentir et prétendre avoir tout un tas de pistes plus ou moins attractives. Mais je n'ose pas. Sans Berthon, je serais peut-être à la rue ou plus probablement en train de dormir sur le clic-clac de Louise un soir sur deux, c'est-à-dire celui où elle ne reçoit pas un de ses prétendants électroniques.

— Non, pas vraiment. Mais je te promets que dès que je le peux je te paie un loyer.

Berthon me fait signe que ça n'a pas d'importance pour lui.

— Tu sais bien que ce n'est pas pour ça que je te pose la question.

Je le sais, mais j'ai honte de profiter de sa gentillesse. Je le lui dis.

— Babina était en train de s'encrouter, de toute façon. Tu lui donnes une nouvelle jeunesse !

— Babina ?

Les joues de Berthon s'empourprent immédiatement. Je ne peux m'empêcher de remarquer que ça lui donne un air tendrement juvénile qui lui va bien.

— C'est le nom que je donnais à la maison quand j'étais petit.

Je souris. Pas parce qu'il a décidé de baptiser son foyer lorsqu'il était enfant – j'avais fait de même. Mais je m'amuse de l'entendre dire « la maison » à chaque fois qu'il parle de sa caravane – pardon, de Babina.

— Moi, c'était Le Mougine.

À vrai dire, ce n'était pas vraiment moi qui avais choisi ce surnom. Il venait de bien plus loin, du temps où mon père et ma mère étaient encore un jeune couple et où je n'étais qu'une petite fille à l'élocution hasardeuse. Papa avait pour habitude d'inviter, presque chaque soir, une ou plusieurs personnes à boire l'apéritif à la maison. Des amis, des collègues, mais aussi des voisins ou des clients. Parfois même des inconnus, rencontrés dans la file d'attente de la supérette et qu'il avait trouvé sympathiques. Maman s'en agaçait. Elle disait que l'on entrait chez nous comme dans un moulin et moi, l'enfant

turbulente toujours dans ses pattes, je le répétais à ma manière. « Un mougin ». Je ne savais pas qu'à ce moment-là leur couple battait déjà sévèrement de l'aile. Ce n'était pas sans raison que mon père évitait les tête-à-tête. Il savait.

Le détecteur d'entrée interrompt notre conversation. Un jeune adolescent vient de franchir le seuil de la porte et nous regarde d'un air timide. Je le salue gentiment, avant de lui demander, par habitude, si c'est pour tout de suite ou s'il désire un rendez-vous, et à quelle heure. En me voyant chercher l'agenda des yeux, Berthon, amusé, me rappelle que je ne travaille pas ici.

— Désolée !

— Il n'y a pas de mal.

Pendant que le jeune homme lui explique la coupe de cheveux qu'il souhaite, j'en profite pour m'échapper.

— Je te laisse travailler. On s'appelle ?

— Sans faute !

Je referme déjà la porte derrière moi quand j'entends Berthon m'interpeller :

— Au fait, ton père m'a laissé ça pour toi.

Du menton, il me désigne une veste noire posée sur une chaise.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

— C'est à toi, non ?

— Ben, non...

Perplexe, j'attrape la veste, la fourre dans mon *tote bag* et salue les deux hommes d'un signe de la main. J'ai rendez-vous avec Sabine pour déjeuner et je ne veux pas la faire attendre. Mon amie est une femme d'affaires de premier ordre et elle ne prend en général qu'une courte pause le midi. J'ai été surprise lorsqu'elle m'a demandé, hier, de la rejoindre à son travail. Même si nos liens se sont quelque peu resserrés depuis ma rupture avec Loïc, notre relation reste distante. Je serais bien incapable de dire, par exemple, à quelle occasion nous avons déjeuné ensemble pour la dernière fois. C'est en

m'interrogeant sur cette grande question métaphysique que je m'engouffre dans les couloirs du métro en trotinant. Sabine déteste les gens en retard.

14. Tu es si...

— Tu plaisantes, j'espère ?

J'essaie de ne pas le montrer, mais la proposition de Sabine me heurte au plus haut point. Je repousse les papiers qu'elle me tend. Malgré mes efforts, mon ton est cassant, presque méprisant. Elle me regarde d'un air perplexe.

— Tu m'as bien dit que tu voulais renouer avec la musique, non ?

— Oui, mais pas ça... Pas comme ça !

— Pourquoi ?

Le concours de chant qu'elle me propose est organisé par un des partenaires commerciaux de son entreprise, c'est la raison pour laquelle elle est au courant avant tout le monde. Sponsorisée par un important producteur de lait, la compétition donnera lieu à un grand concert en public, diffusé en direct sur une chaîne de télévision nationale.

— Parce que...

J'essaie de trouver les mots justes.

— Ce n'est pas de la musique !

Sabine ne me comprend toujours pas.

— Bien sûr que si, il y aura des musiciens, des chanteurs, mais aussi des comédiens !

— Sabine, ce sont des castings ! Les producteurs prendront les plus beaux, les plus stupides ou encore ceux qui ont un accent... Bref tout ce qui sera susceptible de faire de l'audience !

— Les meilleurs ? Est-ce que les meilleurs ne pourraient pas faire un bel audimat ?

La question me prend de court.

— Si, sans doute.

— Alors donne-moi une vraie bonne raison de ne pas y participer, à part la trouille.

Je reste coite. J'ai toujours considéré ces émissions populaires comme de vastes mascarades, mais il faut bien reconnaître que certains de mes artistes préférés en sont issus. Pour moi, ils sont des exceptions. Mais l'exception ne confirme-t-elle pas la règle ? Je soupire.

— Sérieusement, tu me vois dans un casting avec je ne sais combien d'autres candidats, à patienter pour cinq minutes de gloire ?

— Combien de cachets as-tu décrochés en trois semaines ?

Je murmure :

— Zéro.

— Combien de propositions as-tu pour les semaines ou les mois à venir ?

— Aucune, mais je commence seulement à prospecter, il faut le temps de...

— Combien d'argent te reste-t-il sur ton compte en banque ?

Je baisse la tête.

— Zéro.

En réalité, encore un peu moins, si on compte les agios et le dernier chèque sans provision que j'ai fait pour les courses. Sabine me regarde, un air satisfait au coin des lèvres. Dans son esprit cartésien, la solution est devant moi. Il me suffit seulement de l'accepter. Elle pousse à nouveau le dossier d'inscription dans ma direction. Je n'ai aucune envie de me lancer dans un débat interminable. Je le glisse dans mon *tote bag* déjà bien rempli et décide de changer de sujet.

— Je vais regarder, merci. Et toi, comment ça va ?

— Plutôt pas mal. Un directeur général est sur le point de prendre sa retraite. Je suis fortement pressentie pour le poste.

Je suis admirative. Sabine a toujours eu une solide ambition. Lorsque, au lycée, nous ne pensions qu'au prénom de notre prochain petit copain, elle préparait déjà son avenir. Soir après soir, elle travaillait sans relâche, jusqu'à frôler l'excellence. Après deux années en classe préparatoire, elle a intégré une prestigieuse école de commerce, puis, en s'appuyant sur ce réseau, a immédiatement occupé un poste de confiance au sein d'une multinationale renommée. Depuis, elle n'a jamais cessé d'en gravir les échelons. Je lève mon verre de vin en son honneur.

— Félicitations, alors !

— Merci, mais rien n'est encore fait...

Ce sursaut d'humilité est contredit par son regard victorieux. Je ne relève pas et continue à siroter mon verre en souriant.

— Et toi, la campagne ?

Je hausse les épaules. Je me suis plutôt bien habituée à mon nouvel environnement. Si les premières semaines ont été un peu chaotiques, j'ai finalement appris à goûter les charmes de la vie au grand air. J'ai découvert la satisfaction d'acheter des légumes chez un maraîcher, ou encore le plaisir de déguster de vrais œufs frais. Ma cheville est désormais totalement remise, et je fais presque trente kilomètres de vélo chaque semaine. J'ai finalement plus de souffle que je ne pouvais le penser. Mes cuisses me remercient.

— C'est plutôt sympa, en fait.

— Tu ne t'ennuies pas trop ? Surtout le soir, seule ?

La question me surprend. À vrai dire, depuis que j'ai emménagé, je vois Berthon presque tous les soirs. Après le travail, il va retrouver son amie quelques heures avant que le mari rentre au bercail. En partant, il s'arrête à la caravane avec un pack de bières. Mes abdominaux, eux, ne le remercient pas. Sabine s'étonne :

— Berthon ? Le Berthon dont tu étais amoureuse quand on était ados ?

Je proteste :

— Je n'étais pas amoureuse, je l'aimais bien, c'est tout...

Ensemble, nous parlons de tout et de n'importe quoi. Tout est prétexte à des calembours au goût douteux ou à des extrapolations hasardeuses, parfois des heures durant. La complicité qui nous lie est incroyable, proche de l'amour fraternel, je suppose. Je n'ai jamais autant ri avec quelqu'un. J'essaie d'expliquer tout ça à Sabine, mais son sourire en coin m'en dit long sur ce qu'elle pense de notre histoire.

— Tu n'as pas tardé à te remettre en ménage, en tout cas !

— On n'est pas ensemble, Sabine !

— Pas encore...

— On est amis, c'est tout.

— Quelquefois, de vieux amis deviennent des amants, c'est la vie.

— Berthon est déjà avec quelqu'un.

— Oh ! ça aussi, parfois, ce n'est pas un obstacle suffisant.

Sa phrase me frappe au cœur.

— Je suis bien placée pour le savoir, effectivement. Mais je ne suis pas ce genre de fille.

— Le genre de fille qui tombe amoureuse ?

Sabine me dévisage froidement. Je sens le niveau d'agressivité monter d'un ton.

— Tu sais bien ce que je veux dire. Je parle de celles qui volent le fiancé des autres.

— Parce qu'on t'a volé Loïc ?

Je suis stupéfaite par le tour que prend la conversation.

— On était ensemble depuis quatre ans. On n'allait pas du tout se séparer avant cette espèce de...

Je ne finis pas ma phrase.

— Tu te trompes complètement. C'est lui qui t'a trompée et n'a pas respecté ses engagements. Elle n'y est pour rien.

— Pour rien ? Briser un couple sur le point de se marier ?

— C'est Loïc qui a brisé votre couple. Elle ou une autre, c'était la même chose. Elle a simplement été amoureuse de la mauvaise personne au mauvais moment.

Je comprends ce qu'elle essaie de me dire. Même si tout au fond de moi je sais qu'elle a raison, je ne suis pas prête à l'accepter. La rendre responsable de notre séparation me permet de déculpabiliser Loïc, et moi aussi sans doute, par la même occasion. Si la faute lui revient à elle, Loïc n'est qu'un pion qui m'a fait souffrir sans le vouloir. Avouer qu'elle n'y est pour rien, c'est avouer que l'homme que j'aimais m'a menti, trahie, puis abandonnée. Bref, c'est admettre que je me suis trompée.

— De toute façon, je n'ai pas envie de parler de ça.

— Ah oui ? Et de quoi faut-il parler alors ? Le travail, c'est tabou. Loïc, tu n'as pas envie, et Berthon, je ne peux pas comprendre !

Sabine me considère avec colère. Je ne comprends pas ce qui la pousse à me traiter de cette façon. Papa est parti ce matin, et j'espérais trouver auprès d'elle un peu de réconfort ou de soutien. Pas une leçon de morale.

— Qu'est-ce qui t'arrive, pourquoi tu me parles comme ça ?

— Je te parle comme on aurait dû te parler plus souvent, Nina. Tu es une petite fille gâtée qui ne voit rien de ce qui se passe autour d'elle. Ton père a une vie, Loïc a une vie, j'ai une vie ! Nous ne sommes pas seulement des satellites tournant autour de l'étoile Nina !

Tout en disant cela, je la vois jeter précipitamment ses affaires dans son sac.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je n'ai plus faim. Et j'ai du boulot. Ne t'inquiète pas pour la note, c'est sur mon compte.

Je n'ai pas le temps de lui répondre. Elle a déjà parcouru la moitié de la salle à grandes enjambées quand je la rattrape devant la baie vitrée.

— Je ne sais pas ce que j'ai dit ou fait pour te mettre dans cet état, Sabine, mais je suis désolée.

Sabine soupire.

— Nina, tu es si...

Je ne saurai jamais ce que je suis. Le serveur vient de m'appeler pour que je récupère mon sac et mon téléphone oublié sur la table. Le temps que je me retourne à nouveau vers elle, Sabine a déjà disparu.

15. Dans l'avis de Louise

Louise s'affaire dans sa minuscule kitchenette pour nous préparer deux nouvelles tasses de café. J'ai déboulé chez elle quelques minutes plus tôt, à l'improviste, après ma conversation perturbante avec Sabine. Après que j'ai tambouriné de longues minutes à sa porte, elle m'a enfin ouvert, en nage, vêtue d'une tenue de sport aux couleurs criardes, un casque sur les oreilles. Louise est une fanatique du sport devant la télé : fitness, Zumba, Wii Fit, elle y passe de longues heures chaque jour, dans l'espoir d'entretenir sa silhouette et sa santé. J'ai eu beau tenter de l'entraîner avec moi dans quelques footings en extérieur, rien n'y fait. Elle n'aime que le sport en solo, face à un écran.

Mon arrivée inattendue a été accueillie par un gros câlin et un café chaud. Je lui ai immédiatement raconté mon abominable matinée : le départ de papa, les allusions de Sabine et, surtout, l'improbable proposition qu'elle avait eu le culot de me faire. Alors que je pensais qu'elle ne manquerait pas, comme moi, de s'indigner devant cette idée ridicule d'émission de télé pour pseudo-talents, Louise est restée calme et un peu gênée, avant de finalement me proposer autre chose à boire. J'insiste lourdement pour avoir son avis, mais je vois qu'elle essaie de changer de sujet. Je décide donc de lui poser la question très franchement.

— Non, mais tu nous vois dans ce genre de trucs ? On est des artistes, nous, pas des marionnettes !

Comme elle ne dit toujours rien, je m'emporte.

— Ça ne te choque pas, toi, qu'elle me croie assez désespérée pour accepter ce genre de trucs ?

Louise me tend une tasse brûlante, puis s'assoit délicatement près de moi sur le canapé.

— Ce n'est peut-être pas une si mauvaise idée, commence-t-elle prudemment.

— Pardon ?

— Ce concours.

— Tu plaisantes ? Mais enfin c'est tout ce qu'on a toujours détesté ! La musique formatée, lissée, aseptisée !

— Peut-être.

Louise fixe sa tasse de chocolat avec obstination. Je comprends qu'elle n'est pas d'accord avec moi, mais qu'elle se refuse, comme souvent, à aller au conflit. J'essaie de la faire parler.

— On vaut mieux que ça, non ?

Louise relève les yeux vers moi, lassée.

— Ah oui, tu crois ? Dis-moi donc quelle est la valeur sur le marché d'une prof de banlieue et d'une coiffeuse au chômage ?

J'accuse le coup.

— Je ne parlais pas d'argent, tu le sais bien.

— C'est bien le nerf de la guerre, pourtant. On a trente ans, Nina. Pas de mari, pas d'enfants, même pas un appartement digne de ce nom.

Je n'en reviens pas. Pour moi, Louise était restée une passionnée, amoureuse de la musique et de la scène. Jamais je n'avais perçu une telle aigreur face à nos rêves de jeunesse.

— Donc, pour exister, je devrais me mettre à chanter la lambada sur trois accords, en me dandinant devant un coucher de soleil ?

Louise se lève précipitamment.

— Je n'en sais rien. C'est possible, oui.

— Possible ? Mais enfin tu plaisantes ! Tu te vois, toi, passer un casting avec quatre cents starlettes, dans l'espoir de finir enfermée dans un château ou je ne sais quelle connerie ?

Louise prend une profonde inspiration et se tourne vers moi.

— Je l'ai fait.

J'ai du mal à comprendre ce qu'elle vient de me dire.

— Quoi ?

— Je l'ai fait. J'ai passé ces castings.

Je suis sonnée.

— Mais quand ?

— Quand tu as lâché le groupe.

— Quoi ? Mais je n'ai JAMAIS lâché notre groupe ! C'est toi qui as abandonné la musique !

— Tu es gonflée de dire ça. Tu ne venais plus aux répétitions, tu ne nous cherchais plus de contrats. Il y a même une fois où j'ai assuré le concert seule, à la guitare, parce que tu ne t'étais même pas déplacée !

— On mangeait chez mes beaux-parents, j'avais oublié !

— Tu oubliais tout. À cette époque-là, tout ce qui n'avait pas de rapport avec François était secondaire.

— Mais pas du tout !

— Tu as la mémoire courte.

— Pas tant que ça, je te rappelle que c'est toi qui as voulu qu'on en finisse !

Louise fait une drôle de grimace.

— J'ai grandi, c'est tout.

— Parce qu'il n'y a que les enfants qui croient en leurs rêves ?

Elle lève les yeux au ciel, comme si tout ce que je lui raconte n'avait pas de sens.

— Tout le monde n'est pas fait pour réussir dans la musique, Nina. Il y a des amateurs et des professionnels. J'étais dans la première catégorie, c'est

tout.

J'ai l'impression d'entendre parler mon père.

— Et c'est parce que tu n'y croyais pas que tu as passé des castings en douce ?

— En douce ? Tu as toujours craché sur les émissions de télé-réalité et les radio-crochets. Je n'avais pas de raison de t'en parler.

— Ah bon ? Et si tu avais été prise ? Je serais devenue quoi, moi ?

Le visage de Louise s'assombrit encore un peu plus.

— Je n'ai pas été prise.

— Évidemment, sinon tu ne serais pas ici, dans cette cage à lapins, en train de dire enfin la vérité à ta meilleure amie ! Alors, ils t'ont dit quoi ? Trop maigre, pas assez de seins, pas assez blonde ? On sait très bien toutes les deux ce que cherche un directeur de casting !

Les yeux de Louise s'égarèrent un instant dans le vague, comme si elle était à la recherche de ses souvenirs. Apparemment, ils ne sont pas bons. Ses sourcils se froncent, et ses traits se creusent.

— C'était une directrice. Elle a été très professionnelle. Et elle m'a dit exactement ce que je viens de te dire : la vérité. Que j'étais bien assez bonne pour animer des bals de village ou des soirées dans des arrière-bars miteux. Mais qu'il ne fallait pas espérer mieux.

Un long silence s'installe entre nous.

— Elle n'y connaissait rien.

Louise a repris contenance et s'exprime d'une voix très calme.

— Bien sûr que si, Nina. J'avais besoin d'un avis professionnel, je l'ai eu. Fin de l'histoire.

Mes souvenirs me ramènent à l'époque où Louise avait décidé d'arrêter. Elle était déprimée, agressive. Je mettais ça sur le compte de sa nouvelle affectation dans un collège difficile. Je comprends tout à coup que je m'étais trompée. Je pensais tout savoir de Louise. Je croyais qu'elle n'était pas aussi déterminée que je l'étais moi-même et qu'elle n'avait pas eu le cran de

continuer. Dans un coin de ma tête, je pensais pourtant pouvoir la convaincre, plus tard, de recommencer. Quand je me serais mariée, ou après la naissance de mon premier enfant. Je comprends aujourd'hui qu'elle était vraiment allée au bout de l'histoire et qu'elle en était revenue à jamais. Je me remémore subitement les mots de Sabine : « Les gens ont une vie, Nina. » Louise aussi.

— Je ne savais pas tout ça.

— C'est pour ça que je te le dis.

Je prends une gorgée de café, déjà froid. Louise fait de même. Le silence entre nous est épais, presque palpable. J'essaie de reprendre la conversation posément.

— Donc tu penses que nous ne sommes que des amatrices, c'est ça ?

— Pas toi, moi.

— Parce qu'une directrice de casting te l'a dit ? Et si elle s'était trompée, tu y as pensé ?

Louise me fixe.

— J'ai fait dix-sept castings. En France et en Belgique. Chacun des professionnels que j'ai rencontrés m'a dit exactement la même chose.

Je n'en reviens pas. C'est comme si toutes les personnes qui gravitent autour de moi avaient une vie parallèle et secrète dont j'ignorais la teneur. Je secoue la tête.

— Je ne peux pas abandonner.

— Qui a dit que tu devais le faire ?

— Si toi tu as été recalée, moi, je...

— Tu n'es pas moi, que je sache.

— Oui, enfin, tu sais bien.

— Non justement, je ne sais rien du tout. Tu n'as qu'à le passer, ce casting, tu en auras le cœur net.

Pendant que le train de banlieue sillonne les champs entre les villes, le ciel s'assombrit à vue d'œil. La faible lumière des plafonniers ne parvient

plus à éclairer ma lecture. Je range mon livre dans mon sac et observe les gens autour de moi. Nous ne sommes que trois dans le wagon. À quelques sièges de moi se trouve une très jeune fille au physique anguleux, qui mâche un chewing-gum avec application. Elle pianote compulsivement sur son téléphone portable. Chaque message lui arrache une expression nouvelle. C'est comme si la conversation pouvait se lire sur son visage : elle est tour à tour étonnée ou amusée, interrogative ou agacée. Je me demande à qui elle peut bien écrire. Un petit ami trop collant, sa meilleure amie, sa mère ? Plus loin se trouve un homme entre deux âges au physique avenant. Brun avec des yeux clairs, il a près de lui la sacoche d'un ordinateur portable. Il la tient doucement mais fermement, comme on le ferait avec un petit enfant qui risque de tomber ou de se perdre. Malgré les lunettes de soleil de marque qu'il a relevées négligemment sur ses cheveux et son attitude décontractée, on devine dans ce geste une anxiété. Qu'a-t-il bien pu lui arriver ? S'est-il déjà fait agresser ou voler dans les transports en commun ? Est-ce que cet ordinateur détient des renseignements confidentiels, un secret d'État ? J'ai toujours aimé observer les gens et tenter de deviner, dans leurs attitudes ou dans leurs gestes, quelles peuvent être leurs vies et leurs pensées les plus intimes. Dommage que je n'aie jamais appliqué cette distraction à mes proches, me dis-je amèrement.

Lorsque je sors de la gare, le ciel est entièrement noir. De lourdes gouttes de pluie commencent à s'abattre sur les trottoirs brûlants. Je hâte le pas, mais déjà l'averse éclate en larges éclairs. Je déteste les orages, cela me terrorise. Emportée par le flot des passagers, je me laisse guider en courant vers les arrêts de bus voisins. Nous nous serrons, tremblants, sous les abris en plexiglas, en attendant notre autocar sous les fracas du ciel. J'ai froid. Je repense tout à coup à la veste que m'a donnée Berthon le matin même. Je la sors de mon sac. Elle est dix fois trop grande, mais elle me réchauffe un peu. Lorsque le bus arrive, nous nous massons devant l'entrée pour tenter d'y monter en premier. Heureusement, le chauffeur, magnanime, nous permet

d'entrer par les portes arrière pour juguler le flux. Je ne suis pas assise, mais cela m'est égal. Depuis que je suis sortie de chez Louise, je suis complètement perdue. En quelques semaines, la réalité qui constituait mon monde a tellement évolué que je ne la reconnais plus. J'ai la sensation que toutes les personnes autour de moi portaient un masque en ma présence et qu'elles viennent de le retirer. Toutes en même temps. Moi-même, je ne sais plus très bien ce que je veux être ou devenir. Chanteuse, coiffeuse, chômeuse ? Quel est le terme qui me définit ?

J'en suis là de mes réflexions lorsque je reçois un SMS de Berthon.

Pas possible ce soir. Je t'expliquerai demain. Bises

Rien ne pouvait me faire moins plaisir. L'idée de devoir affronter seule l'orage et mes sinistres pensées me désespère tellement que je tente de le convaincre.

Tu ne peux même pas passer quelques minutes ? J'ai de la bière au frigo !

Sa réponse arrive aussitôt.

Désolé. Un truc urgent à régler. À demain.

Le bus arrive à l'arrêt du village. De là, je vais devoir récupérer mon vélo, puis pédaler trois kilomètres pour rejoindre la caravane. J'enlève mon antivol et débute mon périple. Heureusement, la pluie qui me fouette le visage balaie mes larmes.

16. Dans la vie de Berthon

Je me réveille en sursaut, les yeux encore collés par le sommeil. Il fait nuit. Hagarde, je dresse l'oreille : quelqu'un vient de frapper à la porte de la caravane. J'attrape mon téléphone, posé sur la table en plastique. Il est 2 h 24. La peur s'empare de moi comme un étau. La gorge sèche, je m'imagine déjà entre les mains d'un *serial killer* ou d'un violeur sanguinaire. À pas de loup, je me dirige vers le petit tiroir où sont rangés les couverts. Entre les couteaux à beurre et les épluche-légumes Esso Collection, je peine à trouver une arme valable contre un clown tueur. Par dépit, je choisis de m'emparer d'un tire-bouchon. Si je vise mon agresseur à l'œil, je pense pouvoir m'en sortir. J'attends ensuite, silencieuse, que l'intrus s'attaque à la porte. Je reste ainsi de longues minutes, mais aucun autre bruit ne semble animer la campagne. Je finis par me dire que j'ai dû rêver. Au loin, les derniers grondements de tonnerre s'éloignent. Ce n'était sans doute que cela. Je suis sur le point de me recoucher lorsque l'on tape à nouveau, tout doucement, contre la fine portière de la caravane. J'ai la chair de poule.

— Nina ?

L'assassin connaît mon prénom. Je ne sais pas si c'est un bon ou un mauvais signe.

— Nina, c'est moi, Berthon.

J'entrouvre la porte, prudemment. Ce pourrait être un stratagème. Mais c'est bien lui que je découvre face à moi, trempé et misérable. Il me regarde

d'un drôle d'air. Je m'aperçois que je brandis toujours le tire-bouchon au-dessus de ma tête, prête à fondre sur un éventuel agresseur.

— Tu veux entrer ?

Il sourit faiblement.

— Oui, je crois que j'ai assez peaufiné mon bronzage, merci.

Il grimpe à l'intérieur et laisse de larges flaques d'eau derrière lui. L'orage a cessé, mais la pluie ne semble pas avoir faibli. Pendant qu'il enlève sa veste dégoulinante, je vais lui chercher une serviette de toilette.

— Merci. Je suis désolé, pour l'heure, je...

Sa diction est difficile, je devine qu'il a bu.

— Tu as bien fait. Tu n'étais pas en état de rentrer.

Il hoche la tête, le regard perdu dans le vide. J'attends qu'il m'explique, mais il ne dit rien. Je prends la parole.

— Il s'est passé quelque chose ?

Berthon secoue la tête.

— Même pas.

J'hésite à lui tirer les vers du nez.

— Tu m'avais dit que tu ne passerais pas. Tu sais, un truc urgent...

— Rien.

Je n'ose pas lui en demander plus. J'attends encore quelques instants, mais il ne semble pas réagir à ma présence.

— Bon... je te laisse te coucher ? Tu connais la maison ?

Berthon fait oui de la tête, mais ne lève toujours pas les yeux sur moi. Son attitude m'opprime.

— Ça va ?

— Oui, oui. Elle ne le quittera jamais, c'est tout.

Je redoutais que ce soit le cœur du problème. Depuis que Berthon m'a avoué sa liaison avec une femme mariée, nous n'en avons presque plus évoqué l'existence. Pour tout dire, je sais qu'elle existe, mais ça s'arrête là. Si j'arrive à comprendre la position de Berthon qui, semble-t-il, l'aime à la folie,

je ne tolère en aucun cas la sienne, qui n'est pour moi que tromperie et hypocrisie. Berthon le sait. Aussi, d'un accord tacite, nous ne parlons jamais d'elle ni de leur relation. Je prends sur moi pour lui répondre tout de même.

— C'est probable, en effet.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

Berthon vient de lever les yeux sur moi. Son ton est froid, acerbe. J'aurais mieux fait de me taire.

— Je n'en sais rien, mais c'est souvent comme ça, non ?

— Ça veut dire quoi : souvent ?

— Rien... Je ne sais pas, j'ai dit ça comme ça !

— Je ne suis pas assez bien pour elle, c'est ça ?

— Berthon, ça n'a rien à voir, je ne la connais même pas !

Ses yeux ont quitté les miens, il parle pour lui-même.

— C'est ça. Un coiffeur, ce n'est pas suffisant, hein ? Mme Urtiez veut bien coucher avec le petit personnel, mais ça ne va pas plus loin !

— Urtiez ?

Berthon sursaute.

— Roseline est la femme de Matu ?

Berthon secoue la tête, mais je suis certaine de ce que je viens d'entendre.

— Tu t'es fait embaucher par le mari de ta petite copine ? Mais t'es complètement cinglé !

Il hausse les épaules.

— Ça me permet de la voir plus souvent.

— De LES voir plus souvent.

— Ensemble, oui. Et ça me tue.

— Berthon ! Mais enfin, tu devais bien t'en douter, pourquoi tu as pris le job ?

— Pour elle.

Je m'assois près de lui.

— Écoute... je sais que c'est dur mais, si elle avait dû quitter Matu, en quatre ans, elle l'aurait déjà fait, non ?

— Elle attendait le bon moment.

— Et c'est quand, le bon moment, selon elle ?

Berthon fronce les sourcils.

— Je ne sais pas.

— Elle ne le quittera jamais, réveille-toi !

— Loïc t'a bien quittée, toi.

J'ai un mouvement d'humeur en entendant son prénom.

— Loïc et moi, on n'était pas mariés ! Et, avec... l'autre, ils ne se voyaient que depuis neuf mois. Pas quatre ans !

Berthon ne dit rien, mais il sait que j'ai raison.

— D'où tu viens ?

— De chez elle.

— Il n'est pas là ?

— Non, il est parti quelques jours chez sa mère.

— Mais alors qu'est-ce qui t'a mis dans cet état ?

Berthon étouffe un sanglot, mais son visage exprime à lui seul toute la douleur du monde.

— Elle est enceinte. De lui.

17. Julien Gautye

J'ai eu un mal fou à convaincre Berthon d'aller travailler ce matin. Prostré dans sa douleur, il ne voulait pas mettre un pied en dehors de la caravane. Pourtant, je doute qu'un nouveau chômeur sur le marché change quoi que ce soit à ses histoires de cœur. Lorsque je l'ai enfin persuadé de prendre son poste et d'ouvrir le salon, son visage était éteint, sans expression. Il a vraiment mal, et je ne sais pas quoi faire pour le soigner. Après son départ, je me suis attelée au rangement et au nettoyage. L'espace est si restreint que, si je ne le fais pas très régulièrement, j'ai rapidement la sensation de vivre dans une poubelle. Je ramasse les vêtements jetés au sol et entreprends de faire un peu de lessive. Si je veux être honnête je crois que, depuis notre séparation, son lave-linge me manque beaucoup plus que Loïc.

Je vide les poches sur la table et aligne les différents tickets de métro, pièces de monnaie et élastiques à cheveux sur le plastique orange, quand je tombe tout à coup sur quelque chose de dur et rectangulaire. C'est un portefeuille noir, en cuir souple, que je n'ai jamais vu de ma vie. Il vient de la veste que Berthon m'a donnée hier matin. Je savais bien qu'elle n'était pas à moi ! Curieuse, je fouille aussitôt à l'intérieur. J'en sors tout d'abord un petit porte-cartes, avec une carte de crédit et la photo d'un enfant blond. Je regarde le nom qui est inscrit : Julien Gautye. Ça ne me dit rien. Dans le compartiment suivant, je trouve plusieurs tickets de carte bancaire et de péage ainsi que trois billets de vingt euros roulés en boule. Julien Gautye ne semble

pas être une personne soignée. Ce n'est qu'en extirpant la carte d'identité et le permis de conduire que je comprends enfin à qui cette veste appartient. La photo est celle d'un jeune homme brun à l'allure sympathique. Sur le cliché, il est bien plus jeune que dans mes souvenirs, mais je le reconnais immédiatement. C'est l'homme qui m'a prêté sa veste lorsque je me suis tordu la cheville devant le théâtre de l'Atelier. Dans la précipitation, je l'avais gardée sur les épaules jusque dans l'ambulance, puis j'avais complètement oublié qu'elle était en ma possession. Je fouille encore un peu, à la recherche d'un numéro de téléphone à contacter, mais le petit portefeuille ne contient rien d'autre que ce que je viens d'en extirper. J'allume mon ordinateur et tape son nom dans Google. Le grand maître de l'information ne met pas longtemps à me donner son pedigree complet. Entre Facebook, LinkedIn et Instagram, j'en sais bientôt plus sur lui que sur moi-même. Je décide de lui envoyer un message via Messenger.

Bonjour, je suis la personne que vous avez gentiment aidée lorsqu'elle est tombée devant le théâtre de l'Atelier il y a quelques semaines. Je viens de m'apercevoir que j'avais toujours votre veste ainsi que votre portefeuille. N'hésitez pas à me contacter pour que je vous les restitue.
Cordialement, Nina Suarez

La réponse n'est pas longue à arriver.

Bonjour, je suis content d'avoir enfin de vos nouvelles, je pensais devoir refaire tous mes papiers d'identité.

Je suis désolée, la veste était restée chez mon père qui vient de déménager. Bref, elle est maintenant en ma possession, quand voulez-vous que je vous la dépose ?

Aujourd'hui, c'est possible ?

Malheureusement, oui, je ne suis pas débordée.

Oui.

Vous habitez où ? Je peux passer la prendre ce matin ?

Je suis assez loin de Paris, mais je peux venir dans l'après-midi si vous voulez.

Donnez-moi votre adresse, je passe dans la matinée.

Pas de doute, le ton autoritaire est bien celui de l'homme qui m'a ramassée l'autre jour. J'hésite un instant à lui donner les coordonnées de la caravane. Mais l'idée de devoir faire des heures de transports en commun par une chaleur accablante a raison de moi. Je lui explique le chemin à prendre.

Merci. Je serai là dans une heure.

Très bien, à tout à l'heure.

Je referme l'ordinateur et reprends mon ménage là où je l'ai laissé. Puis je regarde une nouvelle fois la photo d'identité. Julien Gautye mesure un mètre quatre-vingt-quatre, il a les yeux noisette et est né à Limoges. Grâce aux réseaux sociaux, j'ai appris qu'il était oto-rhino-laryngologiste dans le 11^e arrondissement et qu'il avait un fils de cinq ans, celui que j'ai en ce moment même devant les yeux. Je regarde autour de moi : la caravane est rangée, il ne me reste plus qu'à étendre ma lessive. J'avais prévu d'aller consulter une nouvelle fois les offres d'emploi du spectacle, mais je me ravise. Comme à chaque fois que je reste à la caravane, je porte un vieux short en jean déchiré et un T-shirt hors d'âge. Je décide de me refaire une beauté. Quand mon invité arrive, je suis vêtue d'une petite robe jaune qui met mon bronzage en valeur, et un soupçon de mascara est venu réveiller mon regard fatigué. À demi allongée dans le transat, je fais mine d'être plongée dans ma lecture, mais en réalité je guette son arrivée depuis un bon moment déjà.

— Bonjour. Madame Suarez ?

— Mademoiselle.

Cette façon de lui signaler que je suis disponible est totalement ridicule. Hélas, je n'en prends conscience qu'après avoir prononcé le mot. Il semble

surpris.

— Mademoiselle, pardon.

Je me lève pour serrer la main qu'il me tend.

— Vous n'avez pas eu trop de mal à trouver ?

— Non, le GPS a fait tout le travail.

Je tourne la tête dans la direction qu'il me désigne. Une grosse berline noire est garée le long du terrain.

— Je peux vous offrir un café ?

— Non, merci.

Je suis un peu déçue. Cela doit se voir, car il ajoute :

— Un verre d'eau fraîche, si vous avez ?

— Bien sûr !

Je monte les marches de la caravane pour attraper le petit plateau que j'ai déjà préparé depuis des lustres. Une fois dans la cuisine, je fais tout de même semblant de m'affairer quelques minutes, puis je reviens sur la terrasse, souriante, avec une carafe, des glaçons et quelques gâteaux secs. Il est déjà assis sur une des chaises pliantes.

— C'est mignon ici. Vous êtes en vacances ?

— Non. C'est chez un ami. Enfin, je vis chez lui. Enfin, non, pas avec lui. Il me prête sa caravane. Le temps que je trouve un chez-moi. Enfin, que je me retourne.

Mes explications sont confuses et surtout totalement inutiles, mais il fait semblant de ne pas le remarquer.

— OK... En tout cas, c'est joli. Votre cheville va mieux ?

Je lui montre l'attelle posée sur la banquette.

— J'ai pu l'enlever vendredi.

— Super !

Il prend une gorgée d'eau, et je fais de même. Les cheveux en arrière et les tempes humides de sueur, il est vraiment très séduisant. Je m'étonne de ne pas m'en être rendu compte plus tôt.

— Alors, vous êtes oto-rhino ?

Il me regarde avec méfiance.

— Comment le savez-vous ?

Je sens mes joues devenir écarlates.

— Je l’ai vu sur Internet. J’ai été obligée de faire des recherches pour vous contacter, vous savez. D’ailleurs, tenez, voilà votre portefeuille !

Je me suis levée précipitamment et je viens de le lui déposer sur les genoux comme s’il me brûlait les doigts. Je ne sais pas pourquoi j’ai fait ça, je me sens ridicule.

— Merci.

— De rien.

Il regarde autour de lui comme si quelque chose allait venir le sauver, mais bien sûr, rien ne vient. J’en fais autant.

— Bon, je ne vais pas vous déranger plus longtemps...

Je pourrais lui répondre qu’il ne me dérange pas du tout et que je passerais volontiers des heures à essayer de deviner la couleur exacte de ses yeux noisette, mais je pense m’être suffisamment humiliée pour la journée. Il se lève.

— Merci pour tout.

— De rien.

Il se dirige déjà vers sa berline. Je ne vois aucun moyen de le retenir.

— Alors, au revoir.

Il se retourne et m’adresse un sourire amical.

— Au revoir. Et faites attention à vous !

Je souris à mon tour.

— Je vais essayer.

Il entre dans l’habitacle. La voiture démarre quelques secondes plus tard. Je suis la tache noire dans le paysage jusqu’à ce qu’elle disparaisse, puis je retourne m’allonger sur le transat, en proie à une étrange sensation. À quoi est-ce que ça ressemble, un coup de foudre ?

18. Il n'y a aucun problème

— Tu es bien installé ?

— À part les matelas, un peu durs, mais on s'y fait. Le paquebot est immense, avec des salles de restaurant, des spectacles tous les jours, des piscines gigantesques... Tu vas rire, il y a même un coiffeur sur le bateau !

Papa a l'air heureux. Sa voix est claire et détendue, je sais qu'il passe un bon moment.

— Et toi, alors, tes projets, ça avance ?

Ma gorge se serre.

— Ça va... Je suis sur une piste.

— Une piste sérieuse ?

— Oui, enfin, j'ai des idées, mais tu sais, c'est encore assez flou.

Papa maugrée quelque chose dans sa barbe. Je n'ai pas entendu mais, à la réflexion, je crois que je préfère ne pas savoir.

— Et Berthon, comment va-t-il ? Je n'arrive pas à le joindre !

Berthon ne va pas bien du tout. Il est encore une fois rentré hier soir dans un état pitoyable, et le visage qu'il arborait ce matin n'était guère plus engageant. J'ai presque dû le supplier de partir travailler. Depuis que Roseline lui a annoncé sa grossesse, il se terre dans un mutisme inquiétant. D'après ce que j'ai compris, elle ne voit pas d'inconvénient à poursuivre leur liaison et continue très régulièrement à lui envoyer des sextos hautement suggestifs. Il le vit atrocement mal.

— Il va bien. Matu a récupéré toute notre clientèle, alors il fait beaucoup d'heures.

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Il n'a toujours pas réussi à t'embaucher ?

— Papa, s'il te plaît !

— D'accord, d'accord...

— Ta future femme va bien ?

— Très bien.

— Tu pourrais au moins m'envoyer une photo de vous deux !

— Je vais y penser, Nine.

— Tu me dis ça à chaque fois. Je ne sais toujours pas à quoi elle ressemble ! Elle est si moche que ça ?

— Oh ! non, crois-moi, elle est magnifique.

J'entends un rire étouffé.

— Elle est à côté de toi ?

— Oui.

Un instant, je trouve ça étonnant et presque un peu gênant que papa m'appelle en présence de cette inconnue. Même si elle va devenir Mme Suarez dans quelques jours.

— Bon... quoi de prévu cet après-midi ?

— On doit voir une pièce de théâtre, puis on ira se rafraîchir à la piscine.
Et toi ?

— Rien de précis.

— Nina ?

— Oui ?

— Si tu as besoin d'argent, dis-le-moi. Je n'ai pas eu le temps de faire le nécessaire pour l'argent de la maison avant de partir mais, si c'est urgent, je peux...

— Non, non ! Pas du tout ! On verra tout ça à ton retour !

— Tu en es sûre ?

— Certaine ! Amuse-toi bien, papa.

— Merci, ma chérie. Bisous.

— Bisous.

Je pose le téléphone sur le banc d'accueil et me replonge dans la comptabilité. Je déteste ça. Mais, lorsque le garagiste du village m'a demandé si je ne serais pas intéressée par un petit remplacement en intérim, je n'ai pas pu dire non. Mon compte en banque ressemble à un glaçon sous la canicule. Un nouvel appel arrive au standard, que je transfère à l'atelier. C'est ma deuxième journée ici, mais j'ai l'impression que cela fait six siècles. Les clients ont beau être adorables et le patron aussi, je m'ennuie terriblement.

Si j'ai accepté, c'est aussi parce que Berthon a décidé de s'installer à la caravane avec moi. Il a même donné son préavis pour quitter son appartement dans le 18^e. Il prétend qu'un retour aux sources lui sera salutaire. Je comprends surtout qu'il tente désespérément de mettre un peu d'espace entre lui et Roseline. S'il parvient à lui résister lorsque nous sommes ensemble, je le sais moins combatif quand elle le coince en tête à tête. Je crois même qu'il a déjà replongé au moins une fois, et que cela n'a fait qu'aggraver sa douleur.

L'espace, dans la caravane, c'est précisément ce qui me manque. Quand Berthon est en congés, il passe la majeure partie de son temps à gratter sa guitare en entonnant des chansons tristes. Le répertoire total de son amour déçu. De Joy Division à Radiohead, la caravane devient alors un camp d'accueil pour amoureux dépressifs. Je souris souvent en songeant que, si j'avais fait pareil, la BO aurait ressemblé à tout autre chose. Loïc avait un faible pour les vieux hits des années 1980. Et se lamenter sur Macumba de Jean-Pierre Mader, c'est quand même moins classe.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Julien Gautye. Alors que j'espérais benoîtement que notre attirance avait été partagée, j'ai dû me rendre à l'évidence : elle était unilatérale. Lorsque j'ai raconté notre rencontre à Berthon, il m'a ri au nez. Je crois qu'il lui faudra de bien longues années

avant de croire à nouveau en l'amour. Mon portable vibre dans ma veste d'uniforme, mais ma pause est terminée. Je regarde discrètement qui vient de me laisser un message. Sabine.

Coucou. J'aimerais qu'on se voie. Cet après-midi ?

Impossible. Ce soir à la caravane ? 18 heures ?

OK

Ce sont les premières nouvelles que j'ai d'elle depuis notre échange houleux au restaurant. Je ne sais pas trop si elle va s'excuser ou si c'est à moi de le faire, mais je suis contente qu'elle ait fait le premier pas. À 18 heures, Berthon ne sera pas encore arrivé, et nous aurons deux bonnes heures pour nous expliquer tranquillement. Je suis heureuse de la voir. Notre conversation m'a mise mal à l'aise, mais elle m'a permis d'ouvrir les yeux sur pas mal de choses. « Ne sois pas si égoïste, Nina. » C'est ça qu'elle essayait de me dire, j'en suis sûre.

— J'ai apporté des munitions !

Sabine lève devant elle de larges bouteilles de jus de fraise et plusieurs paquets de bonbons aux couleurs bariolées. Elle me connaît bien.

— Il ne fallait pas.

Je l'embrasse tendrement sur les deux joues, puis je m'apprête à m'excuser.

— Je suis désolée !

Nous avons prononcé la phrase en même temps. Et le fou rire qui nous emporte ensuite est tout aussi simultané.

— Je n'aurais pas dû réagir comme ça.

— Moi non plus.

— On oublie ?

— On oublie.

Sabine regarde autour d'elle d'un air inquisiteur. Elle s'attarde sur les affaires qui s'entassent un peu partout, et plus particulièrement sur la vieille paire de tennis que Berthon a laissée traîner au pied de son lit.

— Tu t'es remise au sport ? me lance-t-elle d'un air goguenard.

Je fais comme si je n'avais pas compris de quel sport elle voulait parler.

— Elles sont à Berthon.

— Je m'en doutais ! s'écrie-t-elle d'un air triomphant.

— Pas du tout ! Il dort ici, c'est tout.

Sabine s'esclaffe de plus belle.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout. Pas avec moi. Seulement ici. Sur la banquette.

Elle semble dubitative, presque un peu déçue. J'en profite pour lui parler de Julien Gautye et de son portefeuille voyageur.

— Il te plaît ?

— Je crois.

— Alors pourquoi est-ce que tu ne le rappelles pas ?

— Sous quel prétexte ?

— Le prétexte qu'il te plaît ! Qu'est-ce que tu risques ?

— Mais je ne peux pas l'appeler comme ça et juste lui dire : vous me plaisez !

— Si, tu peux.

Je la regarde, les yeux écarquillés, et je comprends qu'elle a raison. Bien sûr que je peux. Mais je suis bien trop trouillarde pour ça.

— Je ne veux pas revenir sur les sujets qui fâchent mais... tu as réfléchi, pour le casting ?

— Non.

— Non, tu ne veux pas y aller, ou non tu n'as pas réfléchi ?

— Un peu des deux.

Sabine grimace mais, cette fois, elle choisit de ne pas me faire la morale à nouveau.

— Si jamais tu dois changer d’avis, dépêche-toi. La première sélection aura lieu à Nice dans huit jours.

— À Nice ?

— Oui.

— Encore une bonne raison pour ne pas y aller !

— Pourquoi ?

— Parce que c’est loin.

Sabine hausse les épaules.

— Si tu veux. Bon, on le boit ce jus ou on le regarde ?

— Je vais chercher des glaçons !

Pendant que je nous prépare des verres, j’entends le portable de Sabine. La sonnerie est une chanson que nous adorons toutes les deux, un vieux titre de Dionysos dans *La Mécanique du cœur*. Je me joins à la voix grave de Mathias Malzieu et me dandine joyeusement en cuisine sur la musique jusqu’à ce qu’elle décroche. Je suis sur le point de réapparaître avec nos « munitions » quand je l’entends chuchoter :

— Je suis avec elle, justement, je vais le lui dire aujourd’hui.

Mon plateau tremble légèrement, les verres s’entrechoquent. En m’apercevant derrière elle, elle s’excuse et raccroche précipitamment. Je pourrais faire semblant de ne pas avoir entendu, mais je n’en ai aucune envie.

— C’était qui ?

Ses joues rosissent, mais elle ne cille pas.

— Mon copain.

Je me détends un peu.

— Ton copain ? Félicitations ! Ça fait longtemps ?

— Assez.

Je suis ravie pour elle. Sabine a toujours été une éternelle célibataire. Je commençais même à penser qu’elle avait le cœur aussi froid que ses stock-options. Je comprends sa réticence à m’annoncer la nouvelle, après tout ce

que je viens de traverser avec Loïc. Elle a probablement peur de me faire de la peine. J'essaie aussitôt de la rassurer.

— Je suis très contente pour toi, vraiment !

— Attends...

— Ce n'est pas parce que je suis malheureuse en amour que tout le monde doit l'être ! La vie continue !

— Attends, Nina...

— Il n'y a aucun problème, je te le jure !

— C'est François.

Je reste impassible, comme si l'information restait en surface et ne parvenait pas à intégrer ma conscience.

— François ?

— François.

Je crois que mon cerveau vient de griller.

19. Faire un choix

— J’ai démissionné.

Je regarde Berthon avec insistance, mais rien ne sort de ma bouche. C’est comme si j’étais bloquée.

— Je ne retourne plus au salon, tu m’entends ?

— Tu as bien fait.

— Nina ?

— Oui ?

— Ça va ?

— Oui.

— Tu es bizarre.

— Non, ça va.

— Nina, qu’est-ce qui se passe ? Loïc a appelé ?

Loïc ? Loïc est en réalité le cadet de mes soucis. Mon fiancé m’a plaquée un mois avant mon mariage, mais il m’est arrivé tellement de choses depuis que c’est devenu un minuscule problème quasiment oublié. Un sourire se dessine sur mes lèvres, puis un fou rire incontrôlable commence à s’emparer de moi. Berthon me regarde comme si j’étais folle. Cela me fait encore plus rire. Des larmes se mettent même à couler de mes yeux, mais je ne peux rien contrôler. Ma joie doit être communicative, puisque j’entends bientôt Berthon se joindre à moi. Notre hilarité est libératrice et balaie tout sur son passage.

Lorsqu'elle cesse enfin, je me sens apaisée. Je lui raconte ce que je viens d'apprendre.

— Depuis que vous avez rompu, ils sont ensemble ?

— Quasiment.

— Et tu n'en savais rien.

Je ris à nouveau.

— Je ne sais jamais rien, apparemment, c'est un genre de tradition !

Berthon hoche la tête.

— Tu leur en veux ?

Je hausse les épaules.

— Même pas.

Après sa révélation, j'ai mis un temps à accepter l'information que Sabine venait de me donner. Je ne suis même pas sûre de l'avoir assimilée. Mais je sais avec certitude que cela ne me touche pas. Je n'ai plus de sentiments pour François depuis longtemps et je suis sincèrement heureuse que Sabine ait trouvé quelqu'un qui lui ressemble. Je me suis seulement contentée d'écourter nos retrouvailles et j'ai promis de la rappeler bientôt. Je le ferai.

— Et donc, toi, tu as démissionné ?

— Absolument.

— Sans regrets ?

— Aucun.

— Mon contrat se termine demain. Deux chômeurs dans une caravane, ça ne fait pas un peu trop ?

— Justement, j'ai quelque chose à te proposer.

— Dis toujours.

— Des vacances.

— Hein ?

— Des vacances. Loin d'ici. Toi, moi, personne d'autre. Et en tout bien tout honneur, croit-il bon d'ajouter.

— Mais je n'ai pas un rond !

— Moi, si.

— Mais tu me loges déjà depuis un mois sans contrepartie, tu ne vas pas en plus me payer des vacances !

— Qui m'en empêche ?

— Moi !

— En fait, tu n'as pas vraiment le choix.

— Et pourquoi ça ?

— Babina et moi partons en vacances. Tu vis dans Babina avec moi. Donc, tu pars en vacances.

Je souris à ce sophisme alambiqué.

— C'est complètement dingue ! On doit chercher du boulot !

— Paris sera toujours là quand tu rentreras, non ?

Berthon a réponse à tout, et j'avoue que sa proposition est loin de me déplaire.

— On partirait longtemps ?

— En fait, je ne t'ai pas vraiment tout dit.

Je serre les dents, prête à recevoir un nouveau cataclysme de plein fouet.

— Ça fait un moment que j'envisage de quitter Paris.

— Pour ?

— Le soleil. J'ai un frère qui vit dans le Sud et je me verrais bien monter un salon par là-bas. Je te propose des vacances mais, moi, je ne compte pas revenir.

Décidément, ma vie est un océan de surprises où je ne cesse de boire la tasse. Je ne savais même pas que Berthon avait des frères et sœurs.

— Et on partirait quand ?

— Demain, après-demain, quand tu veux.

— Laisse-moi trois jours.

— Trois jours ? Pour faire quoi ?

— J'ai quelques petites choses à régler. Mais, dans trois jours, mes valises seront prêtes.

— Ça veut dire oui ?

— Absolument !

Pour la première fois depuis bien longtemps, je suis absolument persuadée de faire le bon choix.

20. En route !

— Tu es sûr que ça s'accroche comme ça ?

— Nina, j'ai vu mes parents faire ça des centaines de fois !

— Attends, tu veux dire que c'est la première fois que tu le fais toi-même ?

— Plus ou moins, j'ai déjà dû aider mon père. Enfin, j'imagine.

Je lève les yeux au ciel.

— Eh ben, on n'est pas arrivés !

— Et alors, t'es pressée ?

Je souris. Nous passons notre temps à nous disputer comme un vieux couple. Cela fait presque une heure qu'il se débat avec le kit pour caravane que nous avons acheté au magasin de bricolage, et j'ai l'impression que cela ne donne pas beaucoup de résultats. Je suis en train de l'aider à fixer la boule, quand mon portable vibre dans la poche arrière de mon short en jean.

— Désolée !

— Oh non, Nina, t'es pénible !

Je m'éloigne de lui pour prendre l'appel. C'est un numéro inconnu. Je prie de toutes mes forces pour que ça ne soit pas ma banquière.

— Nina ?

Je ne reconnais pas cette voix.

— Oui, c'est moi.

— Julien. Vous allez bien ?

Mon cœur fait le tour complet de ma cage thoracique avant de se coincer dans mon œsophage.

— Oui. Oui.

— Oui ?

— Oui.

— Super ! Je vous dérange ?

— Non. Enfin, si. Un peu.

— Écoutez, je ne vais pas vous prendre beaucoup de temps. C'est idiot mais, quand je suis passé l'autre jour, j'ai pris le portefeuille et j'ai oublié la veste !

— Oh !

— Donc je me disais que je pourrais peut-être la récupérer ?

— Non.

— Non ?

— En fait, je pars en vacances aujourd'hui, je vais être absente pendant quelques jours.

— Il n'y a pas d'urgence, vous rentrez quand ?

— Je ne sais pas.

Un silence s'installe au bout du fil. Je l'entends respirer.

— OK, je pars aussi dans quelques jours de toute façon. Dans ce cas, peut-être que vous pouvez me rappeler à votre retour, et on décide ensemble d'un rendez-vous sur Paris ?

Au mot *rendez-vous*, mon cœur bat à nouveau la chamade.

— D'accord, je vous appelle dès que je rentre.

— Merci. Bonnes vacances !

— Vous aussi. Au revoir.

Je replace mon téléphone dans ma poche et m'apprête à faire le tour de la caravane pour rejoindre Berthon quand je me cogne à lui de plein fouet. Il est mort de rire.

— Tu as tout écouté ?

— Oui.

Il n'a même pas la délicatesse de nier.

— C'était Julien.

— J'ai bien compris.

— Et ?

— Et j'espère qu'il a un faible pour les empotées, ton Julien, sinon il va s'enfuir en courant !

J'essaie de lui mettre une tape sur la tête, mais il est bien trop grand pour moi. Je le course un moment dans le jardin, mais il court aussi beaucoup plus vite que moi. À bout de souffle, j'abdique.

— C'est bon, t'as gagné ! On peut s'occuper de la caravane, maintenant ?

— C'est fait.

— Vrai ?

— Vrai.

— Alors on y va ?

— Quand vous voulez, princesse !

Les deux premières heures du trajet ressemblent à un vieux film des années 1970. Berthon conduit avec les vitres ouvertes, *Everything in Its Right Place* en fond sonore. Moi, je regarde le paysage en souriant bêtement, les cheveux au vent. Nous avons décidé de ne pas prendre l'autoroute et traversons des centaines de petits villages poétiques aux noms amusants. Dans les champs, on voit des chèvres, des vaches et même des lamas. Mais, vers 10 heures, je commence tout de même à avoir très envie de faire pipi.

— On peut s'arrêter quelque part ?

— Il n'y a pas d'aires sur les nationales.

— Et on fait comment ?

— Je peux prendre un embranchement.

Je fixe Berthon avec obstination. Il n'a pas l'air de plaisanter.

— Tu veux que je fasse pipi dans la nature ?

— Tu vois une autre solution ?

Je grimace. Je n'ai pas eu à faire mes besoins dans l'herbe depuis mon plus jeune âge. Je me souviens très bien qu'à l'époque, déjà, je détestais ça. Berthon s'arrête sur le bas-côté d'un petit chemin et laisse le moteur tourner.

— Je vais où ?

— Là, derrière un arbre. Ou entre les deux portières.

— Mais tu vas me voir !

Berthon lève les yeux au ciel.

— Je n'ai pas l'intention de regarder. Et je te rassure, au cas où j'apercevrais quelque chose, je ne serais pas choqué : j'ai déjà vu des filles toutes nues !

Je sors de la voiture et m'approche du fossé. Quel que soit l'angle que je choisis, j'ai l'impression que la terre entière aura une vue imprenable sur mon postérieur. Dépitée, je baisse mon short en vitesse et fais un pipi rapide. Évidemment, dans ma précipitation, je patauge dedans avant de monter dans la voiture. Berthon me le fait remarquer avant de sortir à son tour.

— Où tu vas ?

— Faire la même chose que toi. Mais tu ne regardes pas, hein, ajoute-t-il, hilare.

Au bout de quatre heures de route, nous sommes aussi fatigués l'un que l'autre. Berthon parce qu'il n'a pratiquement pas lâché le volant, et moi parce que je ne supporte plus Radiohead : je suis au bord du suicide. Si j'entends une nouvelle fois *Karma Police*, je ne réponds plus de rien.

— On s'arrête pour manger un morceau ?

J'accueille sa proposition avec le plus grand plaisir et me mets en quête de tout ce qui pourrait ressembler de près ou de loin à une grande surface. Vu que nous sommes au beau milieu de nulle part, je sens que ça va être compliqué.

— On va regarder dans le prochain village. Les bistrots vendent toujours des sandwiches.

La prochaine localité est déjà à portée de vue. Comme la plupart de celles que nous avons traversées jusqu'à présent, elle se compose d'une quinzaine de maisons, d'une église et d'un troquet à la devanture délabrée. Berthon se gare le long de la chaussée, devant la porte. Pendant que je descends pour dégourdir mes jambes ankylosées, il fait le tour de la caravane pour vérifier que tout est bien en ordre. Le bar est au rez-de-chaussée d'une vieille maison en pierre avec des volets branlants à la couleur incertaine. Lorsque nous pénétrons à l'intérieur, trois paires d'yeux inquisiteurs se tournent instantanément vers nous.

— Bonjour, messieurs, lance Berthon à la cantonade.

De timides salutations lui répondent sous forme de grognements. Impressionnée, je me contente de faire un signe de la tête. Berthon se dirige vers le comptoir.

— C'est pour manger.

Le patron le regarde comme s'il était fou.

— On ne fait pas restaurant, monsieur.

— Mais vous avez des sandwiches ?

— Non, m'sieur.

Berthon commence à douter.

— Vous vendez du pain ?

— Pas plus. Ici, c'est un bistrot, monsieur. On vend à boire.

— D'accord. Une menthe à l'eau alors. Et toi ?

Je le regarde s'asseoir sur le tabouret du bar, ébahie.

— Mais je n'ai pas soif, Berthon, j'ai faim !

Il fait comme s'il ne m'avait pas entendue.

— Deux, s'il vous plaît.

Dépitée, je m'assois à mon tour.

— J'ai trop faim.

— Je sais.

— Monsieur, insiste Berthon, vous savez où on pourrait acheter un petit quelque chose à manger dans le coin ? Mon amie et moi, on meurt de faim !

— Vous venez de Paris ?

Je ne vois pas en quoi cette information est capitale.

— Oui.

— Il y a plein de Parisiens qui s'arrêtent ici pour manger. Mais on fait pas restaurant.

J'observe le patron à la dérobée. Il doit avoir une quarantaine d'années. Un ventre bedonnant, le regard enfoncé et une calvitie naissante, il n'a vraiment pas l'air sympathique. Ni futé.

— Il y a le marché aux Bardets.

Je me tourne vers la petite voix qui vient du fond de la salle. C'est un vieux monsieur aux cheveux blancs qui vient de parler. Ses acolytes le toisent d'un regard grave, presque soupçonneux. Comme si nous adresser la parole faisait de lui un paria. Berthon et moi nous rapprochons de lui, nos deux verres à la main.

— À table ou au comptoir, c'est pas le même tarif, hein ! nous rappelle le patron.

Berthon fait signe qu'il a compris, et nous nous asseyons d'autorité à la table de notre nouvel ami.

— Bonjour, monsieur, commence Berthon poliment.

Le vieillard s'esclaffe.

— Où est-ce que tu vois des messieurs ici, petit ? Il n'y a que des ivrognes !

À nouveau, les autres clients le regardent d'un air courroucé, mais il ne semble pas y prêter attention.

— C'est quoi le Bardet ?

L'homme rit à nouveau.

— *Les Bardets !* C'est le village d'à côté. Il faut tourner à droite au pont, puis continuer jusqu'au calvaire. Après tu tournes à gauche, tu longes le champ de la mère Fourcade, puis tu vas jusqu'au vieux puits. C'est toujours tout droit après.

Berthon et moi nous regardons avec des yeux ronds.

— Je vais noter ! dis-je en sortant le petit calepin qui ne quitte jamais mon sac.

Une fois les divers renseignements pris, nous terminons nos menthes à l'eau et nous remontons en voiture. Sur le pas de la porte, l'homme nous interpelle à nouveau :

— Si vous achetez du fromage à la Caillotine, dites-y que vous venez de ma part !

— On n'y manquera pas ! s'écrie Berthon en poussant la porte du rade.

Une fois dans la voiture, nous laissons enfin éclater nos rires.

— On va vraiment suivre son plan ?

— Évidemment qu'on va le suivre, me répond Berthon, t'as faim ou pas ?

— Je pourrais dévorer la Caillotine et tous ses fromages en une seule bouchée !

— Alors en route !

— Ça passera pas...

Le crissement aigu que produisent les branches d'arbre sur la carrosserie de la caravane me donne raison. Mais Berthon s'accroche à sa mauvaise foi.

— Mais si, tu vois, c'est passé !

Nous continuons notre trajet cahin-caha sur les chemins de terre que nous a indiqués le vieil homme du café. Cela fait presque vingt minutes que nous suivons ses indications. Même si elles s'avèrent exactes pour le moment, elles n'ont pas l'air de nous mener ailleurs que dans la campagne profonde.

— Et s'il l'avait fait exprès pour nous perdre ?

— N'importe quoi.

— Tu ne les as pas trouvés bizarres, toi, tous ces types ?

— Peut-être. Oui. Et alors ? Tu crois qu'ils vont nous tendre un guet-apens et sortir du fossé avec des fourches ?

— Va savoir !

Berthon me fait un clin d'œil.

— Je te protégerai, faible femme.

— Ah, ah ! très drôle !

Nous arrivons enfin en haut de la pente. Sur notre gauche se trouve le vieux puits et plus loin, tout au bout du chemin, on aperçoit les premières maisons d'un village. Je me mets aussitôt à crier :

— C'est là, regarde !

— Merci, je ne suis pas aveugle !

Le bourg est à peine un peu plus grand que celui que nous venons de dépasser, mais il semble nettement plus animé. Sur la place, plusieurs étals sont dressés, et touristes comme locaux déambulent tranquillement entre les commerçants. Berthon se gare juste avant le panneau de la ville, et nous partons, joyeux, à la recherche de notre repas de midi. Après avoir acheté du pain et deux énormes saucissons, nous nous arrêtons chez un maraîcher qui nous vend une grosse barquette d'abricots. Une fontaine sur la place du village nous permet de nous ravitailler en eau. Je suis aux anges.

— On essaie de se trouver un coin à l'ombre ? me propose Berthon.

Nous traversons à nouveau la petite place quand j'aperçois, en retrait, un petit stand de fromages de chèvre. Je donne un coup de coude à Berthon pour le lui faire remarquer.

— Tu crois que c'est la Caillotine ?

— Je ne sais pas, il n'y a rien marqué, dis-je.

— Viens, on va le lui demander !

Avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, je le vois s'approcher de la femme qui tient la caisse. Elle ne doit même pas avoir soixante ans, mais son teint tanné par le soleil et son grand chapeau de paille la font paraître hors du temps. J'hésite à le rejoindre, mais mon estomac crie famine depuis bien trop

longtemps pour que je l'ignore une minute de plus. Pendant qu'il discute avec la paysanne, je croque à belles dents dans le pain et le saucisson. Berthon me fait signe d'approcher. J'avale ma bouchée et replace à regret mon précieux dans son sachet.

— Tu les préfères frais ou un peu faits ?

Berthon me montre plusieurs piles de fromageons de toutes les couleurs. Cela va du blanc éclatant au bleu-gris, en passant par le jaune pâle ou l'ocre. C'est beau, mais pas très appétissant. J'hésite.

— Le blanc.

— Alors deux blancs et deux bleus, s'il vous plaît, madame.

La vendeuse s'exécute. Pendant que Berthon cherche de la monnaie, j'en profite pour croquer à nouveau dans mon saucisson.

— Tu aurais pu m'attendre.

Je regarde Berthon, les yeux emplis d'excuses. Je ne peux pas faire mieux : ma bouche est pleine.

— Alors comme ça, vous êtes des amis de Bernard ? nous demande la quinquagénaire avec un fort accent bourbonnais.

— C'est ça, affirme Berthon d'un air tout à fait naturel.

— Il va bien ?

— Pas trop mal, pas trop mal, répond Berthon en lui tendant la monnaie précieusement triée en fonction du prix de vente affiché. Elle décline gentiment.

— Non, laissez. C'est pour moi.

Berthon insiste mollement.

— Vous êtes sûre ? Je ne voudrais pas abuser.

— Ce vieux gribou ne m'envoie que de jeunes fauchés. Vous l'avez trouvé au café, pas vrai ?

Je baisse la tête, prise en faute, tandis que Berthon vire au rouge cerise.

— Oui.

— J'ai l'habitude. Lui et moi, on a fait la route nous aussi quand on avait votre âge. On sait ce que c'est. Faites attention à vous !

Ses recommandations terminées, elle se rassoit pesamment, sans plus nous regarder.

— Alors merci, madame. Au revoir !

— Oui, merci, au revoir.

— C'est ça, au revoir. Salut, les jeunes !

Ce sont les meilleurs fromages de chèvre que j'ai mangés de toute ma vie. Parce qu'ils sont bons, c'est indiscutable. Mais aussi parce qu'ils viennent de nous être offerts de bon cœur par une inconnue.

Notre repas terminé, Berthon et moi n'avons pas besoin de nous parler pour nous comprendre. Nous nous allongeons tête-bêche sur le banc de bois et fermons les yeux, rassasiés, pour une petite sieste bien méritée.

21. Rodolphe

Lorsque nous revenons au monde, le marché a disparu. Le village, inerte, semble avoir retrouvé son flegme habituel. À part une petite fille qui babille un peu plus loin dans un jardin, on n'entend plus le moindre bruit. Je secoue légèrement Berthon, qui se met à grogner.

— Berthon, réveille-toi, c'est l'heure.

Il ouvre péniblement un œil.

— Quelle heure ?

— Ben, c'est l'heure d'y aller, on avait dit qu'on essaierait d'être à Nice dans la soirée.

Berthon me regarde comme si j'avais perdu la raison.

— Nina, on est en vacances !

— Et alors ?

— Alors le principe même des vacances, c'est qu'il n'y a pas de moment pour y aller, pas de contraintes, pas d'horaires !

— Mais...

— C'est quand la dernière fois que tu es partie en vacances ?

Je cherche dans mes souvenirs d'adulte, fouille dans ceux de mon adolescence, puis finis par exhumer ceux de mon enfance.

— Je ne me souviens pas.

— Avec Loïc, vous n'êtes jamais allés nulle part ?

— Si, une fois, on est allés en week-end à Cabourg.

— C'est tout ?

Je hausse les épaules.

— Et François ?

— François détestait quitter Paris. Son boulot lui manquait.

Berthon me regarde en souriant.

— Tu veux dire que ce sont tes premières vacances ?

Je m'insurge.

— Bien sûr que non ! Je partais tous les étés quand j'étais petite, avec les colonies du 18^e !

— Jamais avec Jean ?

— Il ne pouvait pas fermer le salon.

Berthon me fixe avec étonnement. Je lis une sorte de tristesse dans son regard.

— C'était très bien la colo, tu sais !

— J'imagine !

Tout en disant cela, il mord dans notre reste de saucisson, puis me le tend en guise de goûter. J'hésite une seconde, puis je fais de même.

— Et toi ? Vous partiez souvent ?

Les souvenirs affluent et illuminent aussitôt son visage.

— Tous les quatre ans, à peu près.

— Avec Babina ?

— Toujours ! On allait en Espagne, chez mon grand-père. Trois jours de route, du camping sauvage, des nuits à la belle étoile...

Ses yeux se brouillent.

— C'étaient les meilleures années de ma vie.

— Tu n'en sais rien.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Il t'en reste encore pas mal à vivre avant de faire un choix définitif, non ?

Il secoue la tête.

— En tout cas, ce ne sont pas les quatre dernières qui monteront sur le podium !

Je tente de le reconforter.

— Tu as quand même vécu de beaux moments avec elle, vous étiez amoureux.

— Tu parles ! Je l'étais, oui, mais elle ?

Il secoue la tête brutalement, comme pour la chasser de ses pensées.

— On va boire une menthe à l'eau ?

Je me demande d'où vient cette obsession de Berthon pour la menthe à l'eau, mais je ne dis rien. Il m'entraîne à sa suite dans le bar-tabac qui nous fait face. L'accueil est similaire à celui que nous avons reçu quelques heures plus tôt dans le village voisin, à la différence qu'ici les clients sont plus nombreux.

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Deux menthes à l'eau.

J'arrête le serveur au vol. Je ne partage pas cette étrange addiction.

— Non, je vais prendre un café plutôt, merci.

Lorsque le serveur apporte notre commande, Berthon m'adresse une grimace surprise.

— Tu bois du café à cette heure-ci ?

— Je croyais qu'il n'y avait pas d'heure quand on était en vacances ? dis-je pour le taquiner.

Il s'en amuse.

— On en reparle ce soir, vers minuit, réplique-t-il en avalant une longue gorgée de sirop.

Je fais de même et jette, bien malgré moi, un rapide coup d'œil sur mon téléphone. Il est 17 h 30, il y a effectivement neuf chances sur dix pour que je ne dorme pas de la nuit. Je continue pourtant à siroter mon café. Berthon a raison, les vacances sont faites pour lâcher prise. Et c'est probablement la chose la plus folle que je ferai aujourd'hui.

— Vous êtes de passage ?

L'homme qui vient de nous apostropher est semblable à tous les autres. Il a entre cinquante et soixante ans et un accent traînant. Il s'adresse à nous d'un ton ennuyé, comme s'il se sentait obligé de nous faire la conversation mais qu'il n'en avait pas vraiment envie. Il porte un vieux jean élimé avec un T-shirt où est inscrit en grosses capitales d'imprimerie « *Hey, boys, look at me !* ». Je suppose qu'il ne parle pas anglais. Berthon se tourne vers lui nonchalamment et lui adresse un de ses sourires lumineux. Ceux qu'il réserve d'ordinaire aux meilleures clientes du salon, en vue de décrocher un généreux pourboire.

— Oui, on part vers le sud.

Le type boit une gorgée de bière.

— Comme tout le monde.

— Il y a beaucoup de passage ici ? s'enquiert Berthon.

— Les jours de marché. Mais le reste de la semaine, c'est plutôt calme. On vous a vus dormir, tout à l'heure, avec les collègues. Vous êtes un genre de SDF, c'est ça ?

Berthon s'insurge.

— Pas du tout, on part en vacances et on a eu envie de faire une petite sieste, c'est tout.

— Sur un banc ?

— Oui, pour digérer. Tenez, on est garés là-bas !

Par la fenêtre, Berthon montre à notre nouvel ami sa vieille voiture et la caravane. Aussitôt, les yeux de l'homme se mettent à pétiller.

— C'est une Eriba ? demande-t-il précipitamment.

— Oui, je crois.

— Quelle année ?

— Ah, je ne sais pas, mes parents l'ont achetée quelques années avant ma naissance, donc dans les années 1980, je crois.

— Une Familia ! Une Eriba Familia 1980, j'en mettrais ma main à couper !

— Si vous le dites !

— Ma femme et moi, on avait la même, juste après notre mariage. On a fait toute l'Italie avec. Et notre premier gamin aussi ! Ah, on y a travaillé.

Gênés, Berthon et moi regardons fixement nos pieds. J'ai terriblement envie de rire.

— Vous êtes pressés ?

Je sens que Berthon me regarde du coin de l'œil, amusé. Je réponds à sa place :

— Pas du tout !

— Ça vous ennuie de passer à la maison cinq minutes ? Ma femme serait tellement contente ! C'est presque la même couleur, en plus ! Bon, la mienne était bleue, mais avec la même bande blanche, là, sur le côté. Oh ! vraiment, j'en reviens pas...

Berthon semble trouver la situation cocasse. Pour ma part, je n'ai que très moyennement envie de me perdre dans le fin fond de l'Allier. Même s'il s'est détendu depuis le moment où il nous a abordés, ce type ne m'inspire pas totalement confiance. Après tout, qui nous dit que son histoire n'est pas un mensonge inventé de toutes pièces dans l'espoir de nous détrouser ? J'envoie à Berthon des regards lourds de sous-entendus. Les yeux plissés, il observe mon manège pendant que l'homme lui fait un résumé exhaustif de sa lune de miel jusque dans les détails les plus audacieux. Comme il met un certain temps à comprendre, je commence à mimer la peur et la méfiance. Une étoile s'allume enfin dans son regard.

— Je suis désolé, monsieur...

— Rodolphe !

— Moi, c'est Berthon ! Bref, je suis désolé, Rodolphe, mais on va devoir y aller...

La déception se lit sur le visage de notre nouvel ami.

— Assez rapidement, poursuit Berthon sur le ton de la confiance. Je crois que mon amie a une envie pressante ! Vous habitez loin ?

Pendant que Rodolphe, ravi, lui indique la direction à prendre et nous promet de nous retrouver au prochain carrefour, j'adresse une grimace dépitée à Berthon. Tandis que nous remontons dans la Peugeot, il me lance un regard inquiet.

— J'ai vu ton petit signe, hein. Tu ne t'es quand même pas fait pipi dessus ?

Je crois que le mime Marceau n'a pas de souci à se faire.

22. Marianne

— Elle est fantastique !

Rodolphe et Marianne tournent autour de Babina depuis une bonne heure et ne se lassent pas de la contempler. Lorsque nous sommes arrivés, Marianne était en train de bêcher son potager. Mais, en apercevant notre carrosse, elle s'est pratiquement jetée sous ses roues !

Attablés sur la terrasse, Berthon et moi faisons honneur à l'apéritif que nos hôtes viennent de nous servir. Leur maison est à quelques kilomètres du village, sur les hauteurs, dans une grande forêt de chênes. Totalement isolée de la route, elle est taillée dans d'immenses pierres grises. On dirait la demeure d'un conte de fées. De chez eux, on n'aperçoit que le clocher et une partie de la départementale. Comme on domine la vallée, le reste du paysage est essentiellement champêtre. Je crois que je n'ai jamais vu autant de vert de toute ma vie. L'endroit est calme, reposant. Et particulièrement propice à la consommation de rosé. Berthon a l'air de penser la même chose que moi, puisqu'il se ressert un verre.

— Santé !

— Santé !

Main dans la main, Marianne et Rodolphe reviennent s'asseoir à la table quelques minutes et nous accompagnent. Marianne est une frêle sexagénaire aux traits fins et délicats. Dans sa petite robe de coton rose, elle paraît

beaucoup plus jeune que son mari. Souriante et sympathique, contrairement à lui, elle m'a immédiatement inspiré confiance.

— Vous restez dîner avec nous ?

Je secoue la tête négativement.

— Non, merci, on doit être dans le Sud ce soir.

Rodolphe éclate de rire.

— Ce soir ?

— Oui, enfin, c'est ce qui était prévu...

— Avec ce que Berthon vient de se jeter derrière la cravate, ça m'étonnerait !

Je me tourne vers Berthon, qui baisse les yeux d'un air coupable.

— Allons, allons, intervient Marianne, il me reste de la pompe aux grattons d'hier, et je vais décongeler un peu de pain. Pas de chichis !

Tout en disant cela, elle se lève et part en trotinant vers la cuisine. Je proteste :

— Mais on ne veut pas vous déranger !

Marianne sourit.

— Nous déranger ? Tu penses vraiment qu'on avait un dîner de gala de prévu ce soir ?

Marianne nous a tutoyés dès notre arrivée. Son premier fils étant à peine moins âgé que nous, elle ne se voyait pas faire autrement. Cette ancienne institutrice à la retraite a l'art et la manière de mettre les gens à l'aise. Nous n'étions là que depuis quelques minutes que déjà j'avais envie de tout connaître d'elle et de lui raconter ce qu'elle voudrait savoir sur moi. Auprès d'elle, Rodolphe ne ressemblait plus à l'homme taciturne que nous avions croisé au café. Devenu volubile et attentionné, il rayonnait. Après quelques formules de politesse sur le temps et le climat, elle nous a rapidement parlé de leur mode de vie, simple et retiré du monde, qui leur convenait parfaitement. Après de longues années dans le nord de la France, dont ils étaient tous deux natifs, ils avaient choisi, juste avant la naissance de leurs

enfants, de s'installer en pleine nature, pour un retour aux sources et à la terre. Marianne nous a alors montré la photo de ses deux plus belles réussites, Florent et Linda, tous deux montés à Paris pour le travail et les études. Avec émotion, elle profite même d'un moment entre femmes pour me décrire leur arrivée tant attendue, puis leur départ si redouté. Démonstrative, Marianne pleure, rit et s'anime à chaque souvenir. Elle ressemble beaucoup à la mère que j'avais construite dans mes rêves. Lorsque je le lui dis à demi-mot, elle me prend spontanément dans ses bras pour un gros câlin. J'ai bien du mal à retenir mes larmes. Alors que je me demande encore comment décliner son invitation sans la vexer, elle prépare déjà les assiettes et les couverts, puis me les fourre entre les mains sans cérémonie.

— Tu mets la table ?

Je ne sais pas quoi répondre, alors je m'exécute.

Le repas est délicieux. Le pâté de pommes de terre fond sous la langue, et le rosé coule à flots. La conversation est animée : entre politique et écologie, nous donnons tous nos avis sur le monde et la vie, dans un même élan hédoniste et alcoolisé. Je me sens bien. Berthon a les joues rosies par le vin. Il parle haut et fort, avec une exaltation que je ne lui connais pas. Rodolphe a l'esprit rieur : il nous raconte des anecdotes cocasses ou grivoises, et nous rions tous de bon cœur à ses blagues. Marianne n'est pas en reste : lorsque nous évoquons le problème des pesticides et de la pollution, elle se lève, poing levé, telle une passionaria déchaînée. Lorsque le dessert arrive, un petit pincement me serre le cœur. Dans quelques heures, il nous faudra reprendre la route, et je n'en ai aucune envie.

Comme si elle lisait dans mes pensées, Marianne se tourne vers son mari.

— On ne va pas les laisser partir comme ça, hein ?

Rodolphe acquiesce bruyamment.

— Évidemment ! Ce soir, vous êtes nos invités !

Cette fois, ni Berthon ni moi ne prenons la peine de protester. Nous mangeons nos mousses au chocolat dans la bonne humeur et, après un énième

pousse-café, la fatigue nous rattrape. Marianne, prévenante, s'en aperçoit.

— Ils sont fatigués, les petits. Allez, on va au lit. Je vais vous préparer les chambres !

— Pas la peine !

Berthon vient de se redresser, mais son équilibre semble mis à mal par la gravité. Il fait non avec son index, comme si ce qu'il s'apprêtait à dire lui était déjà sorti de la tête.

— Non ? répète Marianne, indécise.

Berthon prend une longue inspiration, puis déclare d'une voix pâteuse en montrant Babina :

— On dort là !

Marianne sourit.

— Évidemment, c'est si romantique.

Rodolphe soupire et lui lance un regard sans équivoque. C'est comme si un éclair de désir traversait l'atmosphère. Je tousote.

— En fait, Berthon est un ami, précisé-je.

— Et pas un petit ami, ajoute celui-ci, pour que cela soit suffisamment clair.

Nos hôtes se lancent un regard entendu, mais ils ne répondent pas. Je commence à rassembler assiettes et couverts, mais Marianne m'arrête.

— Laisse, si vous voulez arriver sur la côte demain, tu ferais mieux d'aller te coucher tout de suite.

Rodolphe approuve :

— Les nuits sont courtes, ici. Gaston vous réveillera à 6 heures demain.

— Gaston ?

— C'est le coq, m'explique Marianne. Il est censé chanter au lever du jour. Mais, été comme hiver, il est réglé sur 6 heures. Et pas moyen d'enlever les piles !

Ils rient, complices.

Berthon et moi nous regardons. Je sais que nous avons la même idée.

— Vous avez deux chambres à nous prêter ?

— Deux ? Il y en a six dans la maison ! Mais je croyais que vous dormiez dans la caravane ?

Berthon se lance.

— On se disait qu'on pourrait peut-être vous laisser notre place ?

Les sourires qui illuminent leurs visages sont comme des pièces d'or. Nous sommes Mario et Luigi. Tandis que Marianne nous explique où nous allons dormir, je vois passer Rodolphe avec un tas de draps.

— C'est pour les changer !

Je ne veux rien savoir. Mais je crois bien qu'il n'y a pas que Gaston qui va chanter ce soir !

Quand nous émergeons enfin de notre longue nuit de sommeil, Gaston, Rodolphe et Marianne sont déjà levés depuis longtemps. La veille, Marianne nous a proposé plusieurs chambres aux grands lits doubles mais, à sa grande surprise, Berthon et moi avons choisi de partager celle destinée d'ordinaire à leurs petits-neveux. Située sous la charpente, elle est minuscule avec ses lits superposés en plein milieu et son bac de rangement pour les jouets en forme de canard. Mais, de nos lits, nous voyons le ciel. Hier, noir et constellé de milliers d'étoiles ; ce matin, bleu comme celui d'une carte postale.

Lorsque j'ouvre les yeux, Berthon ne dort déjà plus. Je le rejoins à son étage pour admirer la douceur du jour.

— Bien dormi ?

— Comme un loir. Et toi ?

— Pareil. Je ne sais même pas l'heure qu'il est.

— Moi non plus !

Un instant, je panique à l'idée que nous ayons trop dormi ou dérangé nos hôtes. Mais le visage placide de Berthon me rassure. Nous sommes en

vacances, il n'y a pas de retard possible. Lorsque nous nous extirpons enfin de nos couchettes, nous croisons Marianne dans l'escalier.

— Vous êtes debout ? Je vous sers des cafés ?

Sur la table de la terrasse nous attendent deux imposantes brioches et plusieurs pots de confiture. Pendant que nous dévorons nos tartines, Rodolphe et Marianne nous regardent avec amitié, comme si nous nous connaissions depuis toujours. De temps à autre, ils échangent un regard amoureux et plein de tendresse qui ne nous échappe pas. Je les trouve beaux.

— Alors, vous partez en vacances sur la Côte d'Azur ? nous demande Rodolphe. Vous connaissez un peu ?

— Pas vraiment, répond Berthon. Je n'y suis allé qu'une seule fois, il y a des années. Mon frère habite à Èze avec sa femme.

— Vous partez longtemps ?

Berthon sourit à belles dents.

— Pour toujours !

— Ce ne sont pas des vacances alors, mais un déménagement ! s'exclame Marianne.

— Moi, je rentre, dis-je timidement.

— Ah ? Un amoureux t'attend à Paris ? me glisse-t-elle avec un clin d'œil.

Ma gorge se serre.

— Non, je viens de me faire plaquer. Je devais me marier demain.

Un ange passe. Marianne se répand en excuses, et Rodolphe me ressert un café sans que je ne lui aie rien demandé. Berthon choisit de changer de sujet à sa façon.

— Moi, je suis sorti pendant quatre ans avec une femme mariée, et elle vient de tomber enceinte de son mari.

L'ange repasse, il est au bord du gouffre. J'essaie de détendre l'atmosphère.

— Je suis vraiment heureuse de vous avoir rencontrés, tous les deux. C'est merveilleux de voir des couples comme vous, qui s'aiment encore après autant d'années. On a l'impression que cela peut nous arriver aussi.

Marianne s'approche de moi et me serre contre son petit corps chétif. Elle est bien plus forte qu'elle n'en a l'air. Rodolphe, pudique, donne une tape amicale dans le dos de Berthon et m'envoie un sourire compréhensif. Nous quittons la maison en pierre avec des étoiles dans les yeux et dans le cœur. Certaines ne s'éteindront plus jamais.

23. Sage et raisonnable Nina

Le silence règne dans la voiture depuis que nous avons quitté Rodolphe et Marianne. Je devine que Berthon pense à Roseline. Je ne sais pas quoi lui dire. De mon côté, j'ai compris aux côtés de ce couple transi d'amour que je n'ai jamais connu ce qu'ils ressentent. En tout cas, pas de cette façon-là. Ce que j'ai perçu dans leur regard n'a jamais traversé le mien ni celui des deux hommes qui ont partagé ma vie. J'étais amoureuse de l'image que nous renvoyions aux autres : un couple idéal, presque marié, avec des enfants en travaux et des tonnes de projets. François comme Loïc ne m'ont jamais véritablement manqué. Je comprends que Berthon, le regard sombre, rumine ses sentiments bafoués. Il a connu cette passion dévorante. Elle le brûle encore. Je décide de briser la glace.

— On est bientôt sur la nationale ?

Berthon met quelques instants à me répondre, le temps de sortir de cet autre monde où il se perd parfois, celui où Roseline ne serait pas mariée, j'imagine.

— D'ici une petite demi-heure.

Nous circulons sur de minuscules chemins de terre et, à chaque virage, je crains que nous ne nous retrouvions nez à nez avec une voiture ou, pire, un camping-car ou une autre caravane. Nous aurions pu reprendre notre route au premier village où nous avons bifurqué, mais Rodolphe a tenu à nous indiquer des raccourcis locaux afin que nous ne perdions pas de temps. Je

doute un peu de ses compétences géographiques, mais Berthon semble se complaire dans la découverte de nouveaux itinéraires. La sonnerie de mon portable se met à résonner dans l'habitacle. Je me penche vers l'arrière pour attraper mon téléphone dans mon sac, renversant au passage le petit sachet plastique que Marianne a tenu à nous donner pour le repas. Berthon râle. Je décroche.

— Nina ?

La voix, stridente, me vrille le cerveau.

— Louise ? Ça va ?

— C'est à toi qu'il faut poser cette question. Tu es où ?

Je demande à Berthon, qui me fait signe qu'il n'en a aucune idée.

— Je ne sais pas trop. Dans l'Allier.

— Tu te fous de moi ?

— Pas du tout.

— Je suis devant chez toi, Nina, il n'y a plus rien !

Je mets quelques secondes à essayer de me souvenir où se trouve mon chez-moi. Chez Loïc, papa, Berthon ? Est-ce que j'ai vraiment un chez-moi, d'ailleurs ?

— C'est normal, on est partis avec Babina !

— On ? Avec qui es-tu ? Qui est Babina ?

Louise semble inquiète et surexcitée. Je m'aperçois que j'ai oublié de lui parler de notre départ. Après notre conversation animée, nous n'avons plus communiqué que par de brefs textos. Cela m'était complètement sorti de la tête. Je lui explique rapidement la situation et tente de la rassurer.

— En vacances ?

— Tout à fait.

— Avec Berthon ?

— Oui, c'est ça. Et c'est génial, tu sais ! Hier on a mangé du fromage bleu et on a dormi sur un banc. Cette nuit, on a laissé la caravane à Rodolphe

et à Marianne pour... enfin, tu vois, ça leur rappelait leur voyage de noces. Nous, on a pris les lits superposés, on voyait les étoiles !

Louise me coupe, elle s'énerve.

— Tu es sûre que tu vas bien ? Je ne comprends rien à ce que tu racontes !

À côté de moi, Berthon rit bruyamment.

— Nina, ça va, tu es sûre ?

Je ris à mon tour.

— Je vais très bien, Louise. Je ne me suis jamais sentie aussi bien !

Je sais que mon amie ne comprend pas ce qui est en train de m'arriver, mais je suis totalement incapable de le lui expliquer, pour la bonne raison que je ne le sais pas non plus. Et, avec Berthon qui rit à gorge déployée à mes côtés, ce n'est vraiment pas facile de se concentrer.

— On est en voiture, Louise, je peux t'appeler ce soir ?

— Mais tu vas où ? Tu reviens quand ?

— Ce soir sans faute, Louise, je t'expliquerai tout !

Une fois que j'ai raccroché, Berthon laisse libre cours à ses boutades.

— Tu crois qu'elle va appeler Interpol ?

— Arrête !

— La si sage et raisonnable Nina a enfin pété les plombs, appelez la police !

— C'est ce que tu penses de moi ?

— Oui. C'est ce que tu es, non ?

Je repense à ma vie savamment ordonnée. Loïc et le salon de coiffure la semaine. Louise et Sabine un week-end sur deux. Le repas chez papa chaque vendredi soir. Les regrets musicaux que l'on évoque à chaque repas de famille. Les enfants que l'on aura. Leurs prénoms, leurs cheveux, leurs yeux. Même leurs jeux, je les avais envisagés. Sage et raisonnable Nina.

— Ce que j'étais !

Berthon m'adresse un clin d'œil, que je lui rends. Dans mon élan, je coupe le son du lecteur CD et me mets à la recherche d'une radio portable.

— Qu'est-ce que tu fais ? proteste-t-il.

— J'insuffle un vent de liberté dans cette voiture.

— C'est-à-dire ?

— Plus de Radiohead. Plus de chansons tristes. Je veux du rock !

Je tombe enfin sur un titre de Led Zeppelin. Quand j'entonne *Whole Lotta Love* en chœur avec Robert Plant, Berthon approuve en mimant à son tour la batterie sur le volant. Lorsque nous rejoignons les routes principales, le trafic est dense. Un accident a eu lieu sur l'autoroute à la hauteur de Roanne, poussant une grande partie des automobilistes à se diriger vers des itinéraires secondaires. Berthon, concentré, me demande de baisser un peu la musique. Cela fait déjà deux heures qu'il est au volant, et je le sens tendu.

— Et si on s'arrêtait pour déjeuner ?

Il accueille ma proposition avec enthousiasme. Nous repérons un petit chemin de terre où nous nous engageons doucement. Derrière nous, Babina suit péniblement nos pérégrinations. Assis à l'ombre de la caravane, nous déballons les petits sachets que Marianne nous a préparés avant notre départ matinal. Pendant que Berthon mord avec appétit dans son sandwich au fromage, je roule une tranche de jambon cru entre mes doigts. Je l'observe à la dérobée. Malgré ce qu'il prétend, je sais qu'il n'a pas bien dormi. Ses yeux cernés trahissent ses pensées nocturnes. Et ils laissent deviner qu'elles n'avaient rien d'agréable.

Après le déjeuner, il prétexte la chaleur pour s'étendre une petite heure dans la caravane. Je préfère rester dehors avec un livre. Mais Berthon a raison, les températures, accablantes, me poussent à la sieste. Je suis sur le point de succomber au sommeil quand je sens un portable vibrer près de mon pied. Je le fais glisser avec l'orteil le long de ma jambe, puis le lève à hauteur de mon visage pour lire le nouveau message. Mais celui-ci ne m'est pas destiné, c'est le téléphone de Berthon que je tiens dans mes mains. Sur

l'écran s'affiche le prénom de Roseline. J'hésite une demi-seconde, mais ma curiosité est bien trop têtue pour rester insatisfaite.

Tu me manques. Ce bébé n'a rien à voir avec nous. Je t'aimerai toujours.

Je remarque au passage que ce n'est pas le premier qu'elle lui envoie aujourd'hui. Dans son historique, il y en a dix à vingt chaque jour, de teneur sensiblement identique à celui que je viens de lire. Je comprends mieux pourquoi Berthon a du mal à trouver le sommeil. J'ai fait la même opération quelques heures avant notre départ en vacances, je sais donc exactement sur quels boutons je dois appuyer. Je laisse glisser les doigts sur l'écran avec détermination, puis repose le téléphone là où je l'ai trouvé. Avant Loïc, je n'avais jamais tenté de bloquer un numéro de téléphone. Maintenant, je suis capable de le faire sur n'importe quel appareil.

Cette petite pause a été salutaire. Berthon se réveille deux heures plus tard, froissé mais détendu. Je l'accueille avec les restes du petit déjeuner que nous a également emballés Marianne. Tandis qu'il mâchonne son pain au chocolat, je m'empare de l'immense atlas routier que j'ai découvert dans le banc de la caravane.

— Alors, on est où ?

Berthon me montre un point sur la carte. Nous sommes entre du vert, un peu de marron clair et un liseré de bleu. J'ai beau faire semblant de m'intéresser, je n'ai jamais rien compris aux cartes et à la géographie.

— Et on va où ?

Berthon pose le doigt sur un nouveau point, tout en bas de la carte, à proximité d'une large étendue bleue. La mer. Ça, au moins, je vois ce que c'est.

— Tu penses qu'on arrivera quand ?

— Nina...

— Oui, je sais. Le voyage, c'est déjà les vacances. Mais donne-moi juste une idée, s'il te plaît...

Il hausse les épaules.

— Demain. Après-demain au plus tard.

Je suis rassurée. Je m'éclipse un instant pour assouvir un besoin primaire, quand mon téléphone se met lui aussi à vibrer.

— Nina ?

Cette fois, je reconnais immédiatement la voix.

Je m'éloigne à grandes enjambées, pour être sûre que Berthon n'espionne pas notre conversation comme il l'a fait la dernière fois.

— Julien ?

Il a un temps d'arrêt, comme si cela l'étonnait que je me souvienne de son prénom.

— Je ne vous dérange pas ?

— Non, pas du tout. J'étais...

Sur le point de faire pipi derrière un arbre. Après réflexion, je pense qu'il n'a pas vraiment envie de le savoir.

— Dans la forêt.

— Dans la forêt ?

— Oui, nous sommes sur la route des vacances !

— Encore ? Je veux dire, vous étiez déjà sur la route il y a deux jours ! Vous allez loin ?

— Dans le Sud. Mais nous prenons les routes secondaires. Le voyage, c'est déjà les vacances !

J'émetts un petit rire de gorge, comme pour l'inciter à en faire autant.

— Vous avez bien raison. Je n'ai pas eu cette chance. Je suis arrivé en avion tout à l'heure.

— Vous êtes à l'étranger ?

— Non, en France.

Il ne me précise pas où, et je n'ose pas le lui demander. Après tout, nous ne sommes pas amis. Je ne vois pas pour quelle raison il m'appelle. J'ai du mal à croire qu'il n'a qu'une seule veste dans sa garde-robe !

— Vous m'appeliez pour... ?

— Je pensais à vous.

Une goutte de sueur s'échappe de mon front.

— C'est gentil.

— Votre cheville va mieux ?

— Elle est totalement guérie.

— Vous pensez qu'elle vous permettrait de dîner avec moi la semaine prochaine ?

Ma respiration s'accélère. Mon cœur avec.

— Sans doute.

— Quand est-ce que cela vous arrangerait ? Lundi ?

Je me demande si nous serons rentrés lundi. Peut-être pas.

— Non, vendredi.

— Vendredi soir ? Je passe vous chercher vers 19 heures ?

— Avec plaisir. Ne prenez pas de veste !

— Pardon ?

— Vous en avez une... chez moi.

— Bien sûr, oui. À vendredi, alors ?

— À vendredi.

Je raccroche précipitamment et m'accroupis dans la bruyère. Je suis enfin soulagée. Dans tous les sens du terme.

24. Des orages

Cela fait déjà deux heures que nous avons repris la route, et Berthon ne desserre pas les dents. Je l'ai vu consulter son portable à plusieurs reprises et, même si je suis sûre d'avoir fait ce qu'il fallait, je me sens fautive de ne pas pouvoir lui en parler. Je sais, hélas, que ce n'est pas le genre de méthode qu'il approuvera, il n'est pas encore prêt. La route défile devant nous comme une longue bande de tissu argenté. Entre les platanes, elle s'envole puis redescend, telle une balle rebondissante, à travers les vignes et les champs de maïs. À la radio, AC/DC nous invite à emprunter une autoroute vers l'enfer. Il me semble qu'ici on est plutôt sur le chemin du paradis. Je le dis à Berthon, mais cela ne le déride pas. Il est en train de faire l'expérience du manque.

— On est où maintenant ?

— Dans la Drôme.

— C'est le Sud, ça, non ?

Berthon hausse les épaules.

— Ça dépend d'où on regarde !

— En tout cas, il fait beau !

— On crève de chaud, oui !

Il n'a pas tort. La chaleur, caniculaire, fait du petit habitacle de la Peugeot une véritable fournaise. Malgré les vitres baissées au maximum, l'air ambiant est moite, presque irrespirable.

— C'est quand même mieux que la pluie, dis-je, pour rester positive.

— Justement, celle-là non plus, elle ne va pas tarder.

— N’importe quoi, il fait un temps magnifique !

— Regarde à droite, sur la montagne.

Je suis la direction de son regard. De lourds nuages sombres s’avancent à l’horizon. D’ici une heure, ils auront probablement rattrapé le soleil.

— Tu crois qu’il va pleuvoir ?

— J’en suis sûr. C’est un orage d’été. J’espère seulement qu’il ne grêlera pas !

Cette fois, je ne trouve rien à répondre. Je cale la tête sur la fenêtre et regarde le paysage. Puisqu’il n’a pas envie de me faire la conversation, je n’insiste pas. J’en profite pour laisser mon esprit vagabonder jusqu’à Julien, ses yeux noisette et son ton autoritaire.

— Nina !

Je me réveille en sursautant. Berthon est en train de me secouer gentiment. Il fait presque nuit, et un bruit tonitruant m’envahit les tympans. J’ai dû dormir longtemps.

— Qu’est-ce qu’il y a ?

— L’orage vient de commencer. On ne peut plus rouler, on n’y voit rien. On va aller attendre dans la caravane.

J’écarque les yeux pour voir ce qui se passe. En réalité, je ne me suis assoupie qu’une petite demi-heure, mais les nuages ont recouvert le ciel d’une lourde chape de plomb. Autour de nous, la pluie s’écrase bruyamment sur le sol et la carrosserie, dans un crissement violent et continu. J’ai un peu peur de sortir.

— Il grêle ?

— Non, c’est seulement des gouttes.

Un immense éclair envahit le ciel, suivi quelques secondes plus tard par un brutal coup de tonnerre.

— Enfin, des grosses gouttes, ironise Berthon.

Il me tend sa veste en jean pour que je puisse me couvrir la tête, et nous traversons le petit espace qui nous sépare de Babina. Dehors, le vacarme est infernal. Des torrents de pluie se déversent entre mes pieds. Étourdie, je lève les yeux vers le ciel qui s'embrase à nouveau, mais Berthon me pousse fermement vers la porte qu'il ouvre d'un coup sec puis referme derrière moi. L'opération a pris moins d'une minute, mais je suis déjà trempée. Une fois à l'intérieur, je regarde l'eau couler le long des vitres. Je ne me sens pas plus en sécurité ici que là-bas, mais Berthon semble penser le contraire.

— Ici, on ne risque rien, affirme-t-il d'un ton péremptoire.

Je fais semblant de le croire.

— Tu penses que ça va durer longtemps ?

— D'après Météo France, toute la soirée et une partie de la nuit, dit-il en me montrant son téléphone du menton.

Je me lève pour explorer le contenu du placard. Il nous reste deux boîtes de maïs, un bout de pain rassis et deux paquets de BN. Nous pourrions survivre à la famine ce soir, mais nous n'aurons certainement pas de quoi tenir un siège. Je vois Berthon regarder brièvement ses messages et reposer son portable sur la table d'un air déçu. Je n'y tiens plus.

— Tu attends un appel ?

Berthon lève les yeux sur moi et me scrute avec attention.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Je sens que je rougis. J'essaie de me détourner pour qu'il ne le remarque pas.

— Pour rien, il me semble que tu regardes souvent, c'est tout.

Berthon grimace.

— Non, je n'attends plus rien de personne. Tu devrais t'en souvenir. Et toi ?

— Oh ! moi, à part la vendeuse qui me harcèle pour que j'aille récupérer ma robe de mariée...

— Tu ne l'as pas fait ?

— Non. Je ne vois pas vraiment ce que j'en ferais.

Berthon ricane.

— La porter pendant tes vacances ?

Je le fusille du regard : je ne trouve pas ça drôle.

— Pourquoi pas ? Tu l'as payée assez cher pour pouvoir la mettre quand tu veux, non ?

— Bien sûr, une robe à cinq mille euros pour vider le réservoir de la caravane, ça me paraît tout à fait indiqué !

Berthon siffle entre ses dents.

— Cinq mille euros ?

— Oui.

— C'est une sacrée somme !

— Comme j'envisageais de ne me marier qu'une seule fois sur l'éternité, c'était censé être amorti, à force...

— Comment tu as fait pour payer ?

— Un chèque en bois.

— Donc ce n'est pas Loïc qui essaie de t'appeler tous les jours vers 16 heures et à qui tu ne réponds jamais ?

— Pas vraiment.

Il rit.

— À nous deux, on fait quand même une belle paire de bras cassés !

— C'est clair !

Subitement, son visage retrouve toute sa gravité.

— Tu crois qu'on va survivre à tout ça ?

Je ne l'ai jamais vu aussi triste.

— On va y survivre et même plus. On oubliera.

— Et on recommencera ?

Je grimace.

— Un peu différemment, j'espère.

— Oui, c'est mieux !

En disant cela, Berthon m'attrape tendrement par l'épaule, et je le laisse faire. Sa proximité me trouble. Je penche doucement la tête sur son épaule et respire son odeur. Sans réfléchir, je me perds dans son cou et laisse mes lèvres effleurer sa peau, presque sans le faire exprès. Dehors, l'orage fait rage, et la pluie dévale à gros bouillons le long de la route. C'est terriblement romantique. Je sens une drôle d'étincelle se rallumer dans mon ventre. Berthon doit la sentir aussi, puisqu'il s'écarte précipitamment.

— Il ne reste pas de la bière ?

Troublée, je peine à lui répondre.

— Si. Non, je sais plus. Regarde ?

Souriant, il revient bientôt avec deux cannettes qui ne sont pas très fraîches, mais qui ont tout de même le mérite de se trouver là. Nous trinquons ensemble à nos amours passées, déçues ou à venir. C'est comme si rien ne s'était produit.

Lorsque je me réveille, le ciel est à nouveau bleu et le sol est déjà presque sec. Si les longues traînées de boue qui maculent la route n'attestaient pas des intempéries de la nuit, nous pourrions avoir rêvé. La chaleur est telle que le goudron ondule à l'horizon. Je me sens sale et collante, mais nous avons oublié de remplir le réservoir d'eau chez Rodolphe. Avec le minimum qu'il nous reste, il est hors de question d'envisager de faire une toilette.

Berthon est assis à la table pliante, en plein soleil. Il boit son café brûlant tout en pianotant sur son téléphone portable. Je m'approche de lui à pas de loup et pose les mains sur ses yeux. Il sursaute.

— Salut !

— Salut. Tu as passé une bonne nuit ?

— Pas trop mal.

Berthon tourne vers moi un visage goguenard.

— Plutôt bien, même, non ?

— Oui, ça va, pourquoi ?

— Tu as ronflé comme un sonneur !

— Moi ? Ça m'étonnerait, je ne ronfle jamais !

— Tu plaisantes ? On aurait dit une locomotive !

— Mais pas du tout, je n'ai absolument jamais ronflé de ma vie !

— Alors il faut croire que tu as commencé hier soir !

— Tu te moques de moi !

— Absolument pas ! Je viens de passer ma nuit à siffler dans le dos d'une mobylette ! Et crois-moi, tu devrais vérifier ton pot ; à mon avis, il est percé !

Berthon s'esclaffe. Je lui tourne le dos, un peu vexée. C'est la première fois qu'on m'accuse de faire le moindre bruit pendant mon sommeil. J'attrape la cafetière avec humeur. Dans mon élan, j'en renverse la moitié à côté de ma tasse.

— Tu es fâchée ? dit Berthon, amusé.

— Pas du tout.

— Un peu, non ?

— Non !

Mon cri fait s'envoler une colonie d'oiseaux qui se trouvaient dans l'arbre au-dessus de nous. Berthon n'insiste pas, mais je sens que ce n'est pas la dernière fois que je vais en entendre parler.

— On est bientôt arrivés ?

— C'est une obsession, Nina !

— Non, c'est pour savoir, c'est tout.

Berthon soupire, comme si je lui posais la question vingt fois par jour.

— On a encore quatre bonnes heures de route mais, plus on descend vers le sud, plus il y aura de la circulation, même sur les petites routes secondaires. J'ai envoyé un texto à mon frère tout à l'heure. Ils nous attendent pour le dîner.

— On va loger chez eux ?

— Ils habitent un ancien corps de ferme à Èze, c'est entre Nice et Monaco. On pourra poser Babina dans leur jardin, ça ne dérangera pas.

Je suis rassurée. L'idée de vivre chez des gens que je n'avais jamais rencontrés me stressait un peu.

— Tu verras, mon frère est très sympa, sa femme aussi. Par contre, je préfère te le dire tout de suite, leurs enfants sont de véritables démons !

— Ils ont quel âge ?

— Lola a six ans et Léon trois ans. Mais ce sont de vraies terreurs, je te le jure !

— Et lui ? C'est ton petit frère ou ton grand frère ?

Berthon me regarde avec étonnement.

— C'est mon frère jumeau, Nina.

Encore une information qui m'avait échappé. Je ne me sens pas très à l'aise de débarquer ainsi dans sa famille alors que je n'ai aucune raison d'y être invitée. Les enfants, surtout, me font un peu peur. Je n'en ai jamais eu dans mon entourage proche. Je ne sais pas trop comment réagir en leur présence. J'ai envie de parler de tout ça avec papa mais, à chaque fois que je l'appelle, il est sur répondeur. Il doit être loin des côtes, il m'avait prévenue que dans ces moments-là il pourrait être difficile à joindre. Je suis en train de penser à lui et à sa mystérieuse compagne, quand mes yeux se posent sur la montre de Berthon. Un frisson me parcourt brutalement.

— Nina, ça va ?

— J'ai froid.

Berthon s'approche de moi et attrape ma main. J'ai l'impression qu'elle est glacée et que les siennes sont brûlantes. Doucement, il me fait remonter dans la caravane et m'étend sur la banquette. Je ne réagis pas. Les températures ont dû chuter de plusieurs degrés, je grelotte. Tendrement, Berthon me passe une veste en jean sur les épaules et entreprend de me réchauffer. Je ne comprends pas ce qui se passe. Il y a quelques secondes à peine, j'étais en sueur. Mon esprit aussi a la chair de poule. J'essaie de fixer

mes pensées sur quelque chose, mais je n'y parviens pas. Ma réflexion semble bloquée dans une nébuleuse. Je lève la tête : le ciel est pourtant désespérément bleu. Berthon me parle doucement, mais je ne comprends rien à ce qu'il me raconte. Après une minute qui me paraît anormalement longue, je refais enfin surface. Les chiffres du bracelet-montre se mettent alors à clignoter frénétiquement devant mes yeux.

Dans trois heures, je devais me marier.

25. Rêve à vendre

Mon corps met un certain temps à se remettre du choc. Lorsque enfin je n'ai plus froid, ce sont ma tête et mon cœur qui me semblent glacés. Berthon, prévenant, continue à me parler de la vie qui continue, de mes talents, de mon avenir... Je n'entends qu'un mot sur deux. Mon disque dur interne s'est bloqué sur une longue robe blanche, brodée de perles et de sequins aux tons irisés. Je l'imagine rangée sur un cintre en bois, au milieu de toutes les autres tenues de cérémonie, depuis des mois. Chaque semaine, elle voit les autres robes se préparer à quitter l'atelier, puis partir, diaphanes, vers une journée de bonheur et de félicitations. Elle seule ne quitte jamais son cintre.

— Tu te rends compte ? Elle ne se mariera jamais...

Berthon semble soulagé que je reprenne enfin mes esprits, mais je lis encore de l'inquiétude dans ses yeux.

— De qui est-ce que tu me parles ?

— De ma robe...

— Ta robe ?

— La robe de mariée que j'ai choisie pour Loïc. Elle ne sortira jamais au grand jour. C'est une sorte de robe mort-née, en fait...

Berthon me regarde bizarrement.

— Tu n'as qu'à la vendre.

— La vendre ?

— Oui, sur eBay. Ça comblera une partie de ton découvert.

Je suis choquée. Je n'avais pas envisagé de la porter, mais encore moins de m'en débarrasser, surtout sur un site d'enchères en ligne. Je ne me sens pas encore prête à vendre mon rêve ni à savoir à combien il serait évalué. Soudain, Berthon me fixe. Il vient de comprendre.

— C'était aujourd'hui ?

— Oui.

— Merde, ça va ?

— Oui. Enfin, je crois.

— Alors ton père, c'est... ?

— Demain.

— Tu as eu des nouvelles ?

— Non, j'ai essayé plusieurs fois ce matin, mais je n'arrive pas à l'avoir.

— C'est parce qu'ils sont au large de l'Italie aujourd'hui.

— Comment tu le sais ?

— Je lui ai parlé avant-hier.

Je suis surprise. Il ne m'avait jamais dit qu'il était resté en contact avec lui. Berthon et papa ont toujours eu des relations privilégiées au salon mais, depuis notre départ, il ne m'a pas parlé de lui une seule fois. Tout à coup, une question me brûle les lèvres.

— Tu étais au courant ?

À sa façon de détourner le regard, j'ai déjà ma réponse.

— Depuis quand ?

Il ne me répond toujours pas. J'insiste.

— Quelques mois. Il m'en a parlé quand il a trouvé un acheteur pour le salon. Le reste a suivi.

— Et pour elle ?

Il se balance d'un pied sur l'autre, comme s'il cherchait la meilleure formule pour ne pas me blesser. Je mets fin à son supplice.

— Depuis quand ?

— Depuis le début.

Je n'avais jamais pensé à lui poser toutes ces questions, mais la réalité me saute aux yeux. Berthon a toujours été le meilleur ami de papa, son confident. S'il y a une personne capable de m'en dire plus sur la mystérieuse future Mme Suarez, c'est forcément lui.

— Tu la connais ?

Cette fois, il ne se dérobe pas.

— Je l'ai rencontrée, oui.

— Et alors ?

— Alors quoi ?

— Elle ressemble à quoi ? Elle est grande, petite, jolie, quelconque ? Plutôt sympa, baba cool, sophistiquée... Je ne sais pas, parle-moi d'elle !

Berthon hésite. J'implore.

— Elle va devenir ma belle-mère, ce n'est plus un secret. Tu me donneras juste un peu d'avance.

— Je ne l'ai pas revue depuis très longtemps, mais je me souviens d'une femme vraiment belle et plutôt décontractée.

— Tu la connaissais avant qu'ils soient ensemble ?

— Oui et non.

— C'est une cliente ?

À nouveau, je sens que Berthon cherche ses mots.

— Elle est déjà venue au salon, oui.

— Ça veut dire que je l'ai déjà vue, moi aussi ?

Berthon blêmit.

— Écoute, Nina, je ne pense pas que ton père...

— Papa n'est pas là !

— Oui, mais je crois sincèrement que c'est à lui de répondre à tout ça. Je suis désolé.

Berthon vient de reboucher la brèche dans laquelle je m'étais engouffrée. Je tente malgré tout une dernière question.

— Brune ou blonde ?

Il sourit.

— Rousse.

Après cela, il ne répond plus à aucune de mes interrogations. Malgré mon entêtement, je finis par capituler.

Dans la voiture, je pousse le son à fond et tente de me focaliser sur le visage de chacune de nos clientes. Le salon marche bien. En dehors des habitués, il m'est impossible de me souvenir de toutes celles qui n'ont été que de passage. La circulation est dense. Berthon ne tarde pas à me faire baisser la musique, comme si cela pouvait l'aider à se concentrer sur sa conduite. J'obtempère en maugréant, mais je comprends son inquiétude. Nous circulons côte à côte avec de nombreux poids lourds qui roulent à vive allure. Ils frôlent parfois la caravane de beaucoup trop près. Sans compter les touristes pressés, impatients de goûter enfin à l'eau de la piscine qu'ils ont réservée depuis des mois. Lorsque nous peinons à nous hisser en haut des côtes, certains automobilistes, pour gagner quelques minutes, n'hésitent pas à nous doubler dans des conditions extrêmes. Par deux fois déjà, nous avons bien failli atterrir dans le fossé.

Quand l'heure de notre première pause arrive enfin, je sens que Berthon est à bout de nerfs. Dans ma poche, mon téléphone se met à vibrer, et la photographie d'une plage de sable fin s'affiche sur mon écran.

À vendredi

Julien.

Je rosis de plaisir. En haut à droite, l'horloge de l'appareil affiche 10 h 45. Dans quinze minutes, j'aurais dû être à la mairie.

— Berthon ?

— On s'arrête pour déjeuner ?

— Avec plaisir.

Nous traversons la petite ville, et Berthon prend la direction du supermarché. Je l'arrête.

— On peut s'arrêter dans le centre-ville d'abord ?

— Pourquoi ?

— J'ai très envie d'une menthe à l'eau !

26. Augustin et Muriel

J'ai l'impression que la vie vient de faire un copié-collé sous mes yeux. Berthon et Augustin ont les mêmes traits, bien sûr, mais ils ont également les mêmes attitudes. C'est troublant. Rien de ce que fait Augustin ne m'est étranger. Jusqu'à leurs mimiques ou leurs postures, qui sont identiques. Mon étonnement doit se lire sur mon visage, puisque Augustin croit bon de préciser :

— Je suis beaucoup plus beau que lui, pas vrai ?

Je découvre alors qu'il y a une chose qui les différencie totalement : Augustin a adopté l'accent local.

Pendant que Muriel, son épouse, se présente en m'embrassant chaleureusement, je sens quelque chose se glisser entre nous. Elle se penche vers l'intrus.

— Et voici Léon !

Quelques secondes plus tard, une tornade nous rejoint et manque de me faire basculer en arrière.

— Et Lola !

J'embrasse brièvement les deux enfants, qui m'observent sans retenue. Berthon s'éloigne déjà avec son frère vers la maison, tandis que Muriel me propose de l'accompagner vers la piscine. Les enfants nous suivent comme des ombres. Lola, qui ne m'a pas quittée des yeux depuis mon arrivée, murmure de temps à autre des cachotteries à son frère, qui rit en me

regardant. Il ne fait aucun doute que je suis le sujet de leur bonne humeur. J'essaie gauchement de ne pas faire attention à eux, mais je me demande ce qu'ils peuvent bien raconter à mon sujet. J'ai même du mal à me concentrer sur ce que me dit Muriel. Heureusement, elle parle beaucoup, ça m'épargne de trop gros efforts. Je ne sais pas si elle fait ça pour me mettre à l'aise ou si c'est son tempérament habituel, mais son débit de paroles est fascinant. Elle parle très vite, très fort, et ses gestes s'envolent autour d'elle comme si elle chassait des nuées d'insectes à chaque phrase. Elle souhaite me faire visiter la maison, et je la suis avec plaisir.

La vieille ferme a été entièrement rénovée, mais le couple a fait le choix de conserver son authenticité. Si, à l'extérieur, la façade ne paie pas de mine, à l'intérieur, les lourdes poutres apparentes et la tomme rouge de la salle à manger me plongent dans un autre siècle. La longue table qui coupe le salon semble sortir tout droit d'un film des années 1930. La pièce, baignée de soleil, invite aux belles tablées et aux repas de famille. Dans la cuisine, les équipements modernes ont su trouver leur place dans un bric-à-brac de modernité et de meubles rustiques. C'est un mariage très réussi. À l'étage, les chambres non plus ne manquent pas de cachet. Nichées sous les toits, leurs larges Velux offrent une vue imprenable sur le ciel et la lumière. Meublées dans des coloris de blanc et de beige, elles me procurent immédiatement une sensation de douceur et de sérénité. Éblouie par la décoration, je n'ai pas vu Lola s'approcher de moi. Aussi, quand elle s'adresse à moi du haut de son mètre douze, sa petite voix aiguë me surprend.

— T'es l'amoureuse de tonton ?

En voilà une qui n'a pas sa langue dans sa poche. Je lui réponds avec la même franchise :

— Non.

— C'est toi la dame qui vit avec lui ?

— Oui.

— Donc tu es son amoureuse !

— Non, Berthon et moi sommes de très vieux amis, c'est tout.

Le sourire qui se dessine sur le visage de Muriel semble contredire ce que je viens d'affirmer. Je la prends à partie.

— C'est vrai ! Il n'y a rien entre nous !

Muriel secoue la tête.

— Ça ne me regarde pas !

— Non, mais je ne veux pas qu'il y ait d'ambiguïté, vraiment, Berthon et moi nous ne sommes...

— Que des amis !

Berthon, derrière moi, vient de finir ma phrase. Il m'attrape par l'épaule avec affection. Je devine que ce geste ne va pas vraiment appuyer notre crédibilité.

— C'est pas grave d'avoir une amoureuse, tonton, faut pas avoir honte !

Léon, derrière sa sœur, se met à ricaner. Je sens que ses parents ne sont pas loin d'en faire autant. Berthon s'écarte de moi et emporte Lola dans ses bras en lui faisant des chatouilles. Cela désamorce complètement la situation. Léon se jette alors sur son oncle qui s'écrase en aboyant sur les coussins, tandis qu'Augustin les rejoint en riant. Tout en faisant semblant de les réprimander, Muriel est déjà redescendue pour nous offrir à boire. Dans le magma humain qui se débat à mes pieds, je ne vois que des yeux rieurs et des bouches ravies. Finalement, on va être bien ici.

Nous nous atablons près de la piscine. Le ciel est bleu comme dans un dessin d'enfant. On entend les cigales. Pendant que Lola et Léon se baignent sous la surveillance d'Augustin, Muriel, Berthon et moi sirotions un verre de limonade.

— C'est vrai ce que tu as dit à Aug au téléphone ?

— Quoi donc ?

— Tu vas t'installer dans le coin ?

— Je ne sais pas où encore. Mais au soleil, oui.

— Tu penses survivre loin de Paris et de la pollution ?

— Je crois que oui.

— Toi aussi ?

Je mets un certain temps à comprendre que c'est à moi que Muriel vient de poser cette question. Berthon me lance un regard en coin. Pour moi, c'est absolument inenvisageable. La Seine-et-Marne, c'était mon maximum.

— Non, je rentre dans une semaine.

— Donc c'est vrai, ce que tu as dit à Lola ?

— Oui, on est juste des amis.

Muriel semble déçue. Les enfants viennent de sortir de l'eau et sont repartis jouer dans leur cabane. Augustin nous rejoint, dégoulinant.

— On est entre adultes, tu peux parler librement !

Berthon, sans se départir de son calme, le martèle une nouvelle fois. Nous ne sommes pas un couple. Je trouve leur insistance un peu déplacée, mais Berthon ne s'en formalise pas. Apparemment, il a l'habitude. Muriel devine pourtant mon embarras et change de sujet.

— Tu vas chercher du boulot ?

— En quelque sorte. En fait, j'ai envie d'ouvrir mon propre salon.

Augustin siffle entre ses dents, et je sursaute. Même leurs tics sont identiques !

— Tu veux être le patron ?

— Exactement !

— C'est qui le patron ?

— C'est moi ! hurlent-ils en chœur.

Les deux frères se mettent à rire. Ils ne se sont pas vus depuis des années, mais leur complicité semble inébranlable. Quelques instants plus tard, ils se dirigent d'un même pas vers la piscine pour une compétition de natation effrénée. Berthon est en caleçon, mais cela ne semble poser de problème à personne. Muriel approche sa chaise de la mienne.

— Ils sont toujours comme ça quand ils sont ensemble, soupire-t-elle. De vrais gosses !

Elle prend le visage de l'adulte responsable, mais je sens qu'elle s'amuse autant que moi à les regarder s'éclabousser en riant. Au bout d'une minute, elle n'y tient plus.

— On y va ?

— Je n'ai pas de maillot...

— Moi non plus !

Tout en disant cela, elle se déleste de sa petite robe d'été et se dirige, seins nus et en culotte, vers la piscine. Dans un même élan, je jette mon short et mon T-shirt sur le tas de vêtements qui jonchent le sol. J'hésite un peu mais, tout de même, je garde mon soutien-gorge.

La soirée est passée à toute vitesse. Les enfants, épuisés par leur oncle, viennent de se coucher sans résistance. Nous buvons ensemble un dernier verre sur la terrasse avant d'en faire autant. Berthon a les yeux cernés, une bonne nuit de repos lui fera le plus grand bien.

— Les gosses seront contents si tu viens vivre par ici, commence Augustin.

— Je sais, murmure Berthon, les yeux dans le vague.

— Mais tu sais ce qui leur ferait vraiment plaisir ? enchaîne Muriel.

Berthon se crispe imperceptiblement.

— Je sais.

Ma curiosité, inassouvie, se réveille.

— Quoi donc ?

Muriel et Augustin s'adressent une œillade appuyée avant de me répondre, en chœur :

— Des petits cousins !

J'écarquille les yeux. Leur comportement intrusif semble être sans limites. Berthon, lui, ne desserre pas les mâchoires. Muriel comprend que quelque chose ne va pas. Elle l'interroge :

— On a dit une bêtise ?

Je vois Berthon se recroqueviller sur sa chaise. Je sens qu'il lutte de toutes ses forces pour ne pas flancher, mais je peux goûter sa douleur rien qu'en le regardant. Cette fois, je ne parviens pas à rester sur la réserve.

— Dans la situation actuelle, lui parler de bébés, c'est...

Berthon me fait un signe que je n'interprète pas. Je continue sur ma lancée.

— Carrément débile ! Il a quand même passé quatre ans avec cette Roseline. Il a beau jouer le type cynique qui n'en parle pas, savoir qu'elle est finalement enceinte de Matu, ça doit être...

Je vois Berthon s'effondrer encore un peu plus vers la table. Je sens que quelque chose ne va pas. Hélas, ma bouche a tendance à être plus rapide que ma réflexion. Je termine ma phrase.

— Dévastant !

Autour de moi, tous se sont tus et m'observent avec hébétude. Pour ce qui est de Berthon, c'est la consternation qui domine. Après un long silence, Augustin s'adresse à lui d'une voix incertaine.

— Qui est Roseline ?

Je comprends tout à coup que je viens d'être bien plus intrusive que quiconque autour de cette table. Tout en m'excusant platement, je me replie vers Babina où je m'effondre en pleurant. Je suis la pire des amies.

27. Seule

Berthon s'est couché plusieurs heures après moi. J'avais décidé de l'attendre pour lui présenter mes excuses, mais je me suis assoupie. Lorsque la porte s'ouvre enfin, baignant mon visage dans la lumière des lampes de jardin, je me réveille en sursaut.

— Désolé !

Je me redresse.

— Non, c'est moi. Je pensais qu'ils savaient.

J'avais prévu tout un long discours et de laborieuses explications. Mais finalement, il n'y a rien d'autre qui sort.

— Ce n'est pas grave, Nina. Ça nous a permis de discuter un peu.

Je l'observe dans la pénombre. Je vois qu'il a pleuré.

— Je croyais qu'ils étaient au courant, vous semblez si proches...

— Roseline ne souhaitait pas que cela s'ébruite. Tu devines pourquoi ?

Il a un sourire amer. Je m'excuse une nouvelle fois, mais il fait comme s'il ne m'avait pas entendue.

— Muriel a envie d'aller faire un tour à la mer demain, ça te dit ?

— Le matin ou l'après-midi ?

— Après le goûter. Le soleil est trop chaud en journée pour les petits.

— Je vais voir.

Berthon semble surpris.

— Tu n'aimes pas la plage ?

— Si, j’adore ! Mais demain, j’aimerais bien aller faire quelques courses à Nice. Je n’ai plus rien à me mettre.

— Ah... Si tu veux, on peut te déposer dans le centre, et tu nous rejoindras quand tu auras fini ?

— Ce serait super !

— OK, alors à demain !

Je vois Berthon ouvrir la porte et se glisser à l’extérieur. Je le rappelle.

— Tu ne dors pas là ?

— Non. L’intrépide Lola vient de faire un cauchemar. Elle aimerait bien que son tonton soit près d’elle, me dit-il avec un clin d’œil.

J’acquiesce et le regarde s’éloigner, son oreiller dans les bras. Il ferait un merveilleux papa.

— Toutes mes félicitations !

— Merci ! Je n’en reviens pas encore, tu sais, ma Nine !

— Envoie-moi des photos !

— Oui, on s’en occupe !

Le « on » me surprend. Il va pourtant bien falloir que je m’y fasse.

— Alors tu es désormais un homme sérieux ?

Il rit.

— Sérieux, marié, comblé... tu n’imagines pas à quel point je suis heureux, ma Nine !

Je n’ai aucune envie de l’imaginer.

— Alors profite-en.

Je n’ose pas ajouter que les instants fugaces de bonheur sont volatiles, mais mon cœur y pense.

— Tu vas bien, ma chérie ?

— Ça va.

— Berthon m’a dit que vous étiez en vacances chez son frère ?

— Oui, on prend le soleil.

— Tu restes longtemps ?

Je songe à mon rendez-vous de vendredi.

— Une petite semaine, pas plus.

— Mais, en rentrant, tu sais où aller ?

Je n'avais pas encore réfléchi à ça.

— Pas encore.

— J'aimerais qu'on en discute sérieusement.

Autour de lui, j'entends des rires étouffés et le bruit de coupes de champagne qui s'entrechoquent.

— Pas maintenant, papa.

— Non, évidemment, pas maintenant, mais Nini et moi...

Je sursaute à l'évocation de l'autre et du surnom, si proche du mien, qu'il lui a déjà donné.

— Pas maintenant, papa.

— Je sais. Mais il faut vraiment qu'on parle. J'ai beaucoup de choses à te dire.

Il se reprend.

— Enfin, on a beaucoup de choses à te dire et à t'expliquer. Je ne sais pas comment tu vas le prendre, mais...

— Papa, depuis que tu es parti, j'ai appris à envisager les choses différemment.

— Ah ?

— Berthon m'y aide beaucoup.

— Berthon et toi... ?

— Non, papa. Il n'y a pas de Berthon et moi. Mais il m'a appris... à respirer.

Papa n'a pas l'air de comprendre. Je pourrais lui expliquer que jusqu'à présent j'étais en apnée, prisonnière des eaux trop calmes qui me retenaient. Lui faire comprendre que Berthon m'a permis de remonter à la surface et de

me brûler au soleil. Bref, de vivre. Mais je n'ai pas les mots pour le faire. Mon père doit célébrer son mariage et cette fois, le plus sincèrement du monde, je lui souhaite le meilleur.

Lorsque je mets fin à l'appel, j'entends quelque chose qui bouge derrière moi. Mon sang ne fait qu'un tour. La villa d'Augustin est isolée, en contrebas de la route. Pour pouvoir appeler papa tranquillement, je suis descendue dans le terrain qui jouxte leur potager. De là, je ne distingue même plus l'habitation. Ils nous ont raconté hier soir qu'une nuit ils avaient déjà croisé une laie et ses marcassins. Mon front se couvre d'une sueur glacée. J'hésite entre fuir et ne pas bouger. Mon cœur et ma tête m'envoient des informations contradictoires. Je me vois déjà en train de courir à toutes jambes au milieu de nulle part, une famille de cochons sauvages à mes trousses, quand un rire étouffé me parvient.

— Léon ?

Le petit garçon sort du fourré, penaud, immédiatement suivi par sa grande sœur qui me jette un regard plein de défi.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Lola hausse les épaules.

— On se promène, c'est notre jardin !

Je ne plais pas à Lola, et elle ne fait aucun effort pour me faire croire le contraire. Son arrogance m'exaspère.

— Et on ne vous a jamais dit de ne pas écouter les conversations des autres ?

Léon baisse encore un peu plus la tête. C'est exactement ce que je pensais, ce sont bien deux petits espions en herbe que je viens de découvrir. Lola, elle, ne cligne même pas des yeux.

— Si tu veux pas qu'on t'écoute, t'as qu'à parler moins fort, me lance-t-elle d'un ton frondeur.

Je ne sais pas comment réagir. Cette fois, je choisis la fuite.

— On va remonter, vos parents vont s'inquiéter.

Lola fait un petit bruit de gorge signifiant que je dis n'importe quoi, mais je ne relève pas. Son petit frère vient de mettre spontanément la main dans la mienne, un sourire d'excuse au bord des lèvres. Je le lui rends. Avec ses boucles brunes et ses yeux rieurs, Léon ressemble à un Berthon miniature.

Augustin vient de me déposer à proximité de l'avenue Jean-Médecin. C'est une des plus grandes artères de la ville. D'après Muriel, ici, je n'aurai aucun mal à trouver tout ce dont j'ai besoin, et même plus. Quand j'ai évoqué mes envies de shopping, j'ai senti qu'elle était tentée de m'accompagner. J'ai dû lui faire comprendre, à demi-mot, qu'après notre périple en duo j'avais besoin d'un peu de solitude. Compréhensive, elle n'a pas insisté.

La rue est bordée de boutiques toutes plus attractives les unes que les autres. J'avoue avoir du mal à ne pas en visiter une ou deux sur mon parcours. Même si ma banquière continue à me laisser des messages affolés sur mon répondeur, depuis le début de nos vacances, je ne me prive de rien. J'ai retiré une grosse somme en liquide juste avant notre départ et je puise allègrement dans mes réserves. Je suis presque certaine que, depuis, ma carte bancaire a été annulée.

Je descends la rue sur toute sa longueur, à la recherche d'un arrêt de bus qui pourrait me conduire à ma véritable destination. Les yeux rivés sur mon téléphone, je slalome dangereusement entre les passants pressés. L'un d'entre eux me tance même vertement. C'est au moment où je me confonds en excuses que je l'aperçois. Je me demande un instant si je ne suis pas en train de rêver, mais non, c'est bien lui. Un peu plus loin sur ma droite, dans une voiture de location stationnée au feu rouge. Un sourire incrédule se dessine sur mes lèvres, et je hâte le pas dans sa direction. Mais le plaisir de revoir son visage s'éteint presque immédiatement quand je m'approche de la chaussée. Le feu tricolore me cachait sa passagère. Tout près de Julien, une jeune femme blonde a les yeux rivés sur sa lecture. Elle étale ses jambes dorées sur le tableau de bord, tout en feuilletant négligemment un prospectus. À

l'arrière, le petit garçon blond que j'ai déjà aperçu en photo joue à un jeu vidéo. Ils sont en vacances. En famille. Je change aussitôt de direction, tout en enfonçant sur mes yeux le borsalino que Muriel m'a prêté. Après quelques minutes de marche, j'aperçois enfin un arrêt de bus. Ma déception est telle que je n'ai même pas envie de pleurer. Seulement de crier, mordre et hurler à mes voisins d'autobus que tout le monde ment à tout le monde et que l'humanité n'est qu'une vaste supercherie. Heureusement, je me tais.

Lorsque j'arrive enfin à destination, j'ai le cœur en miettes, le cerveau en ébullition et une furieuse envie de tout casser. Bref, je suis parfaitement échauffée pour l'exercice.

28. Jalousie

Le taxi me dépose juste devant la maison. Quand il m'annonce la somme exorbitante que je lui dois, je suis au bord de l'apoplexie. Mon enveloppe, déjà bien entamée, fond comme neige au soleil. Le chauffeur recompte, suspicieux, puis me regarde fixement comme s'il attendait quelque chose. Il peut toujours attendre ! Sa voiture sent le tabac froid et la naphthaline, et le montant dont il vient de m'alléger doit être celui d'une course entre Paris et Los Angeles. J'ai à peine le temps de descendre de voiture que déjà il démarre en trombe. Toute la famille est attablée sur la terrasse, en train de terminer le repas. Je les rejoins sur la pointe des pieds, prise en faute comme une adolescente en retard.

— Salut, dis-je doucement.

Je remarque que Berthon m'observe avec insistance. Augustin, seul, me répond de manière naturelle, pendant que Muriel me demande si j'ai déjà mangé. Je suis très mal à l'aise.

— Non, mais je n'ai pas faim, ne te dérange pas...

— Si ça me dérangeait, je n'aurais pas proposé ! lance-t-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Augustin se lève à son tour ; il en profite pour desservir les assiettes vides. Je m'assois timidement en bout de table, près de Berthon. Il ne m'a toujours pas dit un mot. Je commence :

— Tu as bien eu mon SMS ?

— Oui, je l’ai eu.

Il se sert un nouveau verre de vin blanc et ne me regarde pas. On dirait mon père quand j’avais seize ans et que je découchais sans le prévenir pour aller dormir chez François.

— Je suis désolée pour la plage.

Berthon fait un signe de la main sans équivoque.

— Oh ! tu fais ce que tu veux, ça ne me regarde pas.

Un silence vient cueillir ce mensonge.

— C’était bien ?

De quoi me parle-t-il ? Du shopping ?

— Pas mal.

Il me regarde avec un air déçu.

— Cool. Il roule vite ton copain, non ?

— Ah, non, ça, c’était un taxi, dis-je avec empressement.

— Et tu as oublié tes sacs à l’intérieur ?

Je me mords les lèvres. Après l’après-midi trépidant que j’ai passé, j’ai totalement oublié d’acheter quoi que ce soit. Évidemment, Berthon l’a immédiatement remarqué.

— Je n’ai rien trouvé d’intéressant.

— C’est ça.

Berthon me lance un regard plein de mépris. Muriel, qui vient de déposer une assiette de tapas devant moi, nous observe avec curiosité. J’essaie de faire bonne figure et croque dans un morceau de melon au jambon. Berthon, pâle, ne décolère pas. Augustin tente de reprendre la conversation là où ils l’avaient laissée, mais son frère ne répond que par monosyllabes. Ses yeux, rivés sur moi, crachent des éclairs. Muriel tente de me soustraire à sa vindicte en s’asseyant entre nous.

— On est allés à la plage de la Petite Afrique. Tu n’as rien raté, tu sais, on y retournera sans doute demain, aujourd’hui c’était le vent du nord, le drapeau était rouge, on ne pouvait pas se baigner.

Je lui adresse un sourire reconnaissant.

— Les tapas sont délicieuses.

— Merci, mais je n’y suis pour rien. Je les achète chez un ami traiteur, tout près du garage d’Augustin.

— Il a beaucoup de talent !

Muriel se penche vers moi avec un air de conspiratrice et me glisse à l’oreille :

— Et il n’a pas que du talent, il a aussi un sacré corps d’athlète. On ira ensemble, si tu veux !

Je pouffe, mais Berthon, qui a également entendu, se crispe encore un peu plus.

— Nina n’a pas besoin de toi pour ça. Elle se débrouille très bien toute seule, apparemment !

Cette fois, je n’y tiens plus. Je me dresse face à lui et hausse la voix.

— Enfin, Berthon, si tu as quelque chose à me reprocher, dis-le-moi carrément, qu’on gagne du temps !

Berthon me dévisage avec stupeur. Puis, subitement, il se radoucit.

— Qu’est-ce que tu vas chercher ? murmure-t-il, presque gêné.

— Je ne sais pas, depuis que je suis arrivée, c’est un véritable interrogatoire !

— Pas du tout.

Augustin et Muriel se lancent des appels à l’aide au-dessus de nos têtes, mais je ne parviens plus à me contrôler.

— Je suis désolée de ne pas vous avoir accompagnés à la plage et de ne pas avoir pu manger avec vous. Mais, Berthon, je t’ai prévenu, je me suis excusée, qu’est-ce que je peux faire de plus ?

Dans mon angle de vision, j’aperçois nos hôtes qui battent en retraite. Berthon se lève à son tour. Son emportement semble avoir laissé place à de la lassitude et peut-être même à de la honte.

— Je sais, n’en parlons plus.

Moi, je ne me calme pas.

— C'est trop facile !

Berthon se passe la main dans les cheveux. Je le connais assez bien désormais pour savoir que c'est ce qu'il fait quand il se sent perdu. Il commence d'un ton professoral :

— J'ai promis à Jean de veiller sur toi. Je ne suis pas censé te laisser traîner avec n'importe qui ou faire... n'importe quoi.

Je ricane.

— J'ai trente ans, Berthon ! Tu vas faire quoi, me priver de dessert si je découche ?

Au lieu de se démonter, Berthon me fixe avec plus d'intensité encore.

— Tu as l'intention de découcher ?

Je secoue la tête.

— Non. Mais ça pourrait arriver. On n'est pas ensemble !

Son embarras fait peine à voir.

— Je sais.

Nous nous observons quelques minutes en chiens de faïence. Je ne comprends pas ce qui vient de se passer. Ça ressemble à une crise de jalousie, sans toutefois en être une. Je n'arrive pas à cerner ce qui lui passe par la tête. Comme souvent, sa réponse précède ma question.

— Je suis jaloux.

Je frissonne. Je n'ai pas l'habitude de me sentir convoitée à ce point. François m'a toujours considérée comme acquise. À raison. Quant à Loïc, il était bien trop occupé à danser la gigue avec sa Sophie pour se demander si moi je pouvais encore plaire à quelqu'un. C'est idiot, mais je suis flattée. Hélas, Berthon développe.

— Je suis jaloux de la façon dont tu gères ta rupture. Tu as balayé Loïc d'un revers de la main, sans regarder en arrière. Moi, je n'y arrive pas. Roseline me manque atrocement. Jusqu'à hier, elle m'écrivait chaque jour. Je

ne lui répondais pas, mais ces messages quotidiens me rassuraient. Ils voulaient dire que je comptais. Elle ne prend même plus la peine de le faire...

Les yeux de Berthon s'emplissent de larmes rageuses. Je décide de lui avouer la vérité.

— Je ne gère rien du tout. Je fais des cauchemars, je pense à ma robe, à nos enfants, à eux deux, ensemble, en train de vivre la vie dont j'avais rêvé pour nous. Mais j'ai choisi de ne pas m'apitoyer sur mon sort et d'aller de l'avant. J'ai bloqué son numéro et si tu veux tout savoir... j'ai aussi bloqué celui de Roseline.

Berthon sursaute.

— Tu as fait quoi ?

— Je pensais que ce serait mieux.

Berthon se rapproche de moi jusqu'à ce que nos nez se frôlent. En me regardant dans les yeux, il m'assène cette phrase comme un couperet :

— Ne te mêle plus jamais de mes affaires !

Puis il fait volte-face et entre dans la maison sans se retourner. Le cœur lourd, je pars me coucher dans Babina. Ce soir, ses couleurs orangées me réchauffent le cœur.

29. Le plaisir est inconstance

Je m'étire en soupirant. Cela fait des semaines que je ne me suis pas levée aussi tôt. Mes cervicales douloureuses et mes épaules nouées ne manquent pas de me le rappeler. J'avais réglé le réveil sur 6 heures, comme les jours où je travaillais au salon, mais j'appuie mollement sur le bouton « Rappel » pour grappiller encore vingt minutes. Mes yeux endormis s'ouvrent doucement. J'observe une dernière fois le petit monde qui m'entoure avant de me lever.

Mes valises ne sont pas longues à préparer. J'avais seulement emporté deux robes, trois shorts et quelques T-shirts, qui tiennent dans un vieux sac Auchan. Le reste est dans la cave de Louise, il faudra que j'aille la débarrasser en rentrant. Les banquettes à fleurs et la table en formica vont me manquer.

J'enfile une petite robe blanche et mes sandalettes, avant de vérifier que je n'ai rien oublié. Je prendrai un café sur le port, je ne veux pas prendre le risque de réveiller qui que ce soit. En apercevant le bloc-notes sur la table, j'hésite à lui laisser un mot. Mais à quoi bon ? Tout ce que j'ai à lui dire ne tiendrait pas sur un simple post-it. Et, pour le moment, je devine qu'il n'a aucune envie de m'écouter.

Je sors de la caravane à pas feutrés, puis je m'engouffre dans le petit chemin qui longe la maison. Tout est silencieux, gorgé de lumière et de sérénité. Le soleil vient à peine de se lever. La plaine, paisible, m'offre un camaïeu de couleurs pastel. Le jaune pâle des herbes séchées se marie avec le

violet un peu passé des rares lavanderaies encore en fleurs. Médusée, je m'arrête quelques minutes pour les observer. Je ne pensais pas contempler un jour si beau spectacle. Une fois que j'aurai passé le portail, je m'engagerai sur la départementale qui me mènera à Nice. J'ai décidé de faire du stop. Je ne sais pas combien de temps je vais devoir marcher pour trouver une voiture, mais ça m'est bien égal. Avec ce ciel pour compagnon, je sais que je peux aller loin.

— Où tu vas ?

En entendant sa voix, je me fige. Mon index vient instinctivement se poser devant mes lèvres. Lola me regarde comme si j'étais idiot. Elle reprend, un peu plus fort encore :

— Tu vas où, là ?

J'essaie de trouver une excuse valable.

— Me promener.

— Si tôt ?

— Oui, je vais faire... du footing !

Léon sort à son tour de la petite cabane qu'ils se sont confectionnée tous les deux dans la haie de lauriers.

— Avec un cabas ? me demande-t-il innocemment.

Lola ressemble à un commissaire de police sur le point d'interroger un suspect. Et moi, je suis en garde à vue, sans avocat. C'est alors que Muriel apparaît à son tour.

— Nina ? Tu es bien matinale !

— Vous aussi, balbutié-je.

— Oh ! ces deux-là se lèvent aux aurores depuis toujours. À mon grand désespoir ! s'indigne-t-elle en grimaçant.

Elle m'examine attentivement.

— Tu sortais ?

— Elle va faire un footing, lui répond Lola.

Ma tenue de sport n'a pas l'air de la convaincre, mais Muriel ne dit rien.

— Tu viens boire un café ?

— Non, je vais y aller, merci.

Elle hoche la tête sans essayer de me retenir. Je fais quelques pas et passe devant elle en direction du lourd portail en fer forgé. C'est alors que Léon se jette dans mes jambes.

— Bisou !

Surprise, je pose à terre mon bagage de fortune pour le hisser jusqu'à mes bras.

— Tu vas me manquer, chuchote-t-il dans mon oreille.

Je me retiens pour ne pas pleurer. Sa sœur s'approche à son tour. Je me mets à sa hauteur, et elle dépose délicatement un baiser sur ma joue.

— C'est bête, je commençais à m'habituer à toi, assène-t-elle de sa petite voix cristalline.

Muriel me regarde avec gravité. Les enfants ne sont pas dupes, et manifestement elle non plus. Je suis décidément une bien piètre comédienne. Je me sens obligée de me justifier :

— Berthon et moi nous sommes disputés. Je ne pense pas qu'il ait envie de me voir ce matin. Ni demain. Bref, je pense qu'il est plus sage d'écourter nos vacances.

Elle ne répond rien.

— C'est à cause de Roseline. Enfin de moi, mais ça a un rapport avec elle, c'est compliqué.

Muriel me coupe.

— Ça ne me regarde pas. Il sait que tu pars ?

Je fais non de la tête.

— Tu rentres à Paris ?

— Pas encore. J'ai une ou deux choses à régler avant.

— Ça a un rapport avec ton escapade d'hier ?

— Oui.

Elle soupire, comme tiraillée entre deux émotions, mais son franc-parler reprend vite le dessus.

— Bon, il faut que tu saches qu'ici on a une fâcheuse tendance à se mêler de tout. A fortiori si ça ne nous regarde pas. Je ne sais pas quelle relation vous avez, Berthon et toi, au juste, mais il tient beaucoup à toi, j'en suis sûre.

— Moi aussi, je tiens à lui.

— Mais pas au point de rester ?

J'hésite encore un instant, puis je finis par lui avouer la vérité. Mon secret est trop lourd à porter, je brûle de le partager enfin avec quelqu'un. Muriel me regarde avec stupéfaction.

— Tu déconnes ?

— Non, dis-je timidement.

— Berthon est au courant ?

— Non plus.

— Je peux le dire à Augustin ?

— À vrai dire, je ne préférerais pas...

Muriel se mord violemment la lèvre inférieure.

— OK, je vais garder ça pour moi. Mais je te préviens, ça va être dur.

Tout doucement, je la vois s'éloigner vers la terrasse. De leur cabane, les deux enfants me surveillent comme si je risquais de m'enfuir en courant. Muriel revient quelques instants plus tard, un carnet à spirales dans les mains. Tout en marchant, elle note quelque chose à la hâte et arrache la petite page à carreaux avant de me la tendre.

— C'est mon numéro. Tu me promets de me tenir au courant ?

— Promis.

Après m'avoir embrassée longuement, elle me laisse partir. Une fois le portail passé, je lâche enfin les vannes. C'est une pauvre fille en robe blanche, un sac Auchan au bras et les larmes aux yeux que le chauffeur d'un dix-huit tonnes prendra en stop quelques minutes plus tard, en direction de Nice.

Le petit hôtel où je viens de trouver une chambre à un prix abordable ressemble à une maison abandonnée. Le sol n'est pas très propre, et je ne suis pas sûre que les draps soient changés entre chaque client. Sauf s'il y a des taches, peut-être. Mais à Nice, en pleine saison, c'est tout ce que je peux me permettre. Je pose mon sac en plastique sur la chaise bancale qui fait face au lit, puis je m'assois sur le matelas, qui grince aussitôt pour me signifier son mécontentement. Heureusement, il ne me reste qu'une ou deux nuits à patienter. Si les choses se passent comme je l'espère, je dormirai ailleurs. Si elles échouent, je dormirai ailleurs aussi, puisque de toute façon mon enveloppe est vide. J'ai à peine de quoi me payer deux baguettes de pain : une pour aujourd'hui, une autre pour demain.

Ce matin, je suis allée me promener en ville. Le nez au vent, j'ai observé la place de la Libération et son marché provençal, puis j'ai rejoint à pied l'avenue Malausséna, qui m'a conduite en bord de mer. Sur la plage, les touristes s'amassaient déjà, dans une foule bigarrée de maillots de bain et de parasols à rayures. Des enfants couraient, des parents criaient. Je suis restée une longue heure, à l'ombre de la jetée, à les observer. Sur le sable, les corps s'épalaient sans artifice. Gros, maigres, petits, vieux : chacun se dorait au soleil sans distinction de race ni de couleur. Dans l'eau, les sportifs se mêlaient aux baigneurs. Les téméraires, les timides, les frileux... chaque comportement était représenté. Pourtant le soleil et la mer étaient les mêmes pour tous. Seule la façon de les appréhender était différente. Puis, à mon tour, je me suis jetée à l'eau. Elle était douce et salée, chaude et rafraîchissante. Les plaisirs de la vie ne sont pas linéaires.

— Allô, Nina ?

— Salut.

J'ai hésité avant de prendre l'appel. Mais il aurait été incorrect de ne pas le faire.

— Tu es où ?

S'il me pose la question, c'est que Muriel est parvenue à garder notre secret.

— Je pense que l'on devrait prendre un peu de distance, toi et moi.

— Tu es OÙ ?

Berthon vient de hurler dans le combiné. J'éloigne le téléphone de mon oreille.

— Je suis partie me mêler de mes affaires.

— Les gosses m'ont raconté que tu étais allée faire un footing !

Je souris en songeant à mes deux complices.

— Tu me connais, je suis une grande sportive !

— Sans rire, Nina, tu es où ? Je viens te chercher...

— Non.

— OK, je suis désolé pour hier. Dis-moi où tu es.

— Non. Tu n'es pas désolé. Moi je le suis, et sincèrement, mais pas toi.

— On s'en fout. J'arrive.

— Non, je veux rester seule.

L'impuissance de Berthon est palpable. Je l'imagine aisément en train de tourner en rond sur la terrasse, une main s'égarant en permanence dans ses cheveux.

— Mais pourquoi ?

— Parce que j'en ai besoin. Vraiment.

J'entends les morceaux de son cœur tomber sur le sol et se briser en des milliers d'autres morceaux, plus petits encore. Je suis dans le même état.

— On a vécu un truc incroyable, Berthon, mais c'est fini. Tu vas monter ton entreprise, et je vais retourner à Paris. Ce voyage, c'étaient nos vacances. Mais il faut toujours rentrer...

Il ne répond pas. Face au silence, je n'ai plus aucune inspiration.

— On s'appelle ?

Berthon grogne un « c'est ça » peu engageant, puis nous mettons fin à la communication avec tristesse.

Je suppose que je viens encore de grandir.

J'ai raccroché depuis seulement vingt minutes, quand le téléphone sonne à nouveau.

— Papa ?

— Ma chérie ! Qu'est-ce qui se passe ? Je viens d'avoir Berthon.

Évidemment.

— Rien, papa. Il ne se passe rien.

— Comment, rien ? Il m'a dit que tu étais partie de chez son frère ce matin à l'aube, sans rien dire à personne ! Il ne sait même pas où tu te trouves !

— Je vais bien, papa.

— Tu es où ?

— Je vais vraiment bien.

Papa se tait un moment.

— C'est à cause de moi ? Du mariage ?

— Non. Enfin si, peut-être.

Il lâche un soupir à fendre l'âme.

— Tu m'en veux ?

— Non, au contraire : je te remercie.

— Hein ?

— Tu m'as forcée à vivre ma vie. Et franchement, il était temps.

J'appuie sur le bouton rouge du téléphone. Lorsque son nom apparaît à nouveau à plusieurs reprises sur mon écran, je ne réponds pas. Allongée sur le petit lit nauséabond, j'attrape des écouteurs dans mon sac et laisse la musique de *Number Nine Dream* envahir ma tête et ma vie. Rapidement je me joins à John Lennon. Dans ma tête, nos voix s'envolent à l'unisson :

Dream, Dream away

Rêver, arrête de rêver

Magic in the air, was magic in the air ?

De la magie dans l'air, y avait-il de la magie dans l'air ?

I believe, yes, I believe.

Je crois, oui, je crois.

More I cannot say, what more can I say ?

Plus que je ne pourrais dire, que puis-je dire de plus ?

On a river of sound

Sur une rivière de son

Trough the mirror go round, round

À travers le miroir je passe, passe

I thought I could feel (feel, feel, feel)

Je croyais que je pouvais avoir des sensations (sensations, sensations, sensations)

Music touching my soul, something warm, sudden cold.

La musique atteignant mon âme, quelque chose de chaud, soudainement froid.

Lorsque la sonnerie du téléphone résonne à nouveau, je ne me lève même pas. Ce n'est que quand le sifflement des messages se fait entendre que je me redresse en sursaut. Je ne l'attendais pas si tôt. Je vérifie, mais c'est bien lui : je viens de rater l'appel le plus important de ma vie !

30. *Song for a dream*

Je suis en nage. La climatisation a pourtant été poussée à son maximum, mais nous sommes tous et toutes dans le même état. C'est un mélange de peur et d'excitation qui fait accélérer le cœur et la vie. Je l'ai toujours ressenti. Même dans les pianos-bars à deux sous où je me produisais adolescente. Dans les karaokés, en fin de soirée, quand les derniers clients avinés n'étaient pourtant que peu nombreux à profiter du spectacle, cette sensation était déjà au fond de moi. J'essaie de détendre ma nuque en faisant tourner ma tête lentement sur elle-même. De longues et profondes respirations me permettent de garder mon calme extérieur. À l'intérieur, c'est le Vésuve en éruption.

Le concert a été divisé en plusieurs parties : les voix, les comédiens, et enfin les danseurs. Dans chaque catégorie, nous sommes cinq concurrents à viser la première place. Quatre cents d'entre nous ont déjà été éliminés lors du premier casting. Même si nous nous adressons des sourires encourageants, nous savons que nous ne sommes pas amis et que nous n'avons aucune chance de le devenir un jour. Un seul d'entre nous décrochera ce soir le contrat de sa vie. Nous voulons tous et toutes être celui-là. Il reste encore une demi-heure avant le début de la performance, mais déjà les visages sont graves et les regards concentrés. On ne lâchera rien. Je suis en train de me repoudrer le nez pour la quinzième fois quand je sens mon portable vibrer dans ma poche de jean. J'avais complètement oublié de l'éteindre !

J'ai hâte d'être à vendredi. Vous aimez les fleurs ?

Je m'apprête à mettre l'appareil en mode avion quand un nouveau message suit immédiatement le précédent. C'est une image, représentant une plage paradisiaque sur laquelle ont été parsemés des pétales de rose. Ce type ne doute de rien. Je lui réponds aussitôt :

Pour vendredi, ce ne sera pas possible. Bonnes vacances.

J'ai à peine le temps d'appuyer sur le bouton « Envoyer » que ma sonnerie retentit déjà. Autour de moi, les autres candidats me lancent des regards courroucés, comme si les deux pauvres notes de *Who Let the Dogs Out* que j'ai laissées filtrer pouvaient attenter gravement à leur concentration. Je m'écarte pour prendre la communication.

— Allô, Nina ?

— Oui.

— Je viens d'avoir votre texto. Un empêchement ?

J'essaie de rester calme, mais je sens mon excitation se muer tout doucement en ressentiment.

— Oui, désolée.

— Rien de grave ?

L'heure avance, et déjà l'assistante de production nous fait signe de nous rassembler dans les coulisses. Je décide de jouer franc jeu pour pouvoir écourter la conversation.

— Je ne fais pas dans les hommes mariés.

Il semble surpris.

— Moi non plus. Enfin, je veux dire, je ne suis pas marié !

— Ou en couple, c'est pareil.

— Je ne le suis pas non plus.

Mon sang bout littéralement à l'intérieur de mon corps.

— Je suis à Nice.

— Vraiment ? Moi aussi !

— Je sais. Je vous ai croisé, vous étiez en famille.

Les autres candidats sont presque tous au point de rendez-vous.

— Avec mon fils, oui. Je suis divorcé.

Sa voix est si sincère qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession. À croire que je n'attirerai toute ma vie que les menteurs et les traîtres.

— Votre femme est très jolie. Et sa petite chaîne de cheville lui va à merveille.

Un silence s'installe au bout du fil. Je vois que la jeune et jolie assistante est en train de me chercher du regard.

— Je vais vous laisser, ajouté-je.

— Isabelle !

De mieux en mieux.

— Non, moi c'est Nina.

— Non, Isabelle. C'est elle que vous avez vue dans la voiture. C'est ma petite sœur !

Je soupire. Les hommes ne reculent devant rien pour cacher leurs turpitudes. Au loin, je sens que mon absence commence à poser problème.

— Je dois y aller.

— Elle est à côté de moi, si vous voulez je vous la passe, elle vous le confirmera ! Nina, ne raccrochez pas, j'ai vraiment très envie de vous revoir, je suis...

Je n'entends pas la fin de la phrase. Mon téléphone en mode avion, je rejoins le reste du groupe et écoute une nouvelle fois les dernières recommandations qui nous sont données. Après une brève présentation de l'animatrice vedette de la chaîne, les voix passeront en premier. L'ordre de passage a été déterminé par un tirage au sort. C'est mon nom qui a été choisi pour ouvrir le bal.

Je me lance dans la lumière comme un papillon sur un lampadaire. Elle m'attire, m'angoisse, m'appelle. Surtout, je sais que je n'ai pas le choix. Les projecteurs, violents, m'aveuglent. Je ne vois rien du public, pas même les

premiers rangs. La boule dans mon ventre se tord, se faufile et se dilate. Elle prend tout l'espace. Pourtant, lorsque les premières notes de *I Put a Spell on You* s'élèvent, je me lance aussitôt à leur poursuite, d'une voix claire et mesurée. La boule se dissout, s'envole, disparaît. Il ne reste plus que moi et la musique, en harmonie, unies.

I put a spell on you

Je t'ai jeté un sort

'Cause you're mine

Car tu es à moi

You better stop the things you do

Tu ferais mieux d'arrêter de faire ce que tu fais

I ain't lyin'

Je ne te mens pas

No, I ai'nt lyin

Non, je ne te mens pas

You know I can't stand it

Je ne peux pas supporter

You're runnin' around

Tu cours à droite à gauche

You know better daddy

Tu le sais mieux que moi papa

I can't stand it cause you put me down

Je ne peux pas le supporter car tu m'humilies

I put a spell on you.

Je t'ai jeté un sort.

Deux minutes trente-cinq, c'est vraiment trop court. Ma prestation est accueillie par un tonnerre d'applaudissements, mais je n'ai pas le temps d'en profiter. Déjà, je dois laisser place à Arthur, un autre candidat qui s'avance, impatient, derrière moi. À sa gestuelle agacée, je devine que j'ai bien chanté. En coulisses, on m'accueille avec des bravos mesurés, presque forcés. Ils

n'ont pas envie de croire en moi, ça reviendrait à un peu moins croire en eux. Je ne leur en veux pas. Je ferai sans doute la même chose dans quelques minutes.

Les candidats se succèdent, et nous attendons tous avec appréhension les réactions que leur prestation suscite chez le public. Lorsque c'est enfin au tour des acteurs, nous nous détendons un peu et commençons à discuter à voix basse. L'assistante nous fait alors signe, sans ménagement, de retourner dans les loges. Il fait vraiment chaud dans les préfabriqués temporaires qui ont été installés derrière la scène, même si deux grands ventilateurs brassent de l'air à l'entrée.

À notre arrivée, différents rafraîchissements nous sont proposés. Je sirote le contenu de mon verre à la paille quand un des chanteurs m'apostrophe :

— Alors, tu voterai pour qui, toi ?

Il est très grand, je dois lever la tête pour le regarder en face. Il s'est produit en troisième place, et le public a réagi avec enthousiasme à sa version de *Purple Rain*. Si j'étais déloyale, je dirais que son physique de surfeur n'est sans doute pas étranger à ce succès. Blond avec les cheveux très longs, il a des yeux bleus à couper le souffle. Je me souviens tout à coup de son prénom : Jason. Son mince débardeur blanc fait ressortir une musculature travaillée, et de larges tatouages recouvrent la quasi-totalité de son bras droit. On dirait une version moderne de James Dean.

— Je ne sais pas.

Il me regarde en penchant la tête de côté, comme si je venais de dire quelque chose d'exceptionnel. Non, en fait, je voterai pour lui, j'en suis sûre.

— Moi, j'hésite entre toi et Loanne. Et toi ?

Je suis son regard. Loanne est la fille qui a chanté en tout dernier. Elle a interprété une version reggae de *Immigrant Song*, qui n'a pas laissé les jurés indifférents. Malgré son physique de jeune fille rangée, elle a une voix rauque et puissante tout à fait étonnante.

— On a le droit de se choisir soi-même ?

Il sourit largement. Ses dents sont si blanches que les éclairages se reflètent dessus.

— Non, bien sûr.

— Alors je crois que je choisirais Loanne aussi.

Arthur, qui nous a entendus, souffle bruyamment.

— Du reggae !

— Tu n'aimes pas le reggae ? lui demande Jason.

Arthur le toise avec mépris.

— Non, merci, je préfère la musique.

Il a interprété un titre de Ray Charles, *Crying Time*. Sa voix éraillée a une intensité profonde et mélodique. Il pourrait gagner. Lucile, la benjamine du groupe, est celle qui a fait la moins bonne prestation. Alors qu'elle avait travaillé *Back to Black*, elle a changé d'avis au dernier moment. Sa reprise de *You Know I'm No Good*, même si elle ne manquait pas d'émotion, nous a semblé à tous un peu brouillonne et maladroite. Assise dans un coin des préfabriqués, elle boit un verre d'eau, les yeux dans le vide. Je décide de me joindre à elle.

— Ça va ?

— Très bien.

Les yeux qu'elle lève vers moi me disent exactement le contraire. Je n'insiste pas. Tandis que Jason poursuit son numéro de charme sur Loanne, je me cale contre le dossier de la chaise en plastique et me ressers un peu de sirop. La menthe à l'eau est ma nouvelle addiction.

31. Mama

Lucile m'a attrapé la main comme si elle allait la broyer, et Jason est si près de Loanne que j'ai peur qu'ils fassent des petits. Les délibérations viennent à peine de se terminer. Dans quelques instants, nous saurons enfin quels seront les trois vainqueurs, un seul dans chacune des catégories représentées.

Bien que nous soyons passés les premiers, ce sont d'abord les comédiens, puis les danseurs, que le jury récompense. Parmi eux, les cris de joie succèdent aux pleurs de désillusion. Nos cœurs battent si fort que j'ai la sensation de les entendre, tous, à l'intérieur de ma tête. C'est un bourdonnement dense, malhabile mais puissant. Il suffira d'un seul mot de la présentatrice pour l'intensifier ou le faire disparaître, l'anéantir.

J'observe mes concurrents à la dérobée : nous sommes tous dans le même état. Seul Arthur semble serein. Je ne sais pas si c'est son ego démesuré qui lui permet de garder cette assurance agaçante ou s'il ne s'agit que d'un calme apparent. Toujours est-il qu'il nous ignore avec dédain, les mains dans les poches, avec une nonchalance qui frise l'arrogance.

Lorsque vient enfin le moment du verdict, je sens mon esprit s'envoler. C'est un peu comme la première fois que l'on boit la tasse à la mer. On a de l'eau partout, on ne peut plus respirer. On n'a pas le temps de penser et pourtant on a la nette sensation qu'on va mourir. Quand après un long roulement de tambour elle prononce enfin le nom de la gagnante, je ne sens

plus que ce goût du sel sur ma langue. Le soulagement de savoir que c'est fini et que l'on a survécu. Mais aussi la singulière amertume de l'échec.

Loanne s'envole sur le plateau comme une hirondelle. Jason la regarde partir avec envie. Arthur, lui, ne cache pas sa déception. De là où je suis, je l'entends grogner entre ses dents que tout est truqué et que c'est injuste. Lucile, elle, ne retient pas ses larmes. À l'annonce de la gagnante, les digues se sont brisées. Le col de sa robe est déjà inondé. Pendant que Loanne entame une seconde fois le titre qui fera d'elle le prochain tube de l'été, nous retournons tristement sur scène, sous les applaudissements polis du public. L'hommage aux vaincus.

Notre tour de piste effectué, nous repartons ensemble vers les loges, sous les remerciements de l'assistante de production. Mais personne ne l'écoute vraiment. Chacun d'entre nous a hâte de retrouver la famille et les amis qui l'attendent en coulisses. Pour se souvenir, oublier, pleurer ensemble. Moi seule ne me presse pas. À travers les rideaux, j'observe la foule disparate venue nous applaudir. Il y a là des fans inconditionnels de l'émission, mais aussi beaucoup de touristes en goguette qui profitent d'une animation gratuite sur leur lieu de vacances. Heureux et souriants, ils n'ont aucune idée des vocations qu'ils viennent de briser. Presque personne ne sait où je me trouve. Ma maigre famille est à mille lieues de là, au beau milieu de l'océan. Mon meilleur ami me déteste. Je pourrais sans doute me morfondre, mais je n'ai pas envie de pleurer. Loanne mérite sa victoire, sans doute, mais je suis trop bouleversée pour la lui reconnaître. Comme Arthur, j'ai envie de cracher sur le système, de me dire que tout était déjà joué avant ce soir. Je sais désormais que c'est faux, mais cela me rassure. Car si je ne suis pas la meilleure, que suis-je ? Une coiffeuse, rien de plus.

Je suis la dernière à ouvrir la porte des loges. Mes camarades ont déjà pris la poudre d'escampette depuis longtemps. Lucile, que j'ai croisée dans les bras de son petit ami, m'a tendrement embrassé les deux joues en me souhaitant bonne chance. Arthur ne m'a même pas jeté un coup d'œil. Quant

à Jason, je l'ai surpris en train de couler un regard intéressé vers l'assistante de production. Je ne doute pas qu'il trouvera facilement quelqu'un pour le consoler de cette défaite. Je pousse la porte sans entrain. Demain, je vais devoir reprendre le chemin de Paris sans un sou en poche avant de trouver enfin un vrai métier. Papa sera content. Le cœur lourd, j'appuie sur l'interrupteur, et les spots lumineux m'aveuglent. Un corps chaud se jette sur moi, puis un second.

— Tu as été fabuleuse !

— Extraordinaire !

Louise et Sabine me font face, une réelle admiration au fond des yeux.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— On a pris la route ce matin très tôt. On n'allait pas rater ça, me répond Louise, visiblement surexcitée.

— Vous auriez peut-être dû, ne puis-je m'empêcher de répondre.

— Non, tu étais super, répète Louise. Sincèrement.

— Le jury n'a pas pensé la même chose, c'est dommage.

— Tu as un vrai talent, Nina, tu dois continuer !

Louise me dit ça d'une voix tremblante, presque implorante. Je n'ose pas la contredire.

— Je me change, et on va boire un verre en ville ? dis-je en me débarrassant déjà de ma minijupe à fleurs.

C'est alors que la porte s'ouvre à nouveau sur une coupe de cheveux que je connais bien, pour l'avoir raccourcie à de nombreuses reprises ces dix dernières années. Le seul et unique homme de ma vie, pour toujours.

— Papa !

— Ma chérie !

Je me jette aussitôt dans ses bras et l'embrasse sur le front. Il est la seule personne que j'avais envie de voir ce soir. La seule à même de me consoler sans dire un mot. Il me serre un petit moment dans ses bras avant que je le harcèle de questions :

— Tu n’es pas en Italie ? Qu’est-ce que tu fais là ? Comment tu as su ?
Tu m’as vue chanter ?

Papa me sourit. Comme il me connaît bien, il attend que mes insatiables questionnements se tarissent avant d’assouvir enfin ma curiosité.

— Berthon m’a appelé.

Je blêmis.

— Berthon est au courant ?

Papa hoche la tête.

— Muriel lui a tout avoué.

Ma tête tourne un peu. Je ne sais pas si c’est dû à l’excitation de ces dernières heures ou à la surprise. Ça peut aussi sans doute être attribué au fait que je n’ai mangé que du pain depuis deux jours. Je m’accroche au dossier de la chaise. Louise et Sabine, discrètes, disent qu’elles vont m’attendre à l’extérieur. Je les remercie du regard.

— Et ta femme ?

— Elle est juste derrière cette porte.

Je suis surprise par ce cérémonial.

— Fais-la entrer !

— Nina, je préférerais qu’on parle avant, je ne sais pas si...

Papa ne finit pas sa phrase. Une tornade vient de faire claquer la porte avant de se loger dans mes bras.

— C’était trop bien ! T’étais trop cool !

Lola, le sourire aux lèvres, vient de déposer un bisou chocolaté sur le petit haut pailleté qui m’a été prêté par la production. J’espère qu’ils ne le verront pas.

— Qu’est-ce que tu fais là ?

Une voix familière répond à sa place.

— J’avais peur de venir tout seul.

Berthon, dans l’encadrement de la porte, arbore un visage satisfait. Il ne m’en veut pas. Je suis sur le point d’aller l’embrasser quand je remarque

qu'une autre personne le suit. C'est une femme élancée et souriante, avec des cheveux roux coupés court. Elle m'observe avec un mélange d'affection et d'appréhension. Ses yeux bleus me plongent dans un violent abîme, et j'agrippe solidement le dossier de la chaise pour ne pas chuter. Lorsqu'elle s'avance vers moi, j'ai un mouvement de recul que je ne parviens pas à cacher. Papa, inquiet, se rapproche de moi.

— Je voulais t'expliquer avant, mais j'avais peur de ta réaction.

Je n'entends pas la suite. La nouvelle Mme Suarez, en face de moi, essaie malhabilement de me retenir pendant que je m'affaisse lentement vers le sol. J'entends des gens s'agiter autour de moi et des ombres partir en courant de tous les côtés en criant. Je voudrais leur dire de ne pas s'inquiéter, que ce n'est qu'une petite hypoglycémie, mais ma bouche pâteuse ne m'obéit pas. Une brume épaisse brouille ma vision et oblige mes yeux à se fermer.

Lorsque je les ouvre enfin, je suis dans les bras de Julien. Et la seule chose que je parviens à dire en boucle, c'est ce mot :

— Maman.

J'ai dû perdre connaissance quelques instants, car nous ne sommes plus que trois à l'intérieur de la pièce. Julien, moi et un jeune garçon avec une veste estampillée « Premiers secours ». Pendant que je me redresse et tente de reprendre mes esprits, Julien me dévisage avec inquiétude. J'ai beau être un peu sonnée, je n'ai pas oublié qu'il n'est pas libre. Je repousse son bras avec vivacité et me dégage de son emprise. Le jeune garçon, qui était en train de contrôler mes constantes, m'ordonne de ne pas bouger. Julien sourit.

— Vous allez mieux, apparemment.

J'ignore sa remarque.

— Où sont les autres ?

— Dehors.

Il désigne le jeune secouriste du menton.

— Monsieur les a fait sortir. On étouffait ici.

— Et vous, qu'est-ce que vous faites là ?

Il soupire, comme si c'était évident.

— J'étais venu vous féliciter, comme tout le monde.

— Non, je voulais dire qu'est-ce que vous faites *encore* là ?

Il sourit de mon agacement.

— Je suis médecin, Nina.

Je me renfrogne.

— Maintenant, je vais très bien. Vous pouvez y aller.

— Puis-je d'abord vous présenter ma petite sœur ?

Je le regarde intensément. Il n'a pas l'air de me mentir.

— Elle est juste derrière cette porte, s'empresse-t-il d'ajouter.

Décidément, c'est une manie.

Le secouriste n'en perd pas une miette. Je vois qu'il est en train de ranger son attirail.

— Alors ? dis-je pour faire diversion.

— Rien de grave, mademoiselle. Un simple malaise vagal.

Ce n'est pas le seul malaise dans la pièce. Julien attend ma réponse avec impatience, mais j'ai vraiment plus important à penser. Le visage de la jolie rousse danse devant mes yeux. Cela fait si longtemps, et pourtant elle a à peine changé.

— Je peux ? insiste-t-il.

— Plus tard.

— À la sortie ?

— OK.

Il peut bien faire ce qu'il veut. Je le vois s'avancer vers la porte, précédé par le jeune homme de la sécurité civile. Avant de l'ouvrir, celui-ci se tourne vers moi, compatissant.

— Je laisse entrer votre famille ou vous désirez encore quelques minutes ?

Je lui adresse un sourire rassurant.

— Allez-y.

Quelques secondes plus tard, Lola est déjà sur mes genoux en train de me lécher les joues, tandis que Léon s'accroche à ma main comme un naufragé du *Titanic* à sa planche. Berthon, timidement en retrait, me couve des yeux, pendant que Muriel se répand en excuses.

— Je ne voulais pas leur dire, je te jure, mais ils m'ont obligée !

Je fais signe que cela n'a pas d'importance. Mon attention se concentre sur autre chose. Sur le pas de la porte, ils sont là tous les deux, main dans la main, aussi gênés qu'un couple illégitime. Lorsqu'elle s'avance enfin pour m'embrasser, cette fois, je ne recule pas.

— Alors, c'était toi ?

C'est la seule chose que je suis capable de dire.

— Oui.

C'est la seule qu'elle parvient à répondre.

Elle me dévisage, et je lui rends la pareille. Papa, inquiet, n'ose plus bouger. Nous n'avons pas besoin de parler pour savoir que c'est lui qui nous réunit, mais que les dernières années nous divisent. Elle est peut-être devenue officiellement la femme de mon père, mais elle ne restera jamais que ma mère. Ma maman, elle, est partie il y a longtemps.

32. Un mojito vaut bien une menthe à l'eau

Muriel est toujours en train de s'excuser, pendant que Léon et Lola me félicitent chaleureusement. Papa s'extasie sur la coupe de cheveux que la production a réalisée, et Augustin et Berthon se partagent une menthe à l'eau. Ma mère se contente de m'observer de loin, avec une tendre affection. C'est bien assez pour le moment, je ne suis pas prête à plus. Je regarde ma famille et mes amis s'agiter, joyeux, telles des abeilles dans une ruche. Ma défaite ne semble pas les avoir affectés. Pour eux, quel que soit le résultat, j'étais la meilleure. Je tape dans mes mains pour obtenir le silence. Sans succès. Happés par leurs conversations, c'est à peine s'ils font attention à moi. Je hausse la voix.

— Excusez-moi !

Chacun leur tour, ils se tournent vers moi. Inquiets, étonnés ou attentifs, ils m'écoutent enfin.

— Je dois me changer. Est-ce que vous pourriez m'attendre dehors ?

Depuis que les enfants se sont jetés sur moi tout à l'heure, je n'ai pas encore eu le temps de le faire. Ma jupe déboutonnée pend autour de ma taille, et mon T-shirt pailleté sent le chocolat digéré. À petits pas, ils quittent tous la loge en me promettant de m'attendre à l'extérieur. Lorsqu'ils sont enfin sortis, je goûte au silence, éphémère, qui m'entoure, avant de rassembler mes affaires éparpillées. Je regarde une dernière fois les coulisses qui m'ont accueillie. Je songe au casting mémorable que j'ai passé ici il y a quatre jours,

entourée de quatre cents inconnus prêts à tuer père et mère pour figurer parmi les retenus. Je repense à Lucile et à ses pleurs, à Loanne et à ses larmes. Même saveur salée, autres conséquences. Mon cœur va aussi à Louise, qui dû subir, avant moi, ces mêmes désillusions. Je suis sur le point de refermer la porte derrière moi quand une personne du service de sécurité s'approche de moi.

— Nina Suarez ?

— Oui.

— Richard est passé vous voir tout à l'heure mais, vu le monde qui attendait devant la loge, il a préféré me donner ça pour vous.

Il me tend une petite carte blanche, avec un nom, un prénom et un simple numéro de téléphone.

— Merci.

— De rien, il a dit de le rappeler rapidement.

— Pourquoi ?

Le molosse hausse les épaules.

— Qu'est-ce que j'en sais ?

Je glisse la petite carte dans mon sac, aussi charmée qu'ébahie d'avoir enfin mon premier admirateur. Je ne le rappellerai pas, bien sûr, mais j'avoue que je suis flattée. Je remonte les longs couloirs qui me ramènent vers l'esplanade. En sortant, je suis saisie par l'air frais qui souffle sur le théâtre de la mer. Je m'immobilise, le nez au vent, pour mieux en profiter.

Papa et les autres m'attendent devant l'entrée principale. De là où je suis, je devine Léon et Lola, lancés dans une course-poursuite endiablée à laquelle Berthon ne semble pas étranger. Tout près d'eux, papa parle en faisant de grands gestes éloquents. Je devine qu'il raconte son mariage à Louise et à Sabine, tandis qu'Augustin embrasse tendrement sa femme. François se tient à leurs côtés. Je n'ai pas envie de les rejoindre. Pas envie d'entendre parler de mes capacités exceptionnelles ou de l'absurde surdité du jury. Pas envie de connaître les détails de ce fameux mariage ni d'entendre les excuses de

Berthon, Muriel, ou même maman. Au loin, j'entends le bruit des flots qui s'écrasent sur les rochers. C'est exactement ce que je voudrais faire : me répandre en gouttelettes fraîches pour mieux me rassembler, plus tard.

— Nina ?

Julien, lui, ne s'est pas fait avoir. Il est devant l'entrée des artistes, accompagné de sa resplendissante petite sœur.

— Bonsoir.

La jeune femme me sourit gentiment. C'est vrai qu'ils ont un air de famille.

— Isabelle, je te présente Nina, la jeune femme dont je t'ai parlé.

— Enchantée. Julien m'a beaucoup parlé de vous depuis son arrivée.

Je fais semblant de ne pas noter cette remarque.

— Vous habitez ici ?

— Pas exactement. Je bouge beaucoup.

— Nina aussi ! s'empresse de lui répondre Julien, comme si cela pouvait créer un lien entre nous.

— Je suis mannequin, croit bon d'ajouter la sublime Isabelle.

Julien me fixe avec assurance, comme pour dire « je vous l'avais bien dit ». Je me sens un peu ridicule. J'essaie de ne pas croiser son regard. Sabine, au loin, vient de repérer ma présence, et je vois le large groupe se diriger vers nous. Je n'ai pas envie que Julien et sa sœur se joignent à nous.

— Ma famille m'attend là-bas, déclaré-je, comme pour m'excuser.

— Bien sûr, allez les retrouver ! me dit gentiment Julien. On se voit toujours vendredi, alors ?

Il me dévisage de ses yeux noisette, plein d'espoir. Je n'ai pas le courage de lui dire non.

Papa est déjà près de nous. Il tend une main à Julien qui la lui serre de façon virile.

— Jean.

— Julien.

— Je suis le papa ! croit bon d’ajouter mon père.

Julien sourit à la perche qui vient de lui être lancée.

— Je ne sais pas encore qui je suis. On verra vendredi, me glisse-t-il dans un clin d’œil.

Je lui rends la pareille mais, ce soir, je me sens trop fatiguée pour tenter de comprendre quoi que ce soit. Lorsqu’il a tourné les talons, Sabine se rapproche de moi.

— Il est charmant !

— Merci. Ton copain n’est pas mal non plus, tu sais !

François, qui jusqu’alors se tenait prudemment en retrait, s’avance timidement vers moi.

— Salut, Nina.

— Salut.

Nous échangeons quelques mots, puis je me tourne vers celui que je crois être Berthon.

— C’est génial que vous soyez là.

— Évidemment que c’est génial, me répond Augustin avec son accent chantant.

Je me tourne vers la pénombre. Berthon m’observe, appuyé contre un mur, une expression étrange sur le visage. Je le rejoins.

— On va boire un peu de menthe ?

— Tu bois de la menthe à l’eau, toi, maintenant ?

— Seulement en cas de désespoir, dis-je dans un murmure. Pour ce soir, je prendrai un mojito.

Bras dessus, bras dessous, nous prenons la tête du cortège, en quête d’un repaire nocturne pour nous accueillir. Demain, il fera beau.

33. Prendre le risque

Nous avons déniché un joli café traditionnel, dans la vieille ville, qui nous a fait de la place sur sa terrasse. Situé dans les ruelles étroites, l'endroit est calme et frais, idéal pour notre petite réunion de famille. C'est la première fois que je me sens aussi entourée, c'est agréable.

— Tu vas faire quoi maintenant, alors ?

Augustin vient de mettre les pieds dans le plat. Muriel lui lance un regard lourd de reproches, tandis que Louise commence à se tortiller sur sa chaise. Papa, lui, attend ma réponse avec empressement.

— Je vais rentrer à Paris.

— Et chercher du boulot ?

Je hausse les épaules.

— Je suppose que oui. On ne peut pas vivre d'amour et d'eau fraîche !

Sabine relève aussitôt les mots que j'ai choisis.

— D'amour ?

— C'est une expression, Sabine !

— C'est ce qu'on dit...

Heureusement, Louise vient à mon secours.

— Je peux toujours te loger quelque temps si tu veux ?

— Merci, je vais voir.

— En tout cas, tu peux rester chez nous aussi longtemps que tu le souhaites, ajoute Muriel.

Augustin acquiesce d'un hochement de tête.

— Merci.

Je sens mes émotions s'agglutiner en moi comme une grosse boule de guimauve.

— Elle n'aura pas besoin de vous.

Papa a dit ça d'un ton assuré, puis il me regarde, un sourire satisfait au coin des lèvres.

— Ta mère et moi avons fait le nécessaire pour que ta part du salon et de la villa te soit transférée. Tu auras de quoi te loger. Et t'équiper.

— Oh ! merci, papa. Mais depuis que je vis dans Babina, tu sais, je n'ai plus besoin de grand-chose !

— Je ne parle pas d'un réfrigérateur, Nina !

Je le fixe, dubitative.

— Cet argent te permettra de t'acheter du matériel professionnel. Pour ton métier.

Mon cœur explose. Ma mère me regarde avec un bonheur non dissimulé. Je devine qu'elle n'est pas étrangère à ce revirement de situation. Pourtant, je me sens obligée de leur dire la vérité.

— Je ne vais pas continuer dans cette voie.

Papa semble surpris, mais je devine son soulagement. Louise, atterrée, baisse le regard vers le sol. Sabine, elle, n'hésite pas à me prendre violemment à partie.

— C'est idiot ! Tu rates une fois et tu abandonnes ? Tu n'es toujours pas prête à faire le moindre sacrifice ?

Je ne me sens pas capable de monter au créneau.

— Peut-être que je ne suis pas faite pour ça, c'est tout.

Je le pense sincèrement. Ce casting m'a demandé une combativité qui ne me ressemble pas. Je n'aime pas la compétition. Je déteste par-dessus tout ce qu'elle implique : des perdants. Sabine se penche vers moi. Ses yeux sont durs comme la pierre. François ne dit rien, mais je vois qu'il essaie de calmer

les ardeurs de sa compagne en lui caressant doucement la cuisse. Il faisait déjà ça avec moi. Et avec moi, déjà, ça ne marchait pas.

— Ça fait dix ans que tu nous répètes que tu es une artiste, que tu vas faire de la musique. Alors fais-le !

— C'est quand même ce que j'ai fait ce soir, non ?

— Nina, tu as été choisie parmi quatre cents candidats !

— Et éliminée parmi quatre autres.

— Nina !

Sabine lève les yeux au ciel avant de boire une longue rasade de son cocktail coloré. Puis, sur l'insistance de François, elle bat en retraite, suivie par Louise. Augustin et Muriel profitent de cet interlude pour faire de même, en prétextant l'absolue nécessité de coucher les enfants. Évidemment, ces derniers protestent. Au moment de me quitter, Lola passe ses petits bras autour de mon cou et me gratifie même d'un « Bisou tata » que je savoure avec bonheur. Berthon reste avec nous, il rentrera en taxi. Il est le seul à n'avoir rien dit. Dès que le groupe s'est dispersé après moult embrassades, je tente de changer de sujet. Je n'en peux plus d'entendre parler de moi, de mon avenir ou de mon futur job.

— Ça fait longtemps que vous vous revoyez ? dis-je en regardant maman droit dans les yeux.

Elle me fixe intensément, puis me répond de sa voix claire :

— Deux ans.

Je suis stupéfaite. Papa coule vers elle un regard lourd de sens, mais elle ne semble plus vouloir me cacher quoi que ce soit.

— Je suis désolée, Nina.

— Pour ?

— Le mal que je t'ai fait.

Je ricane.

— Tu ne m'as fait aucun mal, tu n'étais même pas là !

Elle soupire.

— Je ne pouvais pas faire autrement.

Je garde la tête baissée. J'ai rêvé de ces retrouvailles des milliers de fois. Mais elles sont loin d'avoir la saveur que j'en attendais.

— Si, tu pouvais.

Papa prend la parole.

— Nina !

— Quoi ? Elle n'était pas obligée de partir avec son militaire. Elle aurait pu choisir de rester avec son mari. Elle aurait pu me choisir, moi !

Je dis ça sans haine ni rancœur.

— Je ne pouvais pas, Nina !

— Et quand bien même ? Des centaines de couples se séparent chaque jour. Ça ne les empêche pas de s'occuper de leurs enfants. Tu as fait un choix égoïste. Tu peux l'assumer ou pas, mais ne me demande pas à moi de te pardonner.

— Il n'y a jamais eu de militaire.

Papa vient de lâcher ça sobrement, comme s'il m'informait que je devais aller chercher du pain ou que les éboueurs étaient en grève. Maman m'examine avec appréhension.

— J'ai eu de gros problèmes de santé, Nina. Je n'étais pas mentalement capable de prendre soin de toi. Je ne savais même plus comment faire pour m'occuper de moi.

Je la regarde, incrédule.

— Tu te moques de moi ?

Papa prend à nouveau la parole, visiblement très secoué par l'évocation de ces souvenirs.

— Nini a commencé à avoir des troubles quand tu avais trois ans. Elle t'oubliait à l'école ou dans les parcs. Une fois, elle t'a même laissée dans un magasin de jouets, volontairement. Elle croyait que tu étais Alice, dans le pays des merveilles.

Je me souviens de cet épisode. Une gentille vendeuse m'avait tenu compagnie, longtemps après la fermeture. Elle m'avait permis de jouer avec tous les articles en démonstration, même les poupées fragiles. Lorsque papa était arrivé, elle avait eu une longue discussion avec lui. Il était furieux.

Je fais non de la tête.

— Il n'y a aucune maladie qui dure vingt-six ans, ça n'existe pas !

— Je suis partie parce que je te faisais du mal, Nina !

— N'importe quoi !

— Nina, c'est la vérité, intervient mon père. Après les oublis, ta mère a commencé à fréquenter des gens peu recommandables. Elle s'était mis en tête de vivre dans la rue. Le système la terrifiait. Elle était persuadée que l'État la surveillait et essayait sans cesse d'attenter à sa liberté. Elle était en proie à des crises de doutes incontrôlés, où tout était bon pour fuir la société : drogues, alcool, médicaments... Tout doucement, j'ai commencé à avoir peur d'elle et de ses réactions. Je me forçais à toujours recevoir du monde, pour la tenir en éveil, qu'elle se concentre sur autre chose. Mais, dès qu'elle se retrouvait seule, des pensées suicidaires la rattrapaient inexorablement.

Je n'en crois pas mes oreilles. Je repense au Mougins, toujours si joyeux et animé, puis à l'extravagante hospitalité de mon père. Des images plus sombres remontent alors à ma mémoire. Ma mère, assise à la table de la cuisine, maugréant contre les allées et venues incessantes. Son besoin de solitude et de silence.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandé-je.

— Je suis partie. J'ai mis quelques affaires dans un sac et j'ai quitté Paris en direction du sud. Mon périple a duré des années. J'ai dormi dans des squats, des forêts, des hôpitaux. Personne ne se souciait plus de moi. J'étais devenue la femme anonyme que je rêvais d'être.

— Et moi ?

— Toi, c'était comme un rêve, une illusion perdue. Au fil des années, je n'étais même plus tout à fait sûre que tu aies vraiment existé.

Le ciel vient encore une fois de me tomber sur la tête. Je suis perdue. Berthon, face à moi, n'a toujours pas dit le moindre mot.

— Tu savais tout ça, toi ?

— Oui.

Je suis trop choquée pour lui en vouloir.

— Et là ? Tu es guérie ?

Ma mère attrape une courte mèche égarée et la met doucement derrière son oreille. Je comprends que ce qu'elle va me dire ne va pas me plaire.

— Je ne serai jamais guérie, c'est une maladie qui malheureusement ne se soigne pas. Actuellement, je prends des médicaments qui régulent la chimie de mon cerveau. Et, tant que ceux-ci feront effet, j'irai bien.

— Et après ?

Son visage se crispe. Papa répond à sa place.

— Elle aura un autre traitement, tout aussi efficace, sinon plus.

Ma mère ne semble pas partager pleinement cette affirmation. Même si elle approuve, une ombre passe dans son regard. Je choisis d'en tenir compte.

— Et si elle part, encore ?

Papa déclare sans la moindre hésitation :

— C'est un risque à prendre.

34. Premier rendez-vous

Matu a accepté de me prendre immédiatement. Après la démission de Berthon au beau milieu de l'été, j'ai compris qu'il avait eu du mal à embaucher et, avec la nouvelle clientèle de papa, ses journées avaient été bien longues. Il était tellement heureux de me voir débarquer dans son salon qu'il m'a proposé de commencer dès le lendemain. J'ai accepté avec plaisir.

Les journées se succèdent, toutes plus ennuyeuses les unes que les autres. Je fais des couleurs, des coupes de cheveux et des brushings. Quand il y a vraiment beaucoup trop de monde, je passe même quelquefois au shampoing. Je revois toutes nos anciennes clientes, qui ne se gênent pas pour me dire qu'elles adorent leur nouveau salon. Plus spacieux, plus aéré, et même moins cher, il semble parfait. Je ne m'inquiète pas : lorsque le successeur de papa aura terminé ses travaux, elles iront probablement dire la même chose de l'autre côté de la rue. En attendant, je leur souris posément, sans me départir de ma bonne humeur. Leurs remarques glissent sur moi comme une pluie d'été.

Pour être tout à fait honnête, je n'ai pas vraiment besoin de travailler chez Matu. Mes parents ont laissé sur mon compte en banque une somme plus que raisonnable, qui me permet de me loger confortablement dans un petit meublé près d'ici. Je commence même à songer sérieusement à acheter ma propre maison, à la campagne. Et sur roulettes, bien entendu. Pourtant, quand je suis rentrée à Paris, je ne me voyais pas faire autre chose que trouver, au

plus vite, un travail. Pour rassurer papa, sans doute, mais aussi pour me rassurer, moi. Cette routine quotidienne m'apaise, mais aussi, dans une certaine mesure, m'anesthésie. Le travail harassant ainsi que les conversations de nos clientes me permettent de ne pas penser. Ils m'obligent même à me coucher chaque soir un peu plus tôt, le dos et les pieds douloureux. En somme, ils brisent ma réflexion. Et j'aime ça.

— Pas trop courts, les cheveux, Nina, hein ?

Je souris à Mme Ben Moudaoud.

— Juste ce qu'il faut, ne vous inquiétez pas.

Elle va chez le coiffeur chaque mois pour égaliser les pointes. Avant, elle venait chez papa. Sa longue chevelure, épaisse, lui arrive juste en dessous de la taille. Pourtant, elle craint toujours de ressortir avec la coupe de Kojak.

— Ils sont beaux, dis-je en commençant à manier les ciseaux.

— C'est grâce au henné. Pas trop courts, hein ?

J'acquiesce à nouveau. D'ordinaire, je prends le temps de la rassurer longuement et de faire chaque mèche pas à pas, pour qu'elle voie bien que je ne coupe pas plus que nécessaire. Mais, ce soir, je n'ai pas envie de prendre mon temps. Juste après la fermeture, je dois rejoindre Julien à Châtelet. Nous ne nous sommes pas contactés depuis notre entrevue niçoise. Il m'a simplement envoyé l'adresse d'un restaurant à laquelle j'ai répondu par un simple OK.

Après l'échec du casting, je suis rentrée à Paris avec Louise, qui m'a fait la morale pendant neuf cent quatre-vingts kilomètres. Selon elle, je ne devrais pas arrêter la musique mais, au contraire, persévérer dans cette voie et tenter d'autres castings. J'ai deviné qu'elle revivait à travers moi ses espoirs brisés, alors je l'ai laissée dire. Depuis mon retour à Paris, Sabine m'a déjà appelée trois fois pour me dire la même chose. Je la bascule systématiquement sur mon répondeur.

J'ai décroché ce poste chez Matu le jour même de mon retour. À croire que le destin, lui, sait à qui il a affaire : je suis une coiffeuse-née !

Si le premier soir j'ai accepté la place que Louise a bien voulu me faire sur son sofa, dès le lendemain je me suis démenée pour trouver un petit studio meublé. Depuis, mes soirées en solitaire m'obligent à penser à Julien. Mes sentiments envers lui sont mitigés. Si je me réjouis de passer la soirée avec un aussi beau garçon, je ne peux m'empêcher de penser que nous n'avons malgré tout rien en commun. Je ne sais pas du tout ce que je vais bien pouvoir lui raconter. Je suis toute à ma réflexion, et Mme Ben Moudaoud semble anxieuse. Elle suit l'avancée des ciseaux avec appréhension. Je sens qu'elle se retient de toutes ses forces pour ne pas me rappeler qu'elle ne les veut pas courts. Je la devance.

— Je fais seulement le minimum, hein ?

— Oui, merci.

En quelques minutes à peine, la coupe est terminée. Comme la cliente ne veut qu'un simple séchage naturel, je serai sortie du salon pile à l'heure pour rejoindre le métro. Lorsqu'elle quitte la boutique, je donne un coup de balai sur le sol et vérifie que les instruments sont propres et rangés pour le lendemain, avant de faire descendre le lourd volet roulant. Matu est déjà parti depuis longtemps. Depuis que Roseline est enceinte, il quitte le salon une heure plus tôt tous les soirs. Il s'arrange aussi pour être disponible à chaque fois qu'elle le sonne. Et force est de constater que cela arrive de plus en plus souvent. Les rares fois où je l'ai croisée, elle m'a à peine adressé la parole. Elle devine que je sais, probablement. Je viens à peine de sortir du salon quand mon téléphone se met à vibrer.

— Allô, Nina ?

— Louise ? Ça va ?

— C'est à toi qu'il faut demander ça. Pas trop stressée ?

Je souris. Louise a un agenda dans la tête. Elle n'oublie jamais un anniversaire. Même les fêtes du calendrier dont personne ne se préoccupe jamais, elle pense à vous les souhaiter, année après année. Alors mon rendez-vous de ce soir, forcément, elle n'a pas oublié.

— Non, ça va.

— Nina !

Et en plus, elle me connaît bien.

— Je suis terrorisée. J’ai même failli l’appeler tout à l’heure en prétextant une gastro pour ne pas y aller.

— Une gastro, t’es sérieuse ?

— Oui, pourquoi ?

— Il y a plus glamour, quand même...

J’ai soudain l’image. Elle n’a pas tort.

— De toute façon, je ne l’ai pas fait.

— Ça va aller, Nina, sois naturelle.

Je grogne. Mon naturel actuel étant de boire des bières en rotant sur le canapé tout en regardant des séries sur Netflix, je vais quand même un petit peu m’abstenir.

— Et toi alors ? Tes derniers rendez-vous ?

A contrario, je ne me rappelle jamais qui elle voit, ou quand. Il faut dire que la vie sentimentale de Louise est autrement mieux remplie que la mienne. Je devrais prendre des notes.

— Rien de concluant.

Elle n’a pas l’air de vouloir développer, et je n’insiste pas. Après m’avoir souhaité une dernière fois bonne chance, elle me quitte justement pour aller retrouver un énième prétendant. Je m’engage alors dans la bouche de métro, excitée et légèrement nauséuse. J’espère que je n’ai pas vraiment une gastro !

Devant le restaurant, je prends une profonde inspiration. Cela fait des siècles que je n’ai pas eu de premier rendez-vous. Depuis Loïc, en réalité. J’ai mis une petite robe noire très simple, avec des espadrilles compensées et un peu de rouge à lèvres. Je veux que Julien comprenne qu’il me plaît, sans qu’il croie pour autant que tout est déjà gagné. De la rue, je l’aperçois, assis à une table à l’écart, en train de consulter son téléphone portable. Il n’a pas cherché

à être aussi discret que moi. Il porte un jean brut qui le galbe comme une seconde peau, et sa chemise blanche, immaculée, fait ressortir son bronzage impeccable. Il est séduisant et il le sait. La main sur la poignée de la porte, je suis tentée par l'idée de faire demi-tour. Suis-je vraiment prête à envisager une nouvelle relation, alors que je ne sais même pas où j'en suis dans ma vie ? Julien, qui vient de m'apercevoir, lève le bras vers moi. Je ne peux plus reculer.

— J'ai passé une merveilleuse soirée.

— Moi aussi.

C'est vrai. Julien est beau, intelligent et même absolument passionnant quand il aborde certains sujets. Le petit restaurant où il m'a donné rendez-vous était remarquable : nous y avons dégusté des spécialités basques. J'ai bu du vin rouge qui me fait tourner la tête.

— Alors...

Julien me regarde avec intensité. Je devine qu'il attend un signe de ma part, pour savoir s'il m'embrasse, me raccompagne jusqu'à ma porte ou tout simplement rentre chez lui. Je suis désorientée, incapable de répondre à son appel. Il hésite un instant, puis se penche sur moi pour poser les lèvres sur les miennes. Je le laisse faire. C'est un baiser très doux, interrogatif. Il demande une permission, celle d'entrer dans ma vie, momentanément ou pour plus longtemps. Je n'ai pas envie d'avoir à lui répondre. Pas encore. Je m'écarte doucement. Julien semble déçu mais, en gentleman, il ne dit rien.

— Je t'appelle dans la semaine ?

— Non, c'est inutile, il ne se passera rien entre nous.

Julien entrouvre la bouche, comme pour protester, mais il ne trouve rien à dire. Il a déjà compris.

— Je peux t'appeler quand même..., commence-t-il, sans conviction.

Je lui souris et entrebâille la portière, quand mon sac heurte le rebord. Tout le contenu s'éparpille au sol. Dans le noir, je ramasse mes affaires à la

hâte. Je sais qu'il espère encore que je change d'avis. Je sais aussi que je ne le ferai pas. Je sors rapidement de l'habitable, des petits papiers encore entre les doigts. Julien m'observe avec regret. Je n'entre pas tout de suite dans l'immeuble. Je regarde d'abord la grosse berline s'éloigner. J'essaie de graver tous les détails de cette soirée dans mes souvenirs. Parce que même s'il me rappelle, ce dont je doute, je sais parfaitement qu'il n'y en aura pas d'autres. Lorsque je pose les yeux sur ce que je tiens dans la main, je peine à le croire. Je tourne et retourne le bout de carton plusieurs fois entre mes doigts avant de comprendre enfin. Mais il n'y a aucun doute. Je monte les deux étages en courant, puis j'allume mon ordinateur. Il n'y a plus une seule seconde à perdre.

35. Prendre son envol

Je ne pensais pas faire une chose pareille un jour. Le terminal, immense, me tend les bras et m'angoisse tout à la fois. Le prochain vol est dans trois heures ; je n'hésite pas et prends un billet. Lorsque l'hôtesse me demande si j'ai des bagages à mettre en soute, je réponds que non. Sur moi, je n'ai qu'un grand sac en toile et mon petit sac à main noir, celui que je porte toujours sur moi lorsque je suis invitée quelque part. Je l'ai acheté quand j'étais encore avec François, ressorti un peu avec Loïc. Il est si peu usé qu'on dirait qu'il est neuf. J'ai pianoté toute la nuit sur le Net à la recherche d'informations. Je ne me suis même pas changée.

En attendant mon vol, je me promène au Duty free et achète un souvenir de Paris pour mes hôtes. Et pour moi aussi, sans doute. Au cas où je ne rentrerais pas tout de suite. Je choisis une bouteille de vin et une jolie tour Eiffel rouge, en céramique, décorée de petits pois blancs. Je sors de la boutique, quand un enfant se cogne dans mes jambes. Les cheveux en bataille et le pantalon crotté, il s'excuse timidement, comme si j'allais le gronder. On dirait Léon.

Dans la salle d'embarquement, le siège voisin du mien est occupé par une sexagénaire à la peau carotte. C'est une teinte curieuse, à la fois cuivrée et terreuse. Je n'arrive pas à savoir quelle est la part du bronzage, de l'autobronzant et de la cabine UV dans ce résultat improbable. Quoi qu'il en soit, elle ressemble à une citrouille trop cuite. Elle se sent obligée de me faire

la conversation. Je ne l'en empêche pas. En quelques secondes, je sais tout de sa vie, de ses quatre maris à ses deux filles, en passant par ses deux chihuahuas qui n'ont pas pu l'accompagner. Quand il est enfin temps de monter à bord, je prie pour que nos places ne soient pas côte à côte. Je suis exaucée. Dans l'avion, je suis assise entre un jeune homme épuisé et un type au visage hautain. Tandis que mon voisin de gauche s'endort presque immédiatement après le décollage, celui de droite semble vouloir me tenir compagnie.

— Vous êtes parisienne ?

Je fais oui de la tête. Je n'ai pas spécialement envie de discuter, encore moins de raconter ma vie à un inconnu.

— Moi aussi. Business ou vacances ?

Je ne sais pas vraiment comment répondre à cette question.

— Les deux, je crois.

— Ah, vous êtes dans le tourisme ?

— Non, je suis coiffeuse.

Face à cette révélation, l'homme me regarde avec gentillesse, mais je sens bien qu'il n'a plus du tout envie d'entendre parler de moi. L'homme d'affaires débordé qu'il croit être n'a rien à faire avec des gens comme moi. Je profite de ce répit pour tenter moi aussi de m'assoupir. Il est tôt, ma journée de la veille a été longue. Hélas, l'excitation prend le dessus, et je n'arrive pas à m'endormir. Je garde pourtant les yeux fermés, pour dissuader mon ambitieux voisin de m'adresser la parole à nouveau. Près de moi, le jeune homme en jean déchiré bouge légèrement. Il semble en proie à des démons intérieurs. D'après ses supplications étouffées, je doute qu'il soit en train de gagner la partie. Lorsqu'il m'incommode vraiment, je me décide à le réveiller gentiment.

— Monsieur !

Il sursaute, mais ne se réveille pas.

— Monsieur !

Il ouvre un œil anxieux et me dévisage comme si j'étais la gardienne des enfers.

— Vous faites un cauchemar.

Sans réaction, il me fixe un instant, me remercie, puis ferme les yeux à nouveau. J'espère de toutes mes forces que cela ne va pas recommencer.

Lorsque nous nous posons enfin, le jour est déjà levé. Je me suis réveillée quelques minutes avant l'atterrissage, ce qui m'a permis d'admirer la mer sous nos pieds. Le premier taxi est le bon. Je monte dedans comme une furie et lui donne immédiatement l'adresse où il doit me déposer. Il est 8 heures du matin. Le chauffeur vient seulement de commencer son service, ou est en train de terminer sa nuit. Dans tous les cas, il conduit lentement et avec une prudence molle qui m'agace. Autour de nous, les rues défilent au ralenti. J'ai l'impression de faire une visite touristique. Je me penche vers lui.

— Je suis un peu pressée.

L'homme sursaute et me répond, avec un accent inimitable :

— On n'est pas dans *Taxi 5*, ici, madame.

Je n'insiste pas.

Lorsque nous sommes enfin arrivés, je le gratifie tout de même d'un petit pourboire. Après tout, c'est lui qui a raison, mieux vaut arriver entier que pas du tout. Devant le portail de fer, je sens monter ma peur, mais je ne recule pas. Je le pousse doucement, mais le mécanisme rouillé produit un long sifflement aigu. Sur le qui-vive, j'attends de voir si quelqu'un vient à ma rencontre. Ce n'est pas le cas. Je longe le chemin comme je l'ai déjà fait quelques jours auparavant, en catimini, et je m'avance dans les herbes hautes. Le sol est dur, craquant. Il n'a pas plu depuis longtemps, et la végétation en souffre. Autour de moi, tout est jaune, cassant, fané. Même les lavanderaies semblent avoir brûlé. Je m'approche de la caravane à pas de loup. Je ne sais pas comment je vais lui expliquer ça, ni comment il accueillera cette idée. Pourtant, à mes yeux, c'est la seule valable. Je remarque que les rideaux fleuris sont tirés. Comme je m'en doutais, il dort encore. Je prends mon

courage à deux mains et ouvre lentement la portière avant de me glisser à l'intérieur. Aussitôt, l'odeur me saute à la gorge. C'est un mélange abrupt de poussière, de renfermé et d'encens à la vanille. Je ne l'avais jamais remarquée auparavant, mais subitement elle m'est plus que familière. Dans la pénombre, je m'approche des banquettes. Mon cœur bat à tout rompre. Il n'y est pas. Je fais alors quelques pas vers le coin-lit, mais il n'y est pas non plus. Les lits sont faits, les draps tirés. Un coup de poignard vient de me traverser le cœur. Soit Berthon n'habite plus ici, soit il a tout simplement découché. Dans les deux cas, je déteste l'idée.

Je m'assois un instant sur la banquette orange et fixe le sol. Qu'est-ce que je m'étais imaginé ? Qu'il m'attendrait ? Je regarde une dernière fois autour de moi. Chaque détail m'évoque un souvenir : les bols ocre, transparents, dans lesquels nous buvions notre café tous les matins et les barres de céréales Nesquik dont il se gavait à tout moment. Même les affreuses housses de coussin en crochet me rendent nostalgique. Je m'emplis de l'endroit autant que je le peux, puis je quitte Babina, probablement pour la dernière fois.

Devant la maison, j'hésite un peu, mais l'envie de voir les yeux brillants des enfants en train de déballer leurs petits cadeaux est la plus forte. Par crainte de réveiller prématurément Augustin, je toque doucement contre le bois. Comme personne ne vient, je réitère mon geste tandis que la porte est déjà en train de s'entrouvrir. Alors que je m'attends à voir apparaître Muriel ou un des deux enfants, sa présence me foudroie.

Berthon n'est vêtu que d'un boxer noir. Il a encore bronzé depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. Prisonnier de son sommeil, il me regarde avec incompréhension, comme si je faisais partie d'un rêve et qu'il peinait à se réveiller.

Il s'avance tout de même vers moi, souriant.

— Nina ?

Il attend une explication, mais les mots ne viennent pas. Ma surprise est comparable à la sienne.

— C'est moi.

Je ne sais pas quoi dire d'autre.

— Tu... ?

Sa phrase reste en suspens. Je ne lui laisse pas le temps de réfléchir. Dans un élan presque désespéré, je m'avance vers lui et m'empare de ses lèvres. Il ne se dérobe pas. C'est un baiser aussi partagé que passionné. Mes mains s'accrochent à ses hanches, les siennes s'attaquent déjà aux bretelles de mon débardeur. Lorsqu'il m'entraîne à sa suite à l'intérieur de la maison, je m'écarte doucement.

— Muriel ?

— En vacances. Je garde la maison, marmonne-t-il tout en me débarrassant de mon soutien-gorge. Son désir est brutal, impérieux. Ses mains me caressent sans ménagement, comme si elles avaient attendu trop longtemps pour découvrir mon corps. Le mien n'est pas en reste. Le sang tape dans mes tempes, ma tête va exploser. Je veux cet homme plus que tout. Et le plus vite possible. Lorsqu'il me couche sur le canapé pour entrer puissamment en moi, je me laisse enfin aller au plaisir. La jouissance qui m'emporte est un cataclysme qui balaie tout sur son passage : doutes, peur, hésitation. C'était lui, depuis le début.

Épilogue

— Alors ?

— Je n'en sais rien.

— Comment ça, tu n'en sais rien ?

Je hausse les épaules.

— On a discuté, il aime bien ce que je fais.

— Il t'a draguée ?

— Berthon !

— C'est bien toi qui m'as dit que tous les producteurs étaient des types bizarres, non ?

Je lève les yeux au ciel.

— Je me trompais. C'était très professionnel.

— T'aurais quand même pu mettre une jupe plus longue, maugrée-t-il, taquin.

Il a beau essayer de jouer les machos, je sais qu'il n'en pense pas un mot. La sonnerie de mes messages résonne. J'attrape aussitôt mon téléphone dans mon sac.

— C'est lui ? Déjà ?

Je lui tire la langue.

— C'est papa.

En réalité, le SMS est signé papa et maman, mais je ne parviens toujours pas à parler d'elle de façon naturelle.

— Comment ils vont ?

— Ils viennent de visiter les pyramides. Il paraît que c'est magnifique.

— Ils rentrent quand ?

— Normalement, dans dix jours. Mais ils pourraient bien prolonger l'aventure encore un peu.

— Ils ont raison, non ?

Berthon me regarde en se passant la main dans les cheveux. Il ne parle pas seulement de mes parents.

— À propos de Richard...

— Tu l'appelles par son prénom ?

— Son nom est imprononçable ! Donc, il m'a quand même dit un truc.

Berthon retient son souffle, sur le qui-vive.

— Il aimerait peut-être me signer un contrat.

Il sursaute.

— Et donc ça, c'est rien ?

— Rien de sûr, en effet. Je dois faire une maquette et la lui envoyer.

— Mais c'est pas rien, ça, c'est génial !

Je lui souris gentiment. Cette fois, j'ai décidé de ne pas m'emballer. Richard Harfordingstein a été très clair : il ne me propose rien d'autre qu'une porte d'entrée. Tout le reste, c'est à moi de le faire. Alors je vais avancer pas à pas, pour être sûre de ne pas tomber.

— Du coup, j'ai appelé Matu.

À l'évocation de son ancien patron, le visage de Berthon se crispe. Il a fini par avoir une conversation houleuse avec Roseline. Je ne sais pas exactement ce qu'ils se sont dit, mais depuis elle ne lui envoie plus de textos.

— Je lui ai dit que je ne pensais pas rentrer.

Berthon essaie de ne rien laisser paraître, mais sa façon de passer à nouveau très rapidement la main dans ses cheveux me renseigne sur son anxiété. Il attend quelques instants que je poursuive, mais je m'amuse à le faire languir. Au bout d'un moment, il n'y tient plus.

— Tu restes ?

J'aimerais avoir la force de le faire mariner quelques minutes encore, mais je n'y arrive pas.

— Babina me manque...

Berthon me soulève du sol de toutes ses forces et me serre contre lui.

— Justement, Babina me disait hier qu'elle ne voulait pas que tu t'en ailles, me chuchote-t-il à l'oreille.

J'essaie de ne pas dévoiler mon enthousiasme et d'arborer un visage totalement neutre.

— Quoi ? Il y a un problème ?

— Oui, dis-je dans un souffle dramatique.

Les yeux de Berthon se voilent, je le sens perdu.

— Quoi ?

— Il y a une condition.

L'appréhension se dessine sur ses traits.

— Dis toujours...

— Babina, toi, la campagne, la menthe à l'eau... je suis d'accord pour tout.

Un sourire illumine son visage.

— Mais ?

— Tout, sauf le choix de la musique. C'est moi qui m'en charge !

Berthon éclate d'un rire libérateur, et je le rejoins. Dans le jardin, j'entends les petits pas de Lola se rapprocher de la caravane. Elle veut savoir ce qui s'y passe. Je devine que Léon n'est pas loin. Autour de nous, les cigales s'en donnent à cœur joie. Elles n'ont en tout et pour tout qu'un seul objectif dans la vie : vivre et chanter. Moi aussi.

Remerciements

Un grand merci à Emeline, ma première lectrice, qui lit inlassablement mes copies et corrige mes erreurs récurrentes (promis, un jour, je déciderai de façon définitive si j'écris s'assied ou s'assoit).

Merci à Clarisse, qui m'a fait le plaisir de lire ce texte et de lui trouver un « petit quelque chose », qui m'a poussée à le faire lire à d'autres.

Une pensée particulière pour Fanny, une cigale qui se reconnaîtra peut-être dans cette histoire. Et merci à sa fille, Nina, d'avoir prêté son prénom à mon héroïne.

Merci à HQN et à ses adorables éditrices, Marie et Roxane, qui ont cru en ce manuscrit et ont décidé de lui donner sa chance.

Enfin, un merci tout particulier à vous, lecteurs ou lectrices, qui avez passé quelques heures avec Nina, dans une caravane orange, avec des coussins en macramé et des rêves au fond du cœur.

Ne les enterrez pas, ces rêves sont précieux.

Harlequin HQN® est une marque déposée par HarperCollins France S.A.

© 2020 HarperCollins France S.A.

Conception graphique : Thomas Sauvage

ISBN 978-2-2804-4986-1

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Tél : 01 45 82 47 47

www.harlequin-hqn.fr